Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

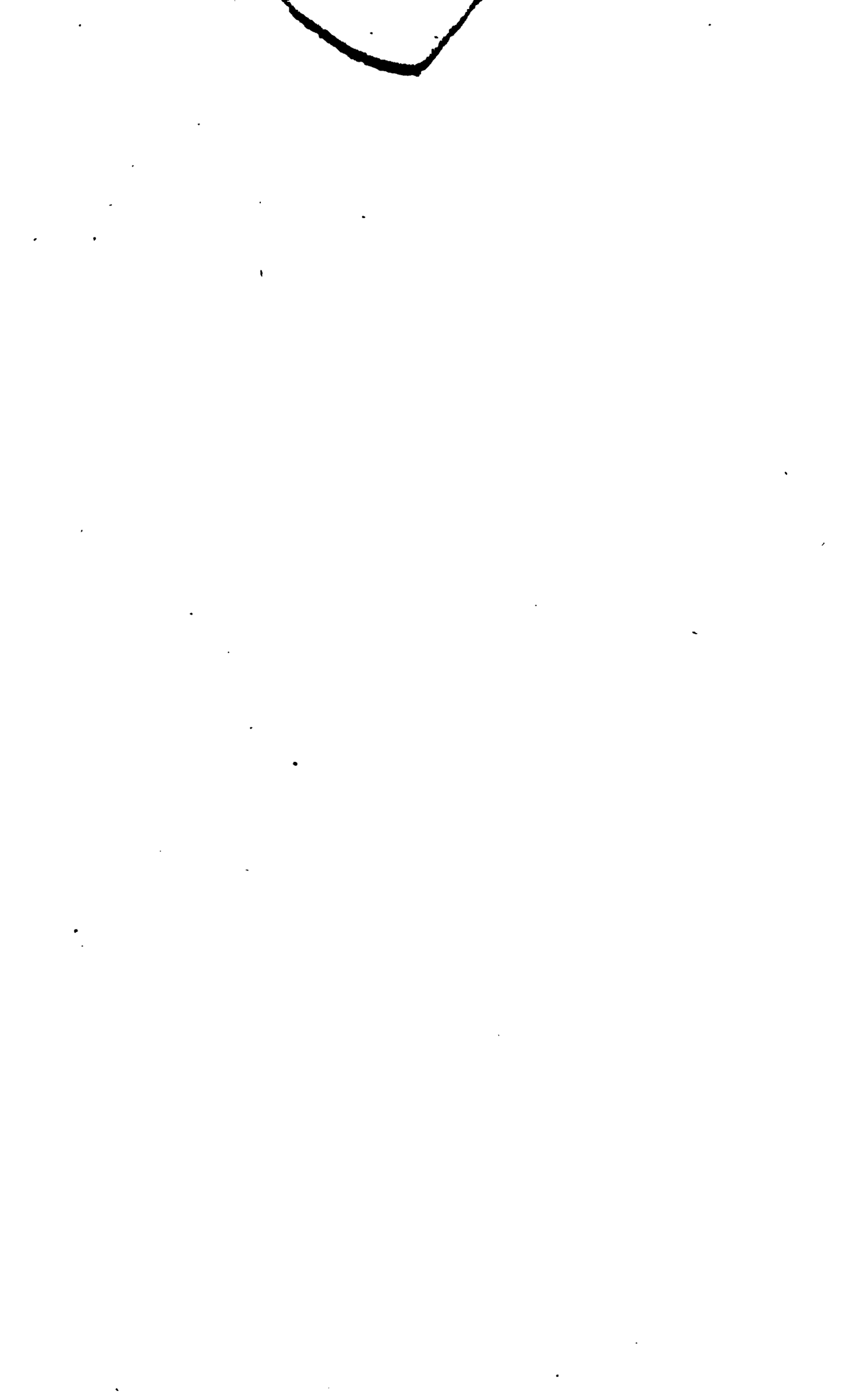
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



POEMS.

Ouvrages du même Auteur.

EN VENTE :

ROMANCES, LÉGENDES et BALLADES, 1 vol. grand in-18 (400 pages).

CHANTS ARMORICAINS, 1 vol. (320 pag.)

NOUVELLES, 1 vol. (388 pag.).

OPINION DE M. CRISTOPHE, 1re partie, 2e édition.

OPINION DE M. CRISTOPHE, 2e partie, suivie de son Voyage commercial et philosophique.

OPINION DE M. CRISTOPHE, 3e partie.

SATIRES, CONTES et CHANSONNETTES, 1 vol. grand in-18 (576 pages).

SOUS PRESSE :

OPINION DE M. CRISTOPHE, 4e et dernière partie, brochure.

ESSAI SUR L'ORIGINE ET LA PROGRESSION DES ÊTRES. Tome Ier, in-8°.

CES DIVERS OUVRAGES SE TROUVENT A PARIS

CHEZ TREUTTEL ET WURTZ, libraires, rue de Lille, 17.
A. PINARD, imprimeur, quai Voltaire, 15.
DUFEY ET VEZARD, libraires, rue des Marais, 17.
AMYOT, libraire, rue de la Paix, 6.
DELAUNAY, Palais-Royal.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, 15.

SATIRES

CONTES

ET

CHANSONNETTES,

par

M. BOUCHER DE PERTHES

La Satire qui attaque les personnes est odieuse, celle qui poursuit les vices est utile

PARIS.

TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES,

RUE DE LILLE, N° 17.

1833.

41593.9.8

66*212

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAY 23 1967

SATIRES.

I

Les Conseils.

Les Conseils.

SATIRE PREMIÈRE [1].

Mon frère, au nom de Dieu, veuillez bien m'écouter.
Comme je suis l'aîné, j'ai droit de régenter.
Le ciel à tous les deux, faute d'autre héritage,
Nous a du sens commun accordé l'avantage;
J'en ai su profiter, et je puis aujourd'hui
Vivre, et vivre assez bien sans le secours d'autrui.
Quand vous êtes pourvu de la même ressource,
Pourquoi ne pouvez-vous arrondir votre bourse?
Pourquoi, depuis vingt ans, travaillant jour et nuit,
Êtes-vous aussi gueux que le bon Dieu vous fit?

— Hélas! je n'en sais rien; je suis honnête et sage ;
L'ordre et l'économie habitent mon ménage;
Je n'ai jamais d'un sou fait tort à mon prochain :
Je ne suis point joueur, je n'aime pas le vin.
— Eh! je sais tout cela ; pourtant je dois vous dire
Que vous n'entendez rien, mon frère, à vous conduire,
Et que vous finirez, après maint embarras,
Par venir un matin me tomber sur les bras.
— Ah! pour vous préserver d'une telle disgrace,
Mon frère, dites-moi ce qu'il faut que je fasse!
— Oui, je vous le dirai : défaites-vous d'abord
De cet esprit trop franc qui partout vous fait tort.
J'aime la vérité : j'en fais cas, je l'admire;
Quand j'y vois du profit, toujours elle m'inspire;
Mais c'est aussi, messieurs, être trop obligeans
Que d'aller la jeter à la tête des gens.
Si chacun se piquait d'être aussi charitable,
La ville, de nos jours, ne serait pas tenable;
J'aimerais mieux cent fois vivre au milieu des loups,
Messieurs les gens de bien, que de vivre avec vous.
Apprenez à mentir [2]. — Quoi! vous voulez, mon frère,

Que j'appelle Midas un Corneille, un Molière ;
Luc un homme de bien, Roc un homme poli,
Marphore un Malesherbe, et Pasquin un Sully ! [3]
— Oui, certes, je le veux, prétendez-vous en face
Chapitrer monseigneur? Tant qu'un homme est en place,
C'est toujours un grand homme; [4] on lui doit du respect :
Quiconque en parle mal à mes yeux est suspect.
Quand l'idole est tombée, alors plus d'indulgence!
Ferme! allez, vengez-vous de votre complaisance,
Dites que c'est un fourbe, un être sans pudeur :
Je vous applaudirai, mon frère, de grand cœur.
Mais, avant ce moment, gardez-vous de médire,
Et montrez-vous l'ami de celui qui peut nuire :
Vous saurez, quelque jour, si ce conseil est bon.
— Voici, ne vous déplaise, une étrange leçon.
Si je vois du mérite à démasquer un traître,
C'est avant que chacun ait pu le reconnaître ;
C'est lorsqu'à l'attaquer il est quelque danger.
— Et vous serez le fou qui voudra s'en charger !
Acquérir sans péril le prix de la victoire,
Telle est, monsieur, telle est la véritable gloire.

Laissez quelqu'insensé frapper les premiers coups :
S'il réussit, alors vous direz que c'est vous.
— On ne le croira point. — Il faudra le redire.
— Mais on se moquera. — Permis aux gens de rire.
Vous le répéterez et vous crîrez plus fort :
Quand on a la voix bonne, on a rarement tort.
Sur l'art de s'illustrer nous reviendrons ensuite.
Examinons d'abord quelle est votre conduite,
Et ce que vous devez à vos rares vertus.
Vous aviez une place, et vous ne l'avez plus. [5]
— Je fus destitué, j'en conviens : mais, mon frère,
Est-ce un reproche encor que vous voulez me faire?
Davis est accusé par un homme puissant :
Les faits sont controuvés, Davis est innocent ;
De l'esprit de parti l'on reconnaît l'ouvrage,
Et pour perdre Davis on veut mon témoignage.
Devais-je le donner? — Eh! monsieur, pourquoi non?
Quand un homme est ministre, il a toujours raison ;
Il faut croire en aveugle à tout ce qu'il atteste,
Aimer ceux qu'il chérit, haïr ceux qu'il déteste.
Il vous sied bien, vraiment, pauvre petit commis,

De vous croire meilleur que le fils de Thémis,
De vouloir contre lui défendre l'innocence,
Et prétendre juger mieux que sa conscience!
On demande un témoin et non pas un avis,
Vous deviez témoigner contre votre Davis.
— Il était mon ami. — C'est en quoi je vous blâme;
Sachez donc une fois commander à votre ame :
Il nous faut des amis qui nous fassent du bien ;
Comment aimer les gens de qui l'on n'attend rien?
Aimez moi Duvaudor ; riche grace au Cent-Treize,
Il n'a point d'héritier, sa poitrine est mauvaise,
Il doit, dit le docteur, mourir incessamment :
Il pourra vous donner place en son testament.
Aimez encore Orgon, il peut rendre service :
Il est duc, il est pair. Je sais que certain vice
Fait que son amitié n'est pas en grand honneur ;
Mais on ne doit pas croire à cet excès d'horreur.
Haine à la pauvreté! Retenez la maxime,
Il faut que l'amitié se fonde sur l'estime;
Et peut-on estimer, quand on calcule un peu,
L'homme qui veut jouer, et ne met pas au jeu?

Oreste financier, avait un camarade ;
Mais pour les pauvres gens il n'est pas de Pilade.
— Eh bien! mon frère, eh bien! j'adopte vos raisons :
Ne plaçons notre cœur qu'en de bonnes maisons;
Mais plaire aux rois du jour n'est pas chose facile.
— C'est aussi dans cet art qu'il faut vous rendre habile.
Cessez donc de pâlir sur vos livres savans,
Et préférez aux morts l'étude des vivans;
Laissez là Xénophon, Aristote, Tacite;
Homère fera-t-il bouillir votre marmite?
En serez-vous plus gras d'ouïr les gens crier
Que vous savez le grec ainsi que feu Dacier?
Si vous ne voulez point être maître d'école, [6]
C'est prendre bien du mal pour de la gloriole.
Le premier des beaux arts est l'art de s'enrichir.
Or donc, près du pouvoir voulez-vous réussir?
Munissez-vous d'abord d'un esprit pacifique.
De faire le héros est bien fou qui se pique;
Chassez la vanité, mettez l'orgueil à bas;
Soyez aussi rampant qu'Oronte ou Barabas;
En toute occasion, applaudissez au maître :

Toujours à son caprice habile à vous soumettre,
Accordez bien vos nerfs à son diapason.
Ne dites jamais oui, quand il aura dit non;
Trouvez à ce qu'il fait une grace parfaite;
S'il croit dire un bon mot, soudain qu'on le répète,
Et, s'il est quelque trait qu'il se plaise à citer,
Deux cents fois, s'il le faut, faites-le-lui conter.
A-t-il du bel esprit la secrète manie?
A travailler pour lui forcez votre génie,
Et rendez grâce à Dieu d'un utile travers.
Mais il ne suffit pas de composer ses vers,
Il faut, c'est le grand point, que vous lui fassiez croire
Qu'il en est seul l'auteur et qu'il en a la gloire.
Est-il époux? sachez de sa tendre moitié
Avec le plus grand soin ménager l'amitié.
Mais surtout point d'amour, et la dame fût-elle
Douce comme Laïs, plus aimable et plus belle,
Gardez-vous bien d'aller exposer votre cœur :
L'amour est en affaire un mauvais directeur;
Toujours à l'ennemi le perfide nous livre.
Que la Bible vous offre un bel exemple à suivre !

Si Joseph eût aimé la dame Putiphar,
S'il avait du plaisir savouré le nectar,
Eût-il été ministre, et, pendant la famine,
Avec si beau profit revendu la farine?
Tout hébreu qu'il était, il se conduisit bien;
Il n'aurait pas mieux fait s'il eût été chrétien.
Imitez ses vertus, le ciel en récompense
Un jour vous donnera quelqu'emploi de finance.
Vous pourrez comme lui devenir fournisseur;
Ah! que la fourniture a chez nous de douceur!
Qu'on y vit grassement! mais gardez-vous de faire
Comme certains voleurs d'orgueilleux caractère,
Qu'on voit sur leur butin monter et se hausser:
L'homme sage et prudent sait prendre et se baisser.
Nous n'en sommes point là; quand de son excellence
Vous aurez par vos soins gagné la confiance,
N'allez pas pesamment lui dire : Donnez-moi.
Demander nuit toujours; chargez de cet emploi
Un voisin obligeant, qui, moyennant salaire,
Car on n'a rien pour rien, songez-y bien mon frère!
Ira près du patron célébrer vos vertus,

Et répéter les mots entre vous convenus.
Il se plaindra du sort qui repousse du faîte
Un citoyen si bon, une si forte tête,
Quand l'Europe est en feu, quand l'État chancelant
Réclame les conseils et l'appui du talent.
Il dira qu'il est juste et même politique
D'accorder quelque chose à l'estime publique.
Puis, si le vent est bon et l'instant opportun,
Il peut lui proposer de déplacer quelqu'un [7] :
Les emplois sont pour tous, mon frère, et le scrupule
En cette occasion serait fort ridicule.
Grace à cet heureux plan, sans bruit et sans éclat,
Vous voilà directeur et conseiller d'État.
Alors, sans plus tarder, que la moisson commence :
A votre bénéfice exploitez la dépense ;
Qu'un utile zéro, savamment ajusté,
Ramène l'abondance et la prospérité.
Point d'écrit superflu, point de vaine parole [8],
Un peu d'encre suffit pour enfler le Pactole.
Que de nobles palais, de monumens pompeux
Doivent leur origine à ce liquide heureux !

Des rois mêmes, des rois c'est la vaste ressource ;
Et l'encre, du pouvoir est aujourd'hui la source.
Mais c'est un élément où l'on peut se noyer,
Une mer où parfois il vous faut louvoyer;
La rage d'imprimer bien souvent peut nous nuire :
Méfiez-vous surtout du goût de la satire.
Libre, je vous dirais : Aux dépens des petits
Riez si vous voulez, moquez-vous de Fortis ;
Criez contre Philas; d'une pareille engeance,
On peut, sans s'exposer, défier la vengeance ;
Et vous leur rompriez les jambes et les bras,
Que l'avocat du roi ne s'en fâcherait pas.
Directeur, soyez bon, du moins dans les gazettes :
Faites publiquement tout le bien que vous faites ;
Promettez, donnez peu, ne protégez jamais
Que les gens en état de payer vos bienfaits.
Quel que soit votre culte ou votre conscience,
Ne parlez pas du prince avec irrévérence ;
Songez que le ministre a des bontés pour lui. 2
Cependant du défunt ménagez-vous l'appui.
Mais adieu, car j'entends l'heure municipale ;

Pour première leçon, c'est assez de morale.
Sur tant de vérités, pensez et méditez :
Je vous en dirai plus si vous en profitez.

LES CONSEILS.

Notes de l'Auteur.

*

' *page* 5.

Si cette pièce et les suivantes sont désignées sous le titre de satires, c'est que l'auteur n'a pu leur en trouver un autre. La satire doit avoir une vigueur de coloris, une énergie de pensée qu'on ne rencontrera pas ici; mais la dénomination d'épîtres ne convenait pas, et celle de boutades eût été trop vague.

Les sujets pourront peut-être aussi paraître bien vieux, bien usés; cependant ils datent à peine de deux ans. Aujourd'hui les événemens se succèdent si rapidement, les heures marchent si vite, que le livre qui arrive un jour trop tard semble être de l'autre siècle.

[2] *page* 6, *vers* 21.

Apprenez à mentir, etc.

Un jour Simon vint se plaindre en justice
Que son voisin l'avait nommé fripon;
Il déclara qu'il en aurait raison,
Car il l'avait fait par malice.
Le juge manda le voisin,
Et lui dit: « Est-il vrai, compère,
Que, dans un accès de colère,
Vous vous êtes servi d'un terme....» — C'est certain,
Vous ne pouvez nier l'affaire,
S'écria Simon; elle est claire:
Avouez donc. » Le bon homme avoua,
Et le juge le condamna.
Simon, touché de ce service,
Applaudissait à l'équité.
« Je n'ai fait là que mon office,
Lui dit le juge avec bonté;
Le voisin aimant à médire,
Ce châtiment pourra l'instruire;
Il saura que la vérité
N'est pas tous les jours bonne à dire. »

Un proverbe arabe dit: Apprenez à votre langue à

dire *je ne sais pas*, si vous ne voulez être bientôt convaincu de mensonge.

---

[3] *page 7, vers 3.*

Marphore un Malesherbe, et Pasquin un Sully.

Marphore et Pasquin n'ont pas perdu leur ancienne réputation. Le pape, à son retour de Rome, se plaignait des Romains qui avaient suivi le parti de Bonaparte. A ce sujet, Marphore disait :

Papa santo in che abbiam peccato?
Voi l'avete unto, e noi l'abbiam leccato.

En quoi, Saint-Père, avons-nous donc péché?
Vous l'avez oint, et nous l'avons léché.

Voici une autre épigramme moins connue, qui parut à l'occasion de la déroute des Napolitains :

Pulcinella mal contento,
Desertor del reggimento,
Scrive a mamma, a Benevento,
Della patria, il trist' evento :
« Movimenti, parlamenti,
« Grand fermenti, poco argenti.

« Armamento, e nel cimento
« Tra spavento e tradimento
« Mene pento! mene pento!
« Siam fuggiti come il vento.
« Mamma cara, mamma bella,
« Prega Dio per Pulcinella. »

Ce qui peut être traduit ainsi :

Polichinelle mécontent,
Déserteur de son régiment,
Écrit deux mots vite en courant
A sa maman, à Bénévent :
« Grand mouvement, grand parlement,
« Grande faim, grand besoin d'argent,
« Grand armement, grand dévoûment!
« Nous avons fui comme le vent.
« Maman, j'en suis encor tremblant;
« Je me repens sincèrement.
« Belle maman, bonne maman,
« Priez Dieu pour votre Fanfan. »

[4] *page 7, vers 4.*

Oui, certes, je le veux; prétendez-vous en face
Chapitrer monseigneur? Tant qu'un homme est en place,
C'est toujours un grand homme.

LE TAMBOUR.

Je connais un petit homme
Qui, partout tambourinant,
A tous les gens que l'on nomme
Va faire son compliment :
Rantamplan, rantamplan,
Rantamplan, tamplan, tamplan.

Robin est nommé ministre,
C'est un grand événement;
Voyez comme il administre!
Pour monsieur Robin-le-Grand
Rantamplan, etc.

Il est tombé, c'est encore
Un bonheur plus étonnant,
Et c'est l'homme qu'on adore
Qui gouverne maintenant.
Rantamplan, ete.

Les ennemis sont en France,
C'est heureux assurément;
Vivent notre délivrance
Et le Russe et l'Allemand!
Rantamplan, etc.

Pour ne point payer la dîme
Qui nous causait détriment,
Nous paîrons tous le décime,
Ah! quel heureux changement!
Rantamplan, etc.

Les rentiers font une affaire
Dont le bénéfice est grand,
Au lieu de la somme entière
Ce n'est qu'un tiers qu'on leur prend.
Rantamplan, rantamplan,
Rantamplan, tamplan, tamplan.

---

[5] *page* 8, *vers* 10.

Vous aviez une place, et vous ne l'avez plus.

J'occupais un mince emploi,
Emploi de province;

J'y vivais moins bien qu'un roi
Et même qu'un prince ;
Après vingt ans un matin
On fait maison nette.
Ah ! me voilà libre enfin :
Ma fortune est faite.

Sans qu'un inspecteur maudit
Me lance anathème,
Je puis déjeuner au lit
Et dîner de même.
Je pourrai chanter l'amour
Et la chansonnette,
Ou bien dormir tout le jour :
Ma fortune est faite.

Je n'entendrai plus la voix
D'un préfet sinistre,
Me crier : A bas les lois !
Vive le ministre !
Je puis aimer mon pays
Sans que l'on me fouette,
Et rire avec mes amis :
Ma fortune est faite.

Je ne suis plus obligé
A maintes grimaces;
Avant que d'avoir mangé
De dire mes graces.
Lors de la fête du lieu,
Sans mettre ma brette,
Je puis prier le bon Dieu:
Ma fortune est faite.

Au lieu de tenir bureau
La journée entière,
De lire un sot bordereau
Et la circulaire;
Les deux pieds sur les chenets,
Dans ma maisonnette,
Je rimerai des couplets:
Ma fortune est faite.

---

[6] *page* 10, *vers* 13.

Si vous ne voulez point être maître d'école.

« O vous qui élevez la jeunesse, pédagogues de la Hollande, de la France et de l'Angleterre, s'écriait lord Byron, je vous recommande de donner souvent les étrivières à vos écoliers. »

---

[7] *page* 13, *vers* 8 *et* 9.

Puis, si le vent est bon et l'instant opportun,
Il peut lui proposer de déplacer quelqu'un.

Il fut un temps où les poules battaient les coqs, alors les ânesses voulurent les places d'étalons.

---

[8] *page* 13, *vers* 18.

Point d'écrit superflu, point de vaine parole.

LE SECRET.

Chut! écoutez... faites silence!
Écoutez bien... parlons tout bas:
C'est un secret, de la prudence!
Paix! doucement, n'en parlez pas.
Pour mériter ma confiance,
Bouche close, close à jamais;
Craignez d'en faire confidence,
Ne dites rien, silence! paix!

Dans tous les temps il est facile
De dire ce qu'on n'a pas dit;

Mais du secret qui court la ville
Bien adroit qui se ressaisit.
Ah! que d'un peu de défiance
Ici-bas l'on se trouve bien!
Ne parlez pas, chut! paix! silence!
Silence donc! ne dites rien.

En tout lieu personne discrète
Est sûre de plaire à chacun;
On cherche, on aime, on vante, on fête
Ce qui partout n'est pas commun.
Vous plairez si vous savez taire
Un secret, secret s'il en fut:
Paix donc! discrétion, mystère:
Paix! taisez-vous! taisez-vous; chut!

L'HEUREUX CHOIX.

Je ne suis point de ces gens peu galans,
D'autres diraient de ces méchantes gens,
Criant partout: La femme est bavarde et coquette!
Fi donc! loin d'attaquer un sexe si charmant!
A le louer ma voix est toujours prête.
Respect aux dames! Hautement

Je soutiens qu'il en est sur cent,
En comptant bien, une discrète;
Quelquefois deux, rarement il est vrai;
Mais enfin la chose se trouve,
Et si mon histoire le prouve
Je crois qu'aussi je le croirai.

Certain sultan avait vingt femmes;
Vingt, c'est bien peu pour un sultan.
Il était vieux, les pauvres dames
Ne veillaient pas deux fois par an.
Aussi vint-il dans la tête au bon homme
Que ces beautés demandaient trop de soins,
Qu'il valait mieux les renvoyer; en somme,
N'en garder qu'une, et promettre la pomme
A celle qui parlait le moins.
A dure épreuve on met les demoiselles.
Las! pendant douze heures mortelles
Il faut se taire. On en rira;
Imposer silence à vingt belles,
C'était folie, et pourtant Zémira
Ne parla point. Il l'épousa,
Il le devait. La noce faite,
Je ne sais trop ce qu'il advint,

Mais il avait femme discrète :
En voilà donc une sur vingt.....
Il est vrai qu'elle était muette.

---

9 *page* 14, *vers* 18 *et* 19.

Ne parlez pas du prince avec irrévérence ;
Songez que le ministre a des bontés pour lui.

Dans une monarchie bien organisée, le roi n'a autre chose à faire que prier Dieu pour le succès des entreprises de ses ministres.

Chez un peuple où les lois seraient toujours bonnes et jamais contestées, il n'y aurait pas besoin de rois, ni même de ministres ; les juges de paix suffiraient pour l'application de la règle.

Dans un gouvernement représentatif, c'est une centaine d'élus ou d'éligibles qui font la loi et exploitent la nation à leur profit. Dans un gouvernement absolu, ce sont deux, trois, quatre, cinq ou six privilégiés, plus ou moins, que la foule nomme courtisans, favoris, maîtresse ou confesseur. En résumé, à fort peu d'exceptions près, les rois ne commandent nulle part, pas même à leurs valets ; mais si lesdits valets font une sottise, on coupe la tête au roi, ou on le chasse, et l'histoire dit que c'est un tyran ou un imbécile.

Aujourd'hui les sceptres et les trônes sont à la baisse; on ne se bat plus pour en avoir, et même on en refuse souvent. Dans cinquante ans, et bien plus tôt peut-être, il n'y en aura plus en Europe, et probablement les rois y auront renoncé avant les peuples.

Si j'étais le roi d'Angleterre,
J'aurais de bons rasoirs anglais,
Et, n'ayant rien de mieux à faire,
Tout le jour je me raserais.

Si j'étais le czar de Russie,
J'aurais un lit bien rembourré,
Une robe chaude et garnie,
Avec un bon bonnet fourré.

Si j'étais le roi de Hollande,
Je ferais mes quatre repas
Avec de la crême flamande
Ou bien du bon fromage gras.

Je me décrotterais les bottes,
Si du Piémont j'étais roi,
Et je montrerais des marmottes
Qui ne sauteraient que pour moi.

Lorsque le roi de Naples appela les Anglais à son secours, parurent les couplets suivans :

LE DÉCROTTEUR ANGLAIS.

Frottez, bon courage,
Brossez, mes enfans,
Au royal cirage
On viendra long-temps.
Pour graisser l'empeigne
Il n'est plus que moi;
Voici mon enseigne :
Décrotteur du roi.

Quand le roi se crotte,
Il me dit : Garçon,
Tire-moi ma botte,
Et frotte, luron.
Je lui réponds : Sire,
Tendez les jarrets,
Et je vous le cire
Au cirage anglais.

Avant qu'on revienne
Du pays lointain,

Je cirais à Vienne
Le frère Germain ;
Mais la marchandise
Ne prenait pas tant,
Et l'œuf à sa guise
Était plus luisant.

Parmi ses confrères
Cela lui fit tort.
Les poules sont chères,
Les œufs sentaient fort.
L'un voulait la brosse,
L'autre le pinceau,
Et tout ce négoce
Mit l'enseigne à l'eau.

II

Les Amis.

Les Amis.

SATIRE DEUXIÈME.

A M. F...

Quel danger vous menace? où courez-vous, grands dieux!
A cet œil inquiet, à ce front soucieux,
On croirait qu'un auteur et sa muse inédite,
Le manuscrit en main, sont à votre poursuite.
Mais quoi! vous pâlissez et ne répondez rien?
— Ah! ne m'arrêtez pas si vous êtes chrétien!
Indiquez-moi plutôt quelque caverne obscure
Qui puisse me cacher à toute la nature.
— Qui fuyez-vous enfin? quel souci? quel péril?
Quels ennemis? parlez. — Des ennemis! plaît-il?
Ah! je fuis mes amis! oui, mes amis, vous dis-je!

Si le ciel en ce jour, par quelqu'heureux prodige,
Le ciel qui tant de fois me sauva du danger,
Contre leurs soins cruels daignait me protéger,
Que je lui saurais gré d'une faveur si grande!
Et c'est en suppliant que je la lui demande.
Tel est mon dernier mot. Adieu, monsieur.—Mais quoi!
Battez-vous la campagne, ou riez-vous? — Qui, moi?
Je suis dans mon bon sens et n'aime point à rire;
Ce que je vous ai dit, je vais vous le redire;
Et j'entends le prouver. Pour nous faire du mal
Que peut un ennemi, fût-ce un rustre, un brutal?
Fort peut de chose ou rien; car, grâce à la justice,
Pour faire un mauvais coup l'on n'a plus de complice,
Et l'on ne trouve plus de Romains obligeans [1]
Allant, à tant par tête, assassiner les gens.
Or, si quelqu'un me hait et n'a pas de courage,
Quel moyen emploira son impuissante rage?
Il peut médire, il peut, aux yeux de l'univers,
Sur la feuille du jour étaler mes travers;
Ou bien au biographe empruntant son génie
Me faire le héros de quelque calomnie.

Mensonge ou vérité, pourquoi m'en offenser?
Me dire mes défauts, ce n'est pas me blesser;
C'est me vouloir du bien, c'est me rendre service;
Je le remercîrai d'un aussi bon office.
La vérité me plaît, j'en fis toujours grand cas;
Et s'il me calomnie, on ne le croira pas.
Quant à mes bons amis, que la peste confonde!
Il n'en est pas, je crois, de plus fâcheux au monde.
Il semble qu'un génie, habile à m'outrager,
Les ait chargés du soin de me faire enrager.
Vous jugerez bientôt si j'ai droit de me plaindre :
Avançons, car je crains qu'on ne vienne à m'atteindre.

Vous donc qui, grâce au ciel, n'êtes pas importun,
Et qui, comme il l'entend, laissez vivre chacun,
Écoutez sans courroux : ce que je viens de dire
N'est certes pas pour vous, vous, monsieur que j'admire;
Vous qui savez combien, ami de mon pays,
J'aime et respecte ceux qui, par leurs beaux écrits,
Leurs nobles sentimens, leur sage indépendance,
Ont, comme vous, monsieur, fait honneur à la France.

Vous plaire fut toujours mon plus ardent désir;
Mais revenons aux gens que vous me voyez fuir.

L'un, pour n'en nommer dix, quand le travail m'accable,
De mille sots propos, d'un babil détestable,
Vient m'étourdir. En vain par un air ennuyé
De me laisser en paix mes yeux l'ont supplié;
Dix fois je prends la plume et regarde la page;
Je bâille, il n'entend rien, hélas! à ce langage;
Le traître de mes maux semble se faire un jeu :
Je lui dirais : partez, partez, au nom de Dieu!
Qu'il penserait encor qu'heureux de sa visite [2]
Je vais trouver mauvais qu'il s'en aille si vite.
Eh! bourreau, que peut-on faire de pis aux gens
Que de les ennuyer et de voler leur temps?
Me rendras-tu ces jours que je perds à t'entendre? [3]
Et me prendre mon temps, n'est-ce pas tout me prendre?
J'aimerais mieux cent fois qu'armé d'un pistolet
Tu vinsses me crier : De l'argent! s'il vous plaît.
Mais que dis-je aimer mieux? l'un empêche-t-il l'autre?
Ne faut-il pas qu'il vive? Et notre bon apôtre

Craindrait en maigrissant d'affliger son prochain.
Quand il me voit en fonds, il vient d'un air benin
Conter son embarras. Quel chagrin ! Le pauvre homme !
Ce n'est que pour deux jours qu'il emprunte la somme ;
Comment le refuser? Dans ce besoin pressant,
Je lui prête ; il faut voir s'il est reconnaissant !
Il doit l'être, en effet; car, ne payant personne,
Quand on dit : Je vous prête, il entend : Je vous donne.
Mais si pour mon argent j'en suis débarrassé,
Je ne m'en plaindrai pas ; c'est un fonds bien placé.

Après lui vient Saint-Phal, un homme fort honnête,[4]
Mais qui, par sa bonté, vous fait perdre la tête.
A toute heure, en tout lieu, vous fatigant de soins,
Il prétend, malgré vous, deviner vos besoins.
Sa rage est d'obliger [5] : si j'ai mauvaise mine,[6]
Il voudra me forcer à prendre médecine ;
En vain je m'en défends, dès l'aube je le voi
Prêt à m'administrer la drogue de Leroi.
J'ai beau me récrier, il ne veut rien entendre ;
En dépit de moi-même, il me force à la prendre.

Cependant son breuvage, exécrable opiat,
Durant huit jours entiers me met sur le grabat.
Indigné, je me plains de cette perfidie;
Mais il prétend encor m'avoir sauvé la vie.

C'est peu de me purger; s'il sait, pour mon malheur,
Que j'ai, dans les bureaux, brigué quelque faveur,
Sans plus ample informé, le voilà qui s'agite :
Au ministre dix fois il va rendre visite;
Il tourne, il court, il vient, il parle à tout Paris,
Fait jurer les portiers et damner les commis.
Son nom, aux gens pressés justement redoutable, [7]
A ceux qu'il recommande est trop défavorable
Pour qu'ici mon bon droit puisse encor l'emporter;
Et, grâce à son appui, je me vois écarter.

Je ne me plaindrais pas de ce nouveau dommage,
Si de me marier il n'avait pas la rage : [8]
C'est en cela surtout qu'il est un vrai démon!
Et dans la capitale il n'est pas de guenon
Qu'il n'ait cru destinée à soutenir ma race.

En vain à ces tendrons je montre un front de glace,
Il les a de ma peau si fort affriandés,
Que bien que j'aie ici des préjugés fondés,
Que je craigne l'hymen presqu'autant que la peste,
Il m'en faudra prendre un pour me sauver du reste.

Si, libre de soucis et le front radieux,
Je m'éveille une fois avec le cœur joyeux,
Bientôt je vois entrer un sinistre visage,
C'est Timon, dont la vue est un mauvais présage.
De ses rêves affreux, de quelque noir récit,
Cet oiseau de malheur vient me troubler l'esprit.
C'est un homme égorgé qu'il a vu dans la rue;
La marchande du coin cette nuit s'est pendue;
La peste est dans Chaillot; l'on craint que le printemps
Ne soit dans nos climats fatal aux habitans.
Le Russe et l'Espagnol, l'Autriche et l'Angleterre,
Saint Pierre et Mahomet nous déclarent la guerre.
Contre un mortel effroi quand il me voit luttant,
Il sort, et chez un autre il court en dire autant.
En vain de mon cerveau, qu'entourent maints nuages,

Je prétends écarter ces funestes images;
Je vois sur mon pays tous les maux déchaînés,
Nos monumens en feu, nos temples profanés!
Et si quelque matou par hasard s'évertue,
Il me semble toujours que c'est quelqu'un qu'on tue.

Cet autre babillard, tout confit de douceurs,
Ne vous aborde point sans quelques mots flatteurs.
Tout est bien jusque là, c'est un conteur aimable.
Mais de cent complimens bientôt il vous accable;
Et, ce qui m'en déplaît, c'est qu'en dépit de moi,
Malgré tous mes efforts, je l'écoute et j'y croi.
Je n'ai jusqu'à ce jour fait aucune sottise,
Qu'il n'ait, et pour beaucoup, eu part à l'entreprise;
Et de maints tristes vers dont on me dit l'auteur,
Il peut très justement s'attribuer l'honneur.

S'il est de bons amis qui semblent se complaire
A faire à la raison une implacable guerre,
D'autres, contre le corps se chargeant d'opérer,
Rivalisent de soins pour nous faire enterrer.

Forlis avec ses bals, où tout Paris s'assemble,
Fait mourir plus de gens que trois docteurs ensemble.
Un large vestibule, ouvert à tous les vents,
Y sert à rafraîchir les nombreux arrivans;
Rhumes, catarrhes, toux, fluxions de poitrine,
Tous les maux dont l'enfer dota la médecine,
Embusqués dans ces lieux, saisissent aux jarrets
Le danseur affamé, qui, faute d'autres mets
Dont il puisse apaiser un besoin tyrannique,
Vient humer du zéphir l'haleine économique.

Le pâle Danicourt, qui ne vit qu'à demi,
De tous les estomacs semble être l'ennemi.
La modération est de chez lui proscrite;
A ces tristes dîners, où sans cesse il m'invite,
Une fois chaque mois je vais m'empoisonner.
Si j'y manque, il est homme à ne point pardonner.
Que me fait, direz-vous, sa haine ou sa tendresse?
Mais de le ménager j'eus toujours la faiblesse,
Et c'est bien aux dépens de ma pauvre santé.
Il semble s'irriter de ma sobriété :

Allons, me dira-t-il, revenez au potage.
— Monsieur, je ne saurais en manger davantage.
— Prenez de ce ragoût. — Hélas! je n'ai plus faim.
— Goûtez-en. — Je ne puis. — Vous refusez en vain,
Acceptez ce morceau, point de cérémonie.
— Je vous jure, monsieur....—Prenez, je vous en prie.
— Morbleu! je n'en veux pas et n'y puis plus tenir!
Me ferai-je crever pour vous faire plaisir?
Malgré ce bel éclat l'entêté personnage
Me passe son ragoût, que j'avale de rage.

Je lui pardonnerais de m'avoir étouffé,
Si je n'étais pour boire encore apostrophé.
Pour le tiers et le quart on s'enivre à la ronde,
Et chacun se fait mal à la santé du monde.
Je retourne chez moi, souffrant, n'en pouvant plus,
Et pendant tout le mois je suis presque perclus.

De ce maître brouillon, qu'un beau jour une affaire
Oblige, grâce au ciel, à partir pour sa terre,
Je me crois délivré : mais de tous les pays

La poste, par malheur, nous arrive à Paris;
Il ne le sait que trop, et deux fois par semaine
Je reçois de mon sot quelqu'ennuyeuse aubaine,
Heureux si, m'accablant de mille questions,
Il ne me charge pas de vingt commissions;
Ou, si lâchant sur moi quelque rustre imbécille,
Il ne me force pas à lui montrer la ville.

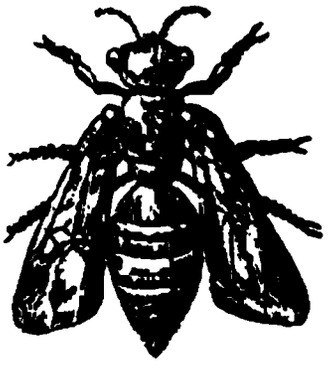
Pour trouver le repos où peut-on se cacher? 9
Si vous restez chez vous, on vient vous y chercher;
Si vous sortez, Bardin embusqué dans la rue
Attend quelque passant sur lequel il se rue :
Il s'attache à vos pas, et vous avez beau fuir;
Tout aussi bien que vous, notre homme sait courir.
Quand j'approche du fat, à dix pas de distance,
Un frisson qui me prend m'annonce sa présence;
Souvent pour l'éviter, sur ce signe certain,
Ne me croyant pas vu, je rebroussai chemin,
Ou me précipitant dans quelque rue obscure
J'espérai, par la fuite, échapper l'aventure.
Vain espoir! le bourreau qui connaît le pays,

Qui, du matin au soir, arpente tout Paris,
Employant contre moi ce funeste avantage,
Qûand je me crois sauvé me coupe le passage.
Entre le mur et lui, pris comme au trébuchet,
Dans ses bras qu'il étend je tombe stupéfait.
« Quel bonheur, me dit-il, rencontre fortunée!
« Je ne veux vous quitter de toute la journée. »
J'enrage, mais, contraint par un cruel devoir,
Il faut paraître encor bien aise de le voir.

Plus loin c'est un amant, oh! la maudite engeance!
Qui vient me raconter l'exès de sa souffrance,
Et, de quelque bégueule honnête prétendant,
De ses fades douleurs me faire confident.
C'est un bonheur encor que sa beauté cruelle
Soit, par un bel exemple à ses desirs rebelle;
Car si, pour mes péchés, elle le rend heureux,
Grand Dieu! c'est pour le coup qu'il devient ennuyeux!
Chacune des faveurs dont la dame trop bonne
Croit devoir honorer l'amoureuse personne,

Pour moi va devenir une calamité.
Vraiment on ne peut trop vanter la chasteté !

Voilà de mes amis la tendresse ordinaire,
Et gardez-vous de croire ici que j'exagère :
Non, je ne vous dis pas seulement la moitié
Des peines que me vaut leur cruelle amitié.
Ah ! qu'il faut se garder de faire connaissance
De ces gens surchargés du poids de l'existence,
Qui, dans le vide affreux où leur cœur est plongé,
Trouvent l'ennui moins lourd quand il est partagé !
Mais, de grace, avançons : de les fuir à cette heure
J'ai, pour ne rien vous taire, une raison majeure ;
Et vous en jugerez si je vous dis enfin
Qu'ils courent après moi pour me faire parrain.



LES AMIS.

Notes.

[1] *page* 34, *vers* 14 *et* 15.

Et l'on ne trouve plus de Romains obligeans
Allant, à tant par tête, assassiner les gens.

Il n'y a pas un demi-siècle qu'à Rome on pouvait, pour trois piastres, se débarrasser d'un homme s'il ne tenait pas à l'église ou à une famille puissante. Dans ce cas, on pouvait s'en défaire aussi; mais il en coûtait davantage. Le droit d'asile favorisait singulièrement ce genre d'industrie. Sous le gouvernement français, l'établissement d'une justice régulière avait réduit de beaucoup le nombre des crimes. Les adversaires du régime légal en convenaient eux-mêmes:

l'italien offensé, au lieu d'attendre son ennemi au coin d'une rue, lui faisait un procès.

---

[2] *page* 36, *vers* 11.

Qu'il penserait encor qu'heureux de sa visite
Je vais trouver mauvais qu'il s'en aille si vite.

On a comparé certains importuns à des billets de visite qui restent là jusqu'à ce qu'on les jette par la fenêtre.

LE CONGÉ.

Un gascon, l'honneur de l'espèce,
Étant chez certaine comtesse,
Peu décemment se comporta.
Pour lui montrer la politesse,
Par la fenêtre on le jeta.
La leçon certe était peu tendre,
Aucun mal n'en advint pourtant.
« Quel saut! dit-il, se rajustant,
« Aussi bien je voulais descendre. »

LES VISITES.

Qui frappe donc, qui frappe ainsi?
Monsieur, un auteur en visite
Vient vous parler de son mérite.
Je suis sorti! je suis sorti!
Monsieur, c'est un ami d'enfance;
Il veut renouer connaissance.
Ah! je suis rentré; me voici.

Qui frappe donc, qui frappe ainsi?
Un commissaire avec escorte
En ce moment est à la porte.
Je suis sorti! je suis sorti!
Mais c'est celui de la musique;
Un magistrat philharmonique.
Ah! je suis rentré; me voici.

Qui frappe donc, qui frappe ainsi?
Monsieur, le Cosaque et le Russe,
Sont là, suivis du roi de Prusse.
Je suis sorti! je suis sorti!
Monsieur, c'est un vieux militaire;
Un bon Français, votre confrère.
Ah! je suis rentré; me voici.

Qui frappe donc, qui frappe ainsi?
Pour les ames du purgatoire,
Monsieur, on demande pour boire.
Je suis sorti! je suis sorti!
C'est le pasteur du voisinage,
Pauvre, souffrant, courbé par l'âge.
Ah! je suis rentré; me voici.

Qui frappe donc, qui frappe ainsi?
C'est un gros monsieur à besicles,
Qui vient vous lire ses articles.
Je suis sorti! je suis sorti!
C'est Béranger qui vous appelle,
Avec une chanson nouvelle.
Ah! je suis rentré; me voici.

---

[3] *page* 36, *vers* 15.

Me rendras-tu ces jours que je perds à t'entendre?

On a dit avec raison que les plus grands ennemis des gens occupés sont ceux qui n'ont rien à faire.

---

[4] *page* 37, *vers* 11.

..... Un homme fort honnête,
Mais qui, par sa bonté, vous fait perdre la tête.

Sommono Khodon, dieu siamois, avait été homme; il donna sa femme à un pauvre qui lui demandait l'aumône; puis, ayant rencontré des bêtes qui avaient faim, il se coupa en morceaux, et se distribua à elles. (*Voyage à Siam.*)

---

[5] *page* 37, *vers* 15.

Sa rage est d'obliger.....

Un serin, s'étant sauvé de sa cage, voltigeait dans l'appartement : maître, enfans, valets, tous couraient après lui, et l'oiseau rusé échappait à tous. Un gros dogue vit de la basse-cour ce qui se passait : « Oh! oh! mon maître se donne bien de la peine pour attraper ce maudit oiseau; que ne m'envoyait-il chercher? je lui aurais évité tout ce tracas. Allons vite, et ne souffrons pas que lui et ses gens se fatiguent davantage. » Il entre, et, en deux sauts, l'oiseau est dans sa large gueule. Il va fièrement le porter aux pieds du patron, s'attendant à des remercîmens : il est battu. « Voyez, dit-il, ce que c'est que l'ingratitude des hommes! »

---

[6] *page* 37, *vers* 15.

..... Si j'ai mauvaise mine,
Il voudra me forcer à prendre médecine.

On s'est souvent récrié contre l'égoïsme des citadins; remarquez, cependant, que si vous sortez avec l'air dolent et la tête empaquetée, sur vingt individus qui vous aborderont, il y en aura dix-neuf qui vous proposeront un remède.

---

[7] *page* 38, *vers* 11.

Son nom, aux gens pressés justement redoutable,
A ceux qu'il recommande est trop défavorable.

On peut faire le mal si bien, et le bien si mal! dit Grimm. La mauvaise compagnie, dit un autre, ressemble à un chien qui salit davantage celui qu'il aime le plus.

---

[8] *page* 38, *vers* 16.

Si de me marier il n'avait pas la rage.

LE CONSEILLER.

L'intendant de sa seigneurie,
Dans je ne sais quel tribunal

De Bretagne ou de Normandie,
Interrogeait tant bien que mal
Un pauvre diable de vassal,
Pour certain fait de bigamie.
De ce gros péché convaincu,
Notre homme, près d'être pendu,
Dit, en pleurant, qu'un sien compère
L'avait aidé dans cette affaire.
On fait venir le compère obligeant,
Qui confesse qu'au délinquant
Il avait conseillé la chose.
« Eh bien! lui dit le président,
« Vous allez déclarer la cause
« D'un conseil aussi mal sonnant;
« La preuve est là, voici la grosse.
« — La cause? répond le manant;
« C'était pour être de la noce. »

---

9 *page* 43, *vers* 8.

Pour trouver le repos, où peut-on se cacher?

On disait à Diogène que les habitans de Sinope l'avaient condamné à sortir de la ville. « Et moi, dit-

il, je les condamne à y rester. » Plus les villes sont grandes, plus on y rencontre de contrariétés, de désordres et de vices. A Londres, on compte trente mille filles publiques, et soixante mille voleurs ou filous. On estime à cinquante millions de francs les vols qui s'y commettent annuellement.

---

10 *page* 44, *vers* 8.

J'enrage, mais, contraint par un cruel devoir,
Il faut paraître encor bien aise de le voir.

Le code de la politesse des diverses nations forme un contraste assez bizarre. Chez nous, il est poli d'ôter son chapeau en entrant dans un appartement; chez les Turcs, le bon ton est d'ôter ses pantoufles. On paraîtrait grossier si l'on ne demandait pas des nouvelles de la maîtresse de la maison; si on le fait chez le musulman, on risque d'être empalé. Chez nous, on salue en baissant légèrement la tête; chez d'autres, on se met à genoux; plus loin, on se couche à plat ventre; ici, on s'aborde en se prenant la main; là, en se touchant le nez. On se battait, il y a quelques années, pour avoir le haut du pavé; aujourd'hui, on sait à peine ce que c'est que le haut ou le bas du pavé. Autrefois, un repas n'eût pas été complet s'il n'y avait pas un paon; de nos jours, personne ne

songe à manger de paon. Nous comparons un mauvais morceau à de l'âne ou du chien ; le Chinois se régale de chien, et le Calabrois vous invite à venir manger de l'âne : *il somaretto di Latte*. A Siam, on marque son valet avec un fer chaud, et le grand mogol fait attacher des queues de vaches à ses éléphans, en forme de moustaches.

L'étiquette et le cérémonial sont deux nuances d'un même genre de supplice. On dit qu'un prince d'Espagne mourut asphyxié, parce que l'étiquette défendait que l'officier présent éloignât de lui un brasier qui l'incommodait. Napoléon, comme Louis XIV, avait la passion de l'étiquette : c'était la faiblesse du génie. Alphonse IX disait que les ânes étaient, dans leurs repas, plus heureux que les rois, parce qu'on les laissait paître à leur aise.

ABUZEID.

Abuzeid avait tout ce qu'il faut pour être heureux : le prophète l'avait comblé de ses bénédictions ; cependant Abuzeid était le plus infortuné des hommes. Voici quelle était la cause de son chagrin : un ennemi lui persuada un jour qu'il était de la race de Mahomet. Cette idée fermenta dans son cerveau. Il se crut fait pour les honneurs ; il aurait voulu être le calife, et il perdit la paix du cœur.

Ce n'était pas l'amour du pouvoir qui l'agitait. Il se souciait peu de gouverner les hommes ; mais porter une pelisse de renard noir, un croissant de diamant, être entouré d'une cour brillante, de gardes, de queues et d'étendards, être partout admiré et complimenté, lui paraissait le bonheur suprême.

Le prophète qui l'aimait, voulut le guérir ; et une nuit il devint le calife. Il était au moment de son lever ; ses courtisans l'environnaient ; leurs yeux appelaient une de ses pensées. Il ouvrit la bouche, on l'applaudit ; il parla, on se récria d'admiration. Il était dans le ravissement que produisent toujours les choses nouvelles et désirées. Il voulut, dès l'instant même, parcourir sa capitale. Un cheval superbe est préparé ; ses officiers, ses domestiques forment un cortége éclatant d'or et de pierreries. Le peuple, se précipitant sur son passage, admire et se prosterne. Abuzeid est le plus heureux des mortels ; il se gonfle de vanité ; il a peine à contenir sa joie ; il aurait donné sa pelisse pour être seul quelques instans, et s'abandonner librement à ce qu'il éprouve ; mais toutes les actions d'un calife sont importantes et doivent avoir des témoins ; sa vie entière est une fête et doit se passer en représentation.

En rentrant dans son palais, il trouve un festin servi ; il se met à table, et la foule, à genoux, regarde avec respect. L'odeur délicieuse des mets excitait son appétit, et il aurait voulu manger de ces viandes ex-

cellentes ; mais on comptait les morceaux, et, à chaque bouchée, une troupe de prêtres priait Mahomet que cette substance fût salutaire à sa hautesse. Il ne put donc toucher que d'un petit nombre de plats et très légèrement, encore s'étudiait-il à manger avec une telle dignité, qu'il ne sentait la saveur d'aucune chose.

Après le dîner, il aurait désiré se livrer à quelque exercice agréable et se distraire des soins du gouvernement ; mais un calife jouer, rire et chanter ! cela ne s'était jamais vu. Il crut qu'il pouvait au moins faire la conversation, et il l'essaya. Ceux à qui il adressait la parole, étonnés d'un si grand honneur, tombaient la tête dans la poussière en répondant : Allah ! et ils attendaient une seconde question pour répondre de même. Cette manière de converser n'ayant rien de bien récréatif, il y renonça.

Il lui vint à l'esprit que la foule, qui commençait à l'importuner, ne le suivrait point dans l'appartement des femmes. En effet, à la porte redoutable du Harem, chacun s'arrêta ; mais une autre troupe l'attendait, et il se trouva environné d'eunuques noirs, gris, blancs, de muets, de femmes de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Il reconnut parmi elles une esclave qu'il avait fort aimée ; il fut bien content, et il lui présenta le mouchoir, en affectant, pour le décorum, une indifférence qu'il était loin d'éprouver. Chacun célébra son choix. Il entre dans une salle magni-

fique; la nouvelle sultane seule y pénètre avec lui.

Libre du cérémonial, il va dire enfin à son amante qu'il l'adore. Il s'avance vers elle; soudain un chœur de mille voix retentit et chante le bonheur de sa hautesse. Confus, il attend que la musique finisse : elle a cessé. Il prend la main de l'odalisque; aussitôt il entend de tous côtés célébrer la beauté de cette main. Il s'arrête encore, et, croyant enfin être quitte de tous ses admirateurs, il soulève le voile qui couvrait le sein de l'épouse. La symphonie redouble; il sent une vive impatience; mais ne voulant déroger à aucun des usages, car le respect de l'étiquette est la première obligation d'un calife, il ne laisse rien paraître de sa mauvaise humeur.

Cependant, sa position était gênante pour un cœur brûlant. Prenant subitement son parti, il ouvre les bras pour embrasser sa chère sultane. Le son des trompettes éclate; mille brillantes fanfares se font entendre, et des voix joyeuses remercient le calife du nouvel héritier qu'il va donner à l'empire. C'en était trop. Il maudit les grandeurs, et regretta sa médiocrité. Dans ce moment il se retourne, et se trouve dans son lit à côté de Mirza, sa femme, qui lui dit qu'il se conduisait depuis une heure d'une manière fort ridicule.

III

Les

Accidens.

Les Accidens.

SATIRE TROISIÈME.

Un cousin, vieux rimeur, élégant d'autrefois,
Me racontait un jour les amoureux exploits
Qui l'avaient illustré jadis en Amathonte.
Moi, qui tiens pour certain tout ce qu'un ami conte,
Je crus sans marchander aux histoires qu'il fit,
Et je vais mot pour mot en faire le récit :

« Certes, je ne suis pas homme à bonne fortune ;
On ne m'a jamais vu, soupirant pour chacune,
Disait-il, de mes faits scandaliser Paris,

Et du Roule à Pantin chagriner les maris ;
Mais quel mortel toujours fut exempt de faiblesse?
Quel être de l'amour n'a pas connu l'ivresse?
Plus d'une belle aussi sut m'imposer des lois :
Je suis vieux aujourd'hui, j'étais jeune autrefois.
Ah! pourquoi n'ai-je pas, à la fleur de mon âge,
Fait le choix d'une amie, aimable, douce et sage,
Qui, contente des soins de son heureux époux,
Eût enchaîné mon cœur par des nœuds bien plus doux?
Je verrais à présent prospérer ma famille,
J'élèverais mon fils, j'embrasserais ma fille;
Sans regretter des jours qui ne reviendront plus,
Je pourrais de mon âge estimer les vertus.
Les momens sont passés, et ma paralysie
M'annonce que j'arrive au déclin de la vie,
Et qu'il faut m'apprêter à partir tristement,
N'ayant que des cousins à mon enterrement.
Mais je m'éloigne ici de mon itinéraire,
C'est ma confession que je voulais vous faire.

J'étais novice encor, quand certaine beauté,

Que son âge assez mûr, son nom, sa qualité,
Rendaient pour mes seize ans grandement respectable,
Sur moi laissa tomber un regard charitable.
C'était du temps perdu, car en franc écolier,
Aux petits jeux d'enfans adonné tout entier,
Ne songeant point à mal, je croyais, à tout prendre,
Qu'on regardait pour voir, non pour se faire entendre.
Mais Dieu veut, comme on dit, ce que femme entreprend;
Et des pieds et des mains cette belle fit tant,
Que tout neuf que j'étais j'y compris quelque chose.
A d'autres volontiers j'aurais remis la cause,
Mais, craignant à ses yeux de passer pour un sot,
J'osai lui dire, j'aime, et l'on me prit au mot.
Cet amour insensé dura bien la semaine.
Les huit jours expirés, la dame, plus qu'humaine,
Dans la cour du palais étant à prendre l'air,
Faute de mieux sans doute, écouta certain clerc,
Apprenti procureur, dont la mine félonne
Éteignit tout mes feux pour la douce personne.
Crainte de m'attirer quelque méchant procès,
Je laissai mon Cujas poursuivre ses succès.

Je reposais en paix, quand une autre grivoise,
Brune s'il en fut onc, [2] et, je crois, Champenoise,
Par le diable inspirée, entreprit méchamment
De se faire épouser avec le sacrement.
Épouser sans appel, voyez quel ame inique!
Dans Paris très connue, une ancienne chronique [3]
Disait qu'elle avait eu plus d'un adorateur.
Si j'avais comme un autre éprouvé son bon cœur,
Jamais d'un tel hymen aurais-je eu la pensée?
Mais sage par calcul, Lucrèce intéressée, [4]
En attisant des feux qu'elle sut contenir, [5]
Doucement à son but elle me fit venir.
Ma foi! c'en était fait, et, dans mon infortune,
Je devenais l'époux de la maligne brune,
Quand la bonté du ciel, ou quelque sort heureux,
Fit qu'un jour à ses pieds nous nous trouvâmes deux.
J'aurais dû filer doux, je fis une équipée,
Et j'eus pour ma colère un très grand coup d'épée.
Cette correction, cet avis fraternel
Me préserva deux mois de tout pêché mortel.

Je logeais en ce temps chez un homme d'affaire,

Manière d'avocat et soi-disant notaire,
Receveur de dépôts qu'il réservait pour lui,
Et vivant de son bien ou de celui d'autrui.
Le bon homme mourut, Dieu veuille avoir son ame!
Et, comme son voisin, j'héritai de sa femme.
Ce n'était pas le pis de la succession :
La dame avait bon air et l'œil à passion.
Mais, par grace d'état, en fréquentant l'étude
Elle avait du défunt contracté l'habitude,
Et franche procureuse, avide de butin,
Elle aimait mieux encor l'argent que le voisin.
Il fallait chaque jour un présent à la belle;
Bouquet, chapeau, bijou, cachemire, dentelle,
Déjeuner chez Grignon et souper chez Biffi:
La banque d'Angleterre à peine aurait suffi.
Je l'aimais tendrement, mais, par économie
Il fallut renoncer à cette chère amie.
Il était temps, ma foi, car cet amour fatal
M'eût avant le contrat conduit à l'hôpital.

Hélas! la chair est faible, ainsi que dit l'apôtre.

Sauvé de ce danger je tombai dans un autre.
Certaine femme auteur, s[illegible] servante, et cætera,
Au cercle, chez Dancourt, un soir m'accapara;
Elle était un peu sèche et de pauvre apparence,
Mais je me rénigai par goût pour la science.
Oracle des salons, chère aux gens comme il faut,
Elle m'eût fait honneur quinze ou vingt ans plus tôt,
Et j'aurais tenu bon, je crois, si, moins féconde,
Sa verve m'eût laissé quelque paix en ce monde;
Mais il fallait porter un quatrain chez Pillet,
Chez Louis ou Rosa faire admettre un couplet,
Aller chez Ladvocat corriger les épreuves,
D'antiques parchemins tirer des phrases neuves,
Compiler et chercher des morceaux d'opéras
Dans vingt bouquins poudreux que réclamaient les rats.
On ne voyait que moi cheminer dans la rue;
Et chez maint histrion, faisant le pied de grue,
J'attendais, chapeau bas, mon manuscrit en main,
Que monseigneur eût dit: « J'y songerai demain. »
J'étais garçon auteur, artiste à l'aventure;
Enfin saute-ruisseau de la littérature.

Je me lassai bientôt de ce vilain métier;
A la belle un matin je demandai quartier,
La priant humblement, en reprenant haleine,
De ne pas me noyer dans les eaux d'Hippocrène.
Mais n'en ayant reçu que de mauvais propos,
En amant outragé je lui tournai le dos.
La dame dès ce jour me devint étrangère;
Ah! que n'a-t-elle été toujours aussi sévère:
Que parfois le bonheur coûte cher aux amans!
Jugez de mes regrets, jugez de mes tourmens;
J'avais pris dans ses yeux la fièvre poétique;
La rage de rimer est donc épidémique?
Quelque nouveau Jenner ne pourra-t-il trouver
Un vaccin assez fort pour nous en préserver!

Trois mois je restai libre, en pur état de grâce.
Une dévote enfin vint tomber dans la nasse;
Chère à la créature, aimant le créateur,
Et la terre et le ciel se partageaient son cœur.
Qu'une prude a de charme et de douces manières! [8]

Ah! que d'heureux secrets! que de jolis mystères
Par ses soins délicats on apprend tous les jours!
La vertu de tout temps fut propice aux amours :
Près de cette ame sainte, exempt d'inquiétude,
J'éprouvai l'avant-goût de la béatitude;
Mais qui dure ici-bas au delà d'un moment?
Et si le temps détruit le plus fier monument,
Qui donc s'étonnera que le cœur d'une belle
Puisse, après dix-huit mois, devenir infidèle?
Que vous dirai-je enfin? faute ou fatalité,
Un matin je fus veuf de ma divinité;
Il lui fallait un ange et je n'étais qu'un homme.

De mes chagrins un jour je repassais la somme,
Quand on vint me remettre un billet enchanteur,
Billet doux s'il en fut, et payable au porteur :
C'était l'œuvre inédit d'une noble comtesse
Qui daignait me donner avis de sa tendresse.
La belle était experte, et forte dans son art;
Tout était calculé, là jamais de hasard:

En scène jour et nuit, ne faisant rien sans cause,
Remuait-elle un doigt, c'était pour quelque chose;
Ses yeux à droite à gauche appelaient tous les yeux;
Elle serrait ici la main d'un malheureux;
Là d'un pied suppliant, à l'ombre du mystère,
Son pied consolateur accueillait la prière.
Conquérir, allumer de nouvelles ardeurs,
Attirer tous les vœux, subjuguer tous les cœurs,
Régner, lui paraissait le comble de la gloire.
Elle n'avait jamais, autant que je puis croire,
Qu'un amant à la fois, mais, par précaution,
Elle en retenait vingt pour la provision;
D'ailleurs une conduite, un ordre, une prudence
Dont eût pu s'honorer un maréchal de France;
Point de confusion chez la reine d'amour,
Chacun prenait son rang et l'aimait à son tour.

Comme il était écrit que de nulle aventure
Je ne pourrais sortir sans quelqu'égratignure,
En lui chantant un soir un opéra nouveau

Je pris, sous la gouttière, un rhume de cerveau;
Elle qui n'aimait pas un chanteur asthmatique
Me donna mon congé pour prix de ma musique.
J'en enrageai huit jours, et je rongeai mon frein;
Mon rhume en augmenta, mais il guérit enfin.

A ses vastes projets laissant mon héroïne,
Je portai mon amour vers une autre Corinne
Dont le petit cerveau, tout farci de romans,
Donnait à corps perdu dans les événemens.
Il ne s'agissait plus ici de sérénades,
De petits vers galans, de bouquets ni d'aubades;
Non, mais la larme à l'œil et le mouchoir en main
J'allais à son lever pleurer chaque matin.
Goûtant tous les plaisirs de la mélancolie,
A sanglotter en chœur nous passions notre vie,
Quand il survint quelqu'un qui sanglottait plus fort:
Devant un tel pleureur on sent bien que j'eus tort.

Enfin je vis Naïs : ici plus d'amourette,

J'avais jusqu'à ce jour, de coquette en coquette
Porté mon cœur oisif, mais non un cœur épris,
Et l'homme, à certain point, n'était pas compromis.
J'arrive au sérieux : pour qu'on puisse m'en croire
Il faut dès son début reprendre cette histoire.

J'avais quitté Paris pour le pays normand,
Et je prenais le frais dans un département,
Lorsqu'un soir, en un bal, je me sentis dans l'ame
Je ne sais quel émoi, quelle subite flamme.
Un regard, un éclair, tombé d'un œil charmant,
Avait mis dans mon cœur ce grand embrasement.
Je retournai chez moi la tête embarrassée ;
Je ne pouvais du bal arracher ma pensée ;
Je revoyais partout cette image des cieux,
Ce pied, ce bras, ce front, cette taille, ces yeux...
En vain je repoussais une ombre enchanteresse,
Je la fuyais partout, je la trouvais sans cesse.
Hélas! contre l'amour à quoi sert de lutter?
Sous le poids de ses fers pourquoi donc s'agiter?

Son joug s'appesantit, sa chaîne se resserre
Des efforts impuissans qu'on fait pour s'y soustraire.

Comme un garçon joyeux j'étais partout cité;
Je perds dès ce moment cette douce gaîté;
Je deviens tout à coup bourru, désagréable,
Silencieux, rêveur, maussade, insupportable,
Triste, ennuyé partout et partout ennuyeux;
Et chacun reconnut que j'étais amoureux.

Au boston des parens j'allais chaque soirée
M'enivrer des beaux yeux de l'amante adorée;
En rentrant au logis, brulé d'un feu nouveau,
Je voyais en soupirs s'exhaler mon cerveau.
La belle fut touchée un jour de ma constance;
Certain air de langueur me rendit l'espérance;
Un aveu, qu'à demi l'on me laissa ravir,
Sembla me présager un meilleur avenir;
Enfin ce cœur cruel partagea ma tendresse.
Je croyais éprouver une éternelle ivresse,

Je m'abusais; bientôt le funeste soupçon
Dans mon sein embrasé vint verser son poison.
De ses serpens armée, exécrable furie,
Fille affreuse d'enfer, la noire Jalousie
Égara ma raison en un triste chaos.
Que de nuits sans sommeil et de jours sans repos!
Que de spectres rongeurs! que de doutes, d'alarmes!
Que ce cruel amour m'a fait verser de larmes!
Et c'était sans sujet, car la dame, je croi,
Fidèle par nature, aimait de bonne foi.
Mais tel un insensé, triste visionnaire, [10]
Qui, se croyant frappé d'un coup imaginaire,
Finit par acquérir, à l'aide du docteur,
Le mal qu'il n'avait pas, mais dont il avait peur,
De même mon étoile ici se fit connaître,
Et je devins un sot par la crainte de l'être.

A ce noir accident le désespoir me prit;
A l'amour malheureux la fièvre se joignit.
A ces calamités, le ciel en sa colère [11]

Ajouta du quartier l'esculape ordinaire, [12]
Et ce brave assassin, l'Attila de ces lieux,
Pour m'envoyer en terre opéra de son mieux.
Je fus baigné, saigné, je fus bourré de manne,
Et mon feu s'éteignit sous des flots de tisane.
Enfin de tous les maux le grand consolateur,
Le temps, sut modérer une funeste ardeur.
La goutte qui survint me rendit raisonnable,
Et je cessai d'aimer en cessant d'être aimable.
Maintenant, décrépit, abreuvé de dégoûts,
Je ne dois plus prétendre au doux titre d'époux;
Je suis seul ici bas; nul être sur la terre
Ne peut me salner du nom sacré de père.
En vain dans le passé je cherche un souvenir,
Je n'y trouve que vide, erreur et repentir,
Et je crois à présent à cet antique adage :
Qu'ici le plus heureux est toujours le plus sage. »

Tel était le récit, récit qu'en soupirant,
Un soir, au coin du feu, me faisait mon parent.

Je plaignis son destin dans le fond de mon ame,
Et fus dormir en paix à côté de ma femme,
Rendant grace à l'hymen d'avoir, jusqu'à ce jour,
Su préserver mon cœur des tourmens de l'amour.

LES ACCIDENS.

Notes.

* *page* 63, *vers* 14.

Cet amour insensé dura bien la semaine ;
Les huit jours expirés, la dame plus qu'humaine, etc.

L'AMANT COUPABLE.

Expliquez-moi donc ce mystère,
Monsieur, êtes-vous inconstant ?
Hé quoi ! vous cessez de me plaire,
Vous, monsieur, qui me plaisiez tant.

Voulez-vous m'en dire la cause,
Car jamais ainsi je ne fus.
Ah! vous m'avez fait quelque chose,
Puisque je ne vous aime plus.

Je ne suis certes point parjure,
Je déteste le changement;
Cependant par quelle aventure
Aujourd'hui veux-je un autre amant?
C'est affreux! c'est épouvantable!
Et je vous croyais des vertus!
Avouez; vous êtes coupable,
Puisque je ne vous aime plus.
Etc., etc.

---

[a] *page* 64, *vers* 2.

Brune s'il en fut onc, etc.

Nous avons banni de notre langue, et nous en bannissons tous les jours, des mots utiles et expressifs, sous prétexte qu'ils ont vieilli. Pourquoi donc un mot serait-il mauvais, parce qu'il est vieux? Un temps viendra où ils le seront tous, et déjà beaucoup ne sont pas jeunes. En voulant épurer la langue, nous l'avons appauvrie; elle a perdu cette naïveté qui fait le charme

des anciens récits. Pour quelle raison ne nous servons-nous plus des mots : demourance, marry, souevement, désia, adonc, emmy, fiance, fors, bellement, alaigrement, ire, feru, doler, refrener, oyer, cuider, rémemorer, se douloir, gaudir, finer, ricasser, racouster, assotir, férir, et de cent autres?

Nous avons également cessé d'employer diverses phrases qui n'ont pas été remplacées, telles que celles-ci d'Amyot :

« O que ces cygales font de bruit! elles ne la laisseront jà dormir, si haut elles crient; et, d'autre costé, ces bouquins ne cesseront aujourd'hui de s'entreheurter avecque leurs cornes. O loups! plus couars que renards, où êtes-vous à cette heure que vous ne les venez happer? »

« Oyant chanter les oiseaux, ils chantoient; voyant saulter les agneaux, ils saultoient. »

« Le gentil garçonnet ayant ailes aux épaules se sauva, se cachant sous les pavots, comme feroit un petit perdriau. »

Et ces autres de Rabelais :

« Le petit Zachée voulait voir Notre Seigneur. Il trépigne, il trotigne, il s'efforce. » etc.

Voici quelques essais en vieux langage.

JA N'EST BESOIN.

Jà n'est besoin ni ne duit que j'avance ;
Cettuy Regnault étoit preux chevalier.
Assez il est mémoré par la France.
De tailler ost il étoit coutumier.

Maints Sarrasins croqués par sa vaillance,
Avoyent trop tard recogneu le dangier;
Et redisoient en triste souvenance :
« De s'enharder contre un si grand guerrier,
« Jà n'est besoin. »

L'amour au gîte attendoit le beau sire ;
Halené fut le petit roy des dieux,
Heur il n'eust point qu'il n'eust dardé le preux.

Regnault piqué, cryoit en son délire :
« O discourtois, je deffendrai mon cœur ! »
L'autre disoit : « Vilainer son vainqueur,
« Jà n'est besoin. »

GENTIL ESTIENNE.

Gentil Estienne, avec vous devisant,
En mon esprit revient la souvenance
Des petits jeux par quoi souevement,
Au temps jadis, delections notre enfance;
Remémorez, frère, cettuy moment
Quand un oiseau de plaisante apparence,
Doulce harondelle, et moult rossignolant,
Bref, entre nous amena discordance,
Gentil Estienne.

L'ire en vos yeux je vous oyois criant:
A moi la beste! — Adonc, disais-je, avance,
Me faut occir! Voyant la circonstance,
L'oisillon part, dont nous esbahissant
Furent marris et bien penauds, je pense,
Gentil Estienne.

Le patois picard conserve beaucoup de tournures latines et de phrases de l'ancien français. On y rencontre aussi quelques mots saxons ou anglais. Par exemple, sentir la chorche (*church*) veut dire en picard, sentir mauvais, mot à mot sentir l'*église*, parce qu'on enterrait alors dans les églises.

LE TROUBADOUR PICARD.

Dans une nuit obscure et pluvieuse,
Au pied des murs d'un antique castel,
Ainsi chantait, dans sa peine amoureuse,
De Picardie un gentil ménestrel :
« O boines gens ! tandis que dans ce monde
Vous dormez tous, mi, sur mon affiquet,
Pour amoulir ma tristesse profonde,
Je vais, marziu, canter un pio molet.

« Je suis c'tila cognu par sa vaillance,
Un chevalier dont le nom est fameux,
Et qui, buquant de sa trique et sa lance,
En terre sainte étripa les hagnefix.
Comme un pio saint, vaillant à la prière ;
Chômant mon sir, ma dame et le bon diu ;
Boute en avant ! voilà mon cri de guerre,
Et ma devise : hardi donc ! hardi fiu !

« Le plus souvent mangeant des porqueries,
Pour lit la feurre ou des drops de tigneux,
Par cent biaux faits, escrits sans minteries,
J'ai bien prové que je n'étois doreux.

Bravant l'iau, le caud, le freid, la raque,
Roulant partout ainsi qu'un coconier,
Point je n'ai craint un giant plus que flaque
Et, franc picard, je suis boin chevalier.

« Quand les chevaux trépassoient de la nase,
Quand tous les quiens enrageoient comme leux,
Lorsque les cots miauloient pis que hase,
Mi je cantois : Ça vo bien, ça vo mieux!
Sur les payens, au son de la trompette,
Comme un démon, tout flambant, tout rousti,
Je dévalois plus dret qu'une alluette,
Et la victoire y venoit avec mi.

« Lorsque le moitre avoit fini la guerre,
Dans nos moisons nous rentrions tretous;
Et chaque vespre avions pour nous refaire,
La bergerotte avec le cidre doux.
Quand les capons, les glenes, les énettes,
Tout roustissoit, bien lardé, bien farci,
Beyant deux yeux pis que deux aleumettes,
Au feu d'amour je roustissois aussi.

« Mais Curpidon à la poigne traistresse;
A la douceur il melait la poison,

Et dans le broc où se beuveit l'ivresse,
Restoit le cœur ainsi que la raison.
Tant advenante étoit la juvencelle
En tenant l'anse au chopinot joyeux,
Pour demourer oiseux sur sa cayelle,
Il eût fallu le cœur de ces cayeux.

« O Curpidon! Curpidon, gentil sire!
Que t'ai-je fait pour m'encheper ainsi?
Mon boin ami, pourquoi d'un tel martyre
Ce pauvre cœur est-il tout étombi?
Diu Curpidon, n'agite point ton sile!
Diu Curpidon, ne me fais pas sofrir!
Si mon amante, hélas! est infidèle,
Diu Curpidon, il me faudra morir! »

Il ne serait pas indigne de l'Académie française d'examiner dans les divers patois les mots qui peuvent être réunis à la langue; ils ont le droit de bourgeoisie, et même celui d'aînesse; car plusieurs de ces idiomes de province existaient avant notre français d'aujourd'hui.

Aux mots choisis dans les patois, on pourrait ajouter, pour remplir les lacunes, un certain nombre de diminutifs, d'augmentatifs, et autres combinaisons

sagement étudiées et imitées des langues mortes ou étrangères.

Le jargon employé sur nos théâtres est de tradition ou de convention.

La langue poissarde, mise à la mode par Vadé, ne consistait guère qu'en grosses injures et crudités en très bon français de mauvais lieux. Aujourd'hui on en a beaucoup adouci l'expression. C'est ordinairement un marchand des rues, une vivandière, un philosophe de cabaret, que nos poètes bachiques mettent en scène.

LE MARCHAND DE COCO.

Venez tous sans cérémonie,
Bonnes gens, faites-vous du bien;
Voulez-vous avoir douce vie?
Ne vous laissez manquer de rien.
Si vous avez la bouche sèche,
Arrivez, arrivez chez nous,
A la fraîche! à la fraîche!
Arrivez, buvez, servez-vous.

C'est ici! c'est la renommée
Du fameux coco de Paris,
De cette boisson estimée

Dont on parle en tous les pays.
Si vous avez la bouche sèche
Arrivez, arrivez chez nous,
A la fraîche! à la fraîche!
Pour deux liards vous en aurez tous.

Le Frontignan et le Madère,
Et le Bordeaux et le Pomars,
A côté semblent de l'eau claire;
On n'en donne plus qu'aux canards.
Si vous avez la bouche sèche, etc.

Il entre dans ce grand breuvage
Quatorze fruits, et cœtera....
Qui le boit n'a jamais la rage,
Voyez plutôt, Azor est là.
Si vous avez la bouche sèche, etc.

Orateurs, chanteurs, demoiselles,
Venez tous en boire à longs traits;
Il vous rendra la voix plus belle,
Il vous tiendra le teint plus frais.
Si vous avez la bouche sèche
Arrivez, arrivez chez nous,
A la fraîche! à la fraîche!
Arrivez, buvez, servez-vous.

LA VIVANDIÈRE DANS L'EMBARRAS.

Dieu du bon Dieu! quelle avanie!
On me conduit au violon;
C'est une horreur, une infamie,
Au régiment que dira-t-on?...
Ah! qu'une femme au commissaire
Est à plaindre d'avoir à faire.
Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours!

Je suis honnête vivandière,
Manon Fricot, tel est mon nom;
J'en appelle à l'armée entière,
Artilleur, sapeur et dragon.
Quoi! ne peut-on, sans qu'on vous chasse,
Prendre l'air le soir sur la place?
Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours!

Ai-je, comme plus d'une belle,
Changé d'amour à tout moment?
Ai-je cessé d'être fidèle
Aux grenadiers du régiment?

Voilà que de moi l'on s'assure
Pour me mettre à la préfecture.
Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours!

Je le demande, m'a-t-on vue
Passer du centre aux voltigeurs?
Ou bien des bourgeois, dans la rue,
M'en aller ramasser les cœurs?
On sait bien que je ne m'attache
Qu'au chevron et qu'à la moustache.
Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours!

Ai-je dans la cavalerie
Pris du service? non jamais
Je n'ai confondu de ma vie
Les bancals avec les briquets.
Jamais le son de la trompette
Ne m'a fait retourner la tête.
Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours!

Ce n'est pas un bourgeois, j'espère,
Qui vient ici m'interroger.

Je l'ai dit, je suis militaire,
Le régiment doit me juger.
Si l'on veut poursuivre l'affaire,
Qu'on assemble un conseil de guerre!
Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours!

BON QUART PARTOUT.

Je ne crains plus la tramontane,
Puisque le navire est au port,
Sur son lit ma femme est en panne,
Avec elle l'ouragan dort.
Buvons encore une bouteille,
Buvons et buvons coup sur coup.
Mes amis, ma femme sommeille,
Bon quart partout.

Hier la mer était méchante,
Je me sauvai dans les haubans;
Mais le calme suit la tourmente,
Après l'orage le beau temps.
Entends-tu ronfler la bourgeoise?

Elle dort, viens donc boire un coup.
Viens ici, petite Françoise;
Bon quart partout.

Calme plat, là, petite ingrate,
Jette donc l'ancre, amène et prompt,
Qu'on pavoise un peu la frégate,
Et tout le monde sur le pont;
Dans le grément je m'embarrasse,
Cargue la voile encore un coup,
Nous avons encor la bonace;
Bon quart partout.

---

[3] *page* 64, *vers* 6 *et* 7.

Dans Paris très connue, une ancienne chronique
Disait qu'elle avait eu plus d'un adorateur.

L'on m'accuse d'être légère,
C'est être injuste en vérité;
J'aime à charmer, oui, j'aime à plaire,
Mais j'aime la fidélité.

Vous ne me verriez pas, je gage,
Chérir de perfides amans;
Et si je suis un peu volage,
Je n'aime pas les inconstans.

On me nomme ingrate, parjure,
Perfide; cela m'est égal:
Pourquoi veut-on que je murmure
De ce qui ne fait pas de mal?
J'aime pour moi que l'on soupire;
Mais, hélas! par un triste sort,
Chaque amant me dit qu'il expire,
Et je n'en vois jamais de mort.

L'on m'assure, dans cette vie,
Que la constance est le bonheur;
Mais quand on veut être chérie,
Il faut bien partager son cœur.
Si je devenais plus parfaite,
Beaucoup y perdraient, c'est constant;
Et si je suis un peu coquette,
C'est pour que chacun soit content.

On dit que j'aime la parure,
C'est parler bien peu sensément;

J'aime la mienne, je vous jure,
Et c'est la seule assurément.
Vois-je une autre femme bien mise,
Cela me donne de l'humeur,
Et si la chose était permise,
Je la battrais de bien bon cœur.

On veut que je sois médisante,
C'est encor bien trouvé, ma foi;
Qui moi bavarde, moi méchante!
Je dis toujours du bien de moi.
On prétend que je suis ingrate,
C'est n'avoir pas le sens commun,
Et j'ai toujours vingt coups de pate
Pour répondre à qui m'en donne un.

---

[4] *page* 64, *vers* 10.

Mais, sage par calcul, Lucrèce intéressée, etc.

On appelle coquette celle qui ne fait le bonheur de personne. On traite plus mal celle qui fait celui de tout le monde.

---

[5] *page* 64, *vers* 11 *et* 12.

En attisant les feux qu'elle sut contenir,
Doucement à son but elle me fit venir.

Et fugit ad salices, etc.

On a parodié ainsi ce passage de Virgile :

Quelle audace! quelle insolence!
Monsieur, monsieur, ah! laissez-moi.
Pour souffrir tant d'impertinence,
Je sais trop ce que je me doi.
Quoi! se conduire de la sorte!
C'est indigne! c'est une horreur!
Vite de ma chambre qu'on sorte!
Qu'on sorte! entendez-vous, monsieur?

En vain vous me nommez barbare,
Cruelle, ingrate, et cœtera;
Que cette porte nous sépare,
Et je suis ce qu'il vous plaira.
De quelque trahison nouvelle,
Certes, j'ai le droit d'avoir peur;
Ne m'approchez pas ou j'appelle,
J'appelle! entendez-vous, monsieur?

Votre ame est, dites-vous, guérie :
Non, non monsieur, il n'en est rien;
Pourquoi mentir? l'hypocrisie
Me déplaît, vous le savez bien.
Quoi! vous partez sans une excuse!
Ce procédé fait mal au cœur ;
O ciel! est-ce ainsi qu'on en use?
Écoutez donc, monsieur, monsieur!

On n'est pas d'accord en poésie sur la prononciation du mot *monsieur*. Plus d'un veulent qu'on dise *mosieu;* cependant il paraît plus naturel, jusqu'à ce qu'on ait supprimé l'*n* et l'*r*, de le prononcer comme on l'écrit, et de le faire rimer comme *sieur*, *seigneur*, *cœur*, etc.

---

[6] *page* 66, *vers* 2.

Certaine femme auteur.....

Aujourd'hui nos femmes-auteurs, exemptes de pédantisme, savent joindre la modestie au talent, et plusieurs pourraient être citées comme des exemples de toutes les vertus privées.

---

[7] *page* 66, *vers* 7.

Elle m'eût fait honneur quinze ou vingt ans plus tôt.

Un jeune homme est épris d'une coquette surannée; il ne l'a vue qu'en grande parure et aux lumières. Un jour il la surprend en négligé, et il aperçoit sur la toilette toutes les petites boîtes où est déposée la fraîcheur de son teint; guéri de sa passion, il leur adresse cette allocution :

O sacrés vases, pâtes, pommades, poudres et couleurs; j'ai admiré long-temps votre éclat; recevez mes adieux. Comme c'est vous seul que j'ai servis, daignez taire les hommages que je vous ai rendus. Ainsi puissiez-vous réussir à vous cacher plus long-temps, si quelque autre novice, attiré comme moi par vos magiques essences, offre des vœux à la déesse dont vous composez les charmes!

(*Extrait d'un Journal.*)

---

[8] *page* 67, *vers* 19.

Qu'une prude a de charme et de douces manières!

DAME GERTRUDE.

Le ciel n'est-il pas à l'orage?
Voyez cette sombre vapeur;
Que l'air est brûlant! quel nuage!

Mon Dieu, que je vais avoir peur !
Vous ne me laisserez, j'espère,
Robert, en ce moment d'effroi....
Ah ! je crains si fort le tonnerre !
Robert, approchez-vous de moi.

Mais déjà l'hirondelle à peine
Réiste à la fureur du vent ;
Déjà dans la forêt lointaine
On entend mugir le torrent.
C'en est fait de moi, pauvre fille,
Si Dieu n'a pas pitié de nous.
O ciel ! qu'ai-je vu? l'éclair brille :
Robert, Robert, approchez-vous.

La nuit, sous ses ailes funèbres,
Déjà s'apprête à nous cacher ;
L'oiseau précurseur des ténèbres
Se montre au sommet du clocher.
Entendez-vous? la foudre gronde,
Le hibou reprend son essor....
Ah ! si c'était la fin du monde !
Robert, approchez-vous encor.

9 *page* 70, *vers* 2.

Elle qui n'aimait pas un chanteur asthmatique.

L'amour, dit lord Byron, se soucie peu des indispositions vulgaires; il ne peut souffrir qu'un éternuement vienne interrompre ses soupirs. Ce qu'il trouve encore pis, c'est la nausée, ou une douleur dans les basses régions des entrailles; lès purgatifs sont dangereux à son règne : le mal de mer est mortel pour lui.

Un grand amour ne naît et ne vit pas sans espérance; il n'y a jamais eu de Saint-Preux cul-de-jatte ou bossu.

---

10 *page* 73, *vers* 12.

Mais tel un insensé, triste visionnaire,
Qui se croyait frappé d'un coup imaginaire,
Finit par acquérir, à l'aide du docteur,
Le mal qu'il n'avait pas, mais dont il avait peur.

Dès qu'un homme se croit malade, il l'est. M. D.... jouissait de la santé la plus robuste. N'ayant ni la tête faible, ni les nerfs irritables, il ne pouvait croire aux effets de l'imagination, et se moquait souvent d'un sien voisin qui passait pour malade imaginaire. Celui-ci voulut s'en venger, et voici comment il y réussit.

Ayant su que M. D.... devait aller dîner à la campagne, à pied, selon sa coutume, il fit placer sur le chemin trois personnes de la connaissance de celui-ci. La première l'aborde, s'informe de sa santé, et lui dit : « Vous êtes pâle aujourd'hui ; qu'avez-vous donc? — Rien, répond M. D....; » et il continue sa route.

Un peu plus loin, il est joint par le second ami, qui lui fait un geste de surprise. D.... l'interroge sur le motif de son étonnement ; l'autre fait semblant de ne vouloir pas répondre. D.... insiste; enfin il lui avoue qu'il lui trouve la figure décomposée ; « mais, ajoute-t-il, c'est sans doute la fatigue de la route ; » et il le quitte.

M. D.... commence à s'inquiéter ; il lui semble que son pouls est agité, que son cœur bat avec violence : il éprouve des suffocations.

Il était dans cette situation d'esprit, quand le troisième individu aposté accourt, en s'écriant : « Ah ! Dieu, mon ami, dans quel état vous êtes !... J'ai cru que vous alliez tomber. Appuyez-vous sur moi. — En effet, répond M. D...., je ne suis pas à mon aise ; depuis ce matin j'éprouve des éblouissemens... — Prenez garde, c'est peut-être un coup de sang... Ne tardez pas un instant ; faites appeler un médecin.

En arrivant à sa destination, le premier soin de D.... fut d'aller au miroir. Il se fit peur ; sa figure était décomposée ; tout le monde le crut malade : il l'était en effet.

[11] *page* 74, *vers* 1.

A ces calamités, le ciel en sa colère....

Les hommes disent la colère de Dieu, et mettent la colère au nombre des péchés capitaux; le ciel punit les méchans, mais il ne se met pas en colère.

Socrate aimait la colère de sa femme qui l'exerçait à la patience.

Celui ou celle qui dit: « Je suis en colère, vous allez me mettre en colère, » n'y est pas, et ne s'y mettra pas.

---

[12] *page* 74, *vers* 2.

Ajouta du quartier l'Esculape ordinaire,
Et ce brave assassin, etc.

Sortant un jour de sa boutique,
Maître Thomas, tailleur, et l'esprit du quartier,
S'en allait chez quelque pratique
Livrer une œuvre du métier.
Frais et dispos, le camarade
Tenait bravement son chemin,
Quand il rencontre son voisin,
Docteur habile... en gasconnade,
Suivant un mort, ci-devant son malade.

« Bonjour, Thomas, dit le docteur,
Montre-nous donc ce que tu portes,
Est-ce la veste ou les culottes? »
Thomas répond : « Tous deux, monsieur !
Mais pourquoi donc ce verbiage?
Vous médecin et moi tailleur,
Nous portons chacun notre ouvrage. »

IV

Les Calamités

ADMINISTRATIVES.

Les Calamités

Administratives.

SATIRE QUATRIEME.

Tu ne me diras plus que le gouvernement
Ne s'est pas souvenu de ton long dévoûment;
De ta fidélité tu reçois le salaire,
Te voilà, cher Talmon, nommé surnuméraire,
Et le ministre enfin, généreux envers toi,
Dans trois ans tout au plus te promet un emploi.
Avant de profiter d'une faveur si grande,
De grace, mon ami, réponds à ma demande:
As-tu le cœur d'airain? peux-tu te faire un front

Toujours prêt à souffrir le mépris et l'affront?
Sais-tu courir au but de courbette en courbette? [2]
Sans force, sans vertu, ton ame est-elle faite
Pour ramper dans la fange? et veux-tu renoncer
Au droit commun à tous de voir et de penser?
Non : il faut donc, crois-moi, suivre une autre carrière
Et refuser l'honneur d'être surnuméraire.
Fais-toi plutôt marin, commerçant, laboureur, [3]
Patricien, soldat, clerc, huissier, procureur;
Ou bien, vivant oisif dans ta fière paresse,
Adopte pour état ton nom et ta noblesse.

Mais, dis-tu, je n'ai rien, trois cents francs bien comptés
Forment mon capital et mes indemnités,
Et manier la plume est plus facile à faire,
Que porter un mousquet ou labourer la terre.

Du métier de commis connais-tu les dégoûts?
Sais-tu qu'un artisan qui gagne ses vingt sous,
Libre dans son travail, et roi de sa chaumière,
Est plus heureux vingt fois, plus riche en sa misère

Que ce scribe doré qui, s'il n'est assidu,
Dérobe à qui le paie un temps qu'il a vendu?
Et c'est pour un peu d'or que l'on se sacrifie!
A sa juste valeur si l'on prisait la vie,
Quels seraient les trésors qui pourraient la payer?
Des humains à tes yeux ce nègre est le dernier; [4]
Ce nègre cependant, qu'achète l'injustice,
Dont l'avide colon, humain par avarice,
Soulève un peu les fers qu'il n'eût pas dû forger,
Est-il plus malheureux, si l'on veut y songer,
Que ce copiste à vie, enchaîné sur sa chaise,
Et qui ne peut pas même y bâiller à son aise?
L'esclave en travaillant, maître sous le guichet,
Peut penser comme il veut, sans la crainte du fouet.
Ce n'est pas son esprit que le créole achète;
On occupe ses bras, on lui laisse sa tête:
Mais du pauvre commis quel est l'affreux devoir?
Quand le bon sens dit blanc, il faut qu'il dise noir. [5]
Ennemi sans haïr, persécuteur à gages,
Par ordre il injurie, entasse les outrages,
Et, creusant son cerveau pour noircir l'innocent,

Il se verra noter fidèle et bien pensant,
En raison du talent qu'il tient de la nature
Pour ourdir le mensonge et forger l'imposture.

De l'amour des beaux arts si le ciel lui fit don,[6]
Si parfois on l'a vu dans le sacré vallon,
Dieu! qu'il le cache bien! sinon on le dénonce;
Il reçoit de Roquin semonce sur semonce;
Il sera négligent, dissipé, dérangé,
Et quelque beau matin il aura son congé.[7]
Thomas et Trissotin ne pouvaient vivre ensemble:
Quand le maître est un sot, il veut qu'on lui ressemble.[8]

Hors de Paris, dis-tu, je sais de bonnes gens;
J'irai chercher au loin des chefs plus indulgens.
Soit; je te vois nommé receveur en province;
Te voilà l'intendant, le trésorier du prince;
Tu ne copîras plus, et, le tarif en main,
Tu vas faire enrager le pauvre citadin.
C'est un poste bien beau qu'un emploi de finance:

Monsieur le receveur, peste! quelle importance!
Par le prince chargé de défendre ses droits,
Dans ton bureau poudreux tu siéges, tu perçois :
Mais crois-tu, protégé d'un oubli tutélaire,
Manger paisiblement ton modique salaire?
Suffit-il aujourd'hui de faire son devoir
Pour être inamovible et braver le pouvoir?
Tu n'es que probe, exact, discret, dévoué, sage:
Qu'un intrigant adroit a sur toi d'avantage!
En égorgeant le faible à l'ombre de la loi,
Hélas! il paraîtra bien plus zélé que toi.
Un inspecteur maudit, avide de victimes,
Bientôt de tes vertus saura faire des crimes;
Il va te signaler comme un sujet douteux,
Négligeant son état, suspect et dangereux.
Si la sobriété, l'ordre et l'économie
Ont chassé de chez toi la misère ennemie,
Je te vois entouré d'un funeste soupçon,
Et déjà l'on écrit que tu n'es qu'un fripon.
Écoute ce bon chef qui va te prouver comme,
A moins que d'être un gueux, on n'est pas honnête homme.

Sur ce raisonnement te voilà compromis;
De receveur du roi, tu redeviens commis.

A grands cris réclamant contre cet acte inique,
Montrant la vérité, tu prouves sans réplique
Que c'est injustement que l'on te dégrada.
Jusqu'à ton directeur le placet parviendra;
Il ne le lira point, mais son commis peut-être,
Valet plat et méchant, digne élève du maître,
Te répondra pour lui : « J'en ai grand déplaisir,
Sur mes arrangemens je ne puis revenir. »

Je suppose, après tout, qu'évitant la disgrace,
Tu demeures en paix possesseur de ta place,
Et que, pour ta santé, tu veuilles un matin
Aller dans un climat ou moins froid ou plus sain :
A transposer ton nom se bornerait la peine;
Penses-tu qu'aisément cette grace s'obtienne?
C'est en vain qu'avec toi quelqu'ami veut changer,
On s'y refusera pour vous faire enrager. 9
Mais à demeurer là si tu tiens au contraire,

Redoute qu'au voisin le lieu ne puisse plaire;
S'il a l'air des bureaux, au gré de son désir,
Pour l'y mettre bientôt on t'en fera sortir.
Veux-tu dans ta fureur crier à l'injustice,
On te crîra plus fort : l'intérêt du service.

Il est, me diras-tu, des chefs d'une autre humeur,
Et j'en citerais vingt, gens d'esprit et d'honneur.
Oui, j'en connais aussi dont la France s'honore,
Des **, des **, quelques autres encore :
En protégeant le faible, en respectant les lois,
Ils ont à notre amour acquis de justes droits;
Mais seront-ils partout? Auprès des gens en place
Ne voit-on pas toujours s'élever cette race,
Ces artisans du mal au trouble intéressés
Et de la vérité détracteurs exercés.
Tu fais bien, c'est assez pour mériter leur haine;
Bientôt tu sentiras tout le poids de ta chaîne,
Et maints papiers salis de leur style grossier,
D'injures chaque mois formeront un dossier :

Ne va pas te fâcher et mordre la courroie,
Ah ! ce serait alors leur causer trop de joie.

Pendant dix ans enfin au plus modeste prix
En dépit des méchans tu servis ton pays.
Tu ne sais pas flatter, aussi dans la carrière
Plus adroits, tes cadets t'ont laissé par derrière.
A quelqu'avancement tu crois avoir des droits,
Tu veux en demander, c'est la première fois :
On t'accorde un congé; bref, pour la capitale
Tu pars : en arrivant, par grace spéciale
Devant le directeur à deux heures admis,
Tu fais la révérence, il regarde, tu dis :
« Je viens ici, monsieur, vous offrir mes hommages
Si j'ai pu par mes soins mériter vos suffrages,
Parmi les contrôleurs ne puis-je être rangé?
— Par qui, répondra-t-il, êtes-vous protégé?
— J'ai dix ans de service et je suis honnête homme,
On cite mon travail, et tous mes chefs... — En somme
Quels sont vos protecteurs? — Ces vingt certificats

De ma fidélité... — Tout cela ne dit pas
Que vous ayez en cour aucune connaissance :
Et pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'on vous avance?
Sur la liste pourquoi seriez-vous le premier?
Vous travaillez fort bien, mais c'est votre métier;
Vous êtes honnête homme, ou savez le paraître,
Les fripons sont punis vous ne voulez pas l'être;
Vous fûtes au bon droit fidèle, c'est un tort,
Le maître légitime est toujours le plus fort. » [10]

Tais-toi, de raisonner si tu prends la licence,
Tu pourrais bien sentir le poids de sa vengeance,
Et l'on te blâmerait; dire la vérité
C'est un crime aujourd'hui de lèze-majesté.
Sors donc. Qu'as-tu gagné, Talmon, à ta visite?
Un avis important et dont plus d'un profite.
Cesse de travailler, de viser au savoir, [11]
Et de perdre le temps à remplir ton devoir :
Prends-moi dès ce jour même un esprit plus commode,
Brûle la circulaire et laisse là le Code;

C'est, entre nous soit dit, un ouvrage assez plat,
D'un style à révolter tout esprit délicat.
Deviens solliciteur, qu'une aimable prêtresse,
Qu'un Numa consultant à ton sort s'intéresse,
Tu feras ton chemin, c'est moi qui t'en réponds.
Si tu n'étais pas homme à faire des façons,
Tu peux même sans bruit, d'une main prévoyante,
Du bien des citoyens te former une rente.
Tu verses au trésor la moitié pour le roi,
Dans ton coffre discret l'autre moitié pour toi.
C'est agir comme il faut et partager en frères;
L'État n'a pas toujours des ageus si sévères;
J'en ai connu plus d'un, financiers gras à lard,
Qui croyaient se voler en lui laissant le quart.
Tâche aussi d'oublier le sens, l'expérience
Que tu dois à ton zèle, à ton intelligence.
Si ton chef le savait!... L'ignorant aujourd'hui
Ne souffre pas qu'un autre en sache plus que lui.
Dis-lui, mais sans parler, j'abjure la lumière;
Je fais plus, je descends à votre caractère :

Vous imiter en tout est mon but; en un mot,
Pour vous plaire, monsieur, je ne serai qu'un sot.
Oui, tu réussiras, voilà les bons principes;
Regarde Lisimon, Dorimène, Lysippes,
Vois Hylas, intrigans médiocres, flatteurs;
Ce sont là des sujets formés pour les grandeurs.

Bientôt, te reformant par ces heureux modèles,
Je te vois obtenir des dignités nouvelles;
Tu n'es plus ce commis, misérable importun,
Tu deviens un seigneur courtisé de chacun.
Ce directeur lui-même, habile en gasconnade,
Te traite de collègue et de cher camarade;
Il va pour te flatter jusqu'à changer ton nom;
Talmon tout court, fi donc! c'est monsieur de Talmon.
A ton ambition je ne vois plus d'obstacle,
Le prince t'a souri, tu parviens au pinacle.

Mais que de la faveur le souffle est dévorant!
De toi-même qu'un jour t'a rendu différent!

Où sont donc tes vertus, ce noble caractère?
A tout ce qui t'aimait prétendrais-tu déplaire?
Égoïste profond, calculant tes bienfaits,
Tu ne fais que pour toi tout le bien que tu fais.
Aussi ne compte pas sur la reconnaissance :
Quelqu'un t'en montre-t-il? crois mon expérience;
C'est un sentiment feint qui ne vient pas du cœur,
Grimace que fait faire ou l'espoir ou la peur :
On ne sent rien pour ceux qui ne sentent qu'eux-mêmes,
Et dans le monde enfin il n'est que toi qui t'aimes.
De ta prospérité dédaignant les auteurs,
Leur pardonneras-tu d'être tes bienfaiteurs?
Leurs services passés te semblent des offenses,
C'est en les abaissant que tu les récompenses;
Et tu ne rougis pas de les voir, étonnés,
Te demander un peu des biens qu'ils t'ont donnés.

Cependant sur ton front la haine qui s'amasse
Déjà fait présager ta prochaine disgrace;
Des bruits sourds ont couru que le ministre, un jour,

Pour t'éviter au cercle avait fait un détour.
Contre toi l'on s'ameute, on écrit, on murmure;
Et mons Folliculus, expert en imposture, [13]
Moyennant dix louis que lui promet Ferval,
De tes iniquités va noircir son journal.
Ton abord insolent, ta morgue impolitique
Ont attiré sur toi la vindicte publique;
Change donc de conduite, imite Duhautant,
Même quand il refuse on le quitte content:
Regarde, il est tout miel; sa douce hypocrisie
Passe aux yeux de chacun pour de la bonhomie.
Donnant avec adresse, et plus sage que toi,
Il se fait des amis avec l'argent du roi.
Chacun croit en tirer largesses sur largesses;
A défaut de monnaie, il offre des promesses;
Faux avec le petit, servile avec le grand,
Il croît dans la poussière et s'élève en rampant.
Ne craignons pas qu'il tombe en touchant au tonnerre;
Il a toujours grand soin d'avoir un pied par terre.
J'aime mieux sa façon que ton accueil brutal;

C'est du moins poliment qu'il me fera du mal.

Je ne te peindrai pas les ruses, les intrigues,
Tous les ressorts secrets, les cabales, les brigues,
Qu'afin de conserver ce funeste pouvoir
En tous lieux, en tous temps il faut faire mouvoir.
Pour être courtisan, ah! qu'il faut de génie!
Avec habilité semer la calomnie,
Immoler la justice et le faible au puissant,
Pour sauver le coupable égorger l'innocent,
A tous donner sa foi, manquer à ses promesses,
Ce sont là du métier les moindres gentillesses.
Ami, que feras-tu dans ce gouffre fangeux?
Tu connais ces méchans et tu restes près d'eux!
Laisse-les se vautrer dans l'opprobre et le crime,
Ne sois pas leur ami, ne sois pas leur victime;
Le ciel est juste enfin, et tous les maux qu'ils font
Sur leur tête coupable un jour retomberont.
Mettons-nous à l'écart, évitons la tempête,
Allons chercher au loin le calme et la retraite :

Je n'ai qu'un petit bien, mais il suffit pour deux;
C'est dans la paix du cœur que le sage est heureux.
La gloire, les honneurs, hélas! tout est poussière!
Les palais tomberont ainsi que la chaumière,
Le temps fuit, l'âge vient, l'heure sonne, et la mort
Réunit dans la tombe et le faible et le fort.
Allons, ne tardons plus, regagnons mon village;
Les champs et l'amitié sont l'asile du sage;
Le plus riche ici bas est cet heureux mortel
Qui vit content du peu que lui donna le ciel.
Et la gaîté d'ailleurs suit-elle la richesse?
Jeannot chante toujours, Orgon pleure sans cesse.
Ce riche fournisseur qui tua tant de gens
Ne rit peut-être pas une fois tous les ans.
Nous rirons tous les jours, la saison est prospère,
Nous avons les journaux, la tribune, la chaire,
Arènes ou maints sots, hurlant et grimaçant,
Veulent bien se charger d'amuser le passant.
Dans un heureux repos couler gaîment sa vie,
Sans qu'il en coûte rien avoir la comédie,

Que désirer de plus? des spectacles, du pain,
C'est tout ce que jadis demandait un Romain.
Faut-il des monceaux d'or pour faire vivre un homme?
Nous nous contenterons du régime de Rome.
Satisfaits du présent, heureux de l'avenir,
Nous attendrons la mort sans crainte et sans désir :
Et peut-être, Talmon, à cette heure sinistre,
Nous consolerons-nous de n'être pas ministre.

LES CALAMITÉS

ADMINISTRATIVES.

❀

Notes.

✲

Cet essai n'est ni une attaque ni une récrimination; l'auteur n'a eu à se plaindre de personne. En exposant les dégoûts qui attendent l'employé, son but est seulement de détromper le solliciteur imprudent qui abandonne souvent un état paisible et honorable pour mendier une place, où, sans trouver l'aisance, il rencontre la servitude. Avide d'avancement, il se croira froissé lorsque cette espérance ne sera pas satisfaite. Chaque collaborateur deviendra pour lui un rival, et bientôt un ennemi. Ses vœux n'appel-

leront que retraites, révocations, décès; son avenir sera tout entier dans le mal d'autrui; il consumera une moitié de sa vie à solliciter, et l'autre à se plaindre. Sans doute, ses plaintes sont quelquefois justes; mais la justice distributive des emplois serait en administration la ruine des administrés. La place la plus importante serait souvent donnée au plus incapable. Les droits et l'ancienneté sont quelque chose; mais le public qui paie ne doit pas être considéré pour rien, et c'est ce qu'on ne fera jamais entendre aux employés. Néanmoins cela ne justifie pas la manière peu paternelle dont on les traite depuis quelques années. (*Voir la note* 25 *de la satire contre la manie de la politique.*)

---

[a] *page* 104, *vers* 22.

Sais-tu courir au but de courbette en courbette?
Sans force, sans vertu, ton ame est-elle faite
Pour ramper dans la fange? et veux-tu renoncer
Au droit commun à tous de voir et de penser?

Monseigneur, disait M. A. à M. B., en lui présentant un canard, un dindon et une oie, ce ne sont pas des aigles, mais ils sont bons.

---

[3] *page* 104, *vers* 8.

Fais-toi plutôt marin, commerçant, laboureur,
Praticien, soldat.

On dit que quatre qualités sont nécessaires pour faire un bon soldat : le courage d'un lion, la force d'un mulet, le ventre d'une fourmi, et l'esprit d'un imbécile.

Il faut précisément les mêmes pour faire un bon commis.

M. H... disait des siens : « Je n'en puis rien faire, ils pensent. »

---

[4] *page* 105, *vers* 6.

Des humains à tes yeux ce nègre est le dernier,
Ce nègre cependant qu'achète l'injustice....

Je suis blanc, tu es noir, donc je puis te vendre ou t'acheter, te faire travailler comme une bête de somme, et te laisser mourir de faim quand tu ne seras plus bon à rien.

LE VIEUX NÈGRE.

Ne chassez pas le pauvre noir,
Beau blanc, laissez-le, je vous prie,
Rester avec vous jusqu'au soir :
Auprès de vous est sa patrie.
Au bon vieux nègre Nicolas
Un jour encor faites l'aumône :
Pour travailler où sont ses bras,
Si pour amis il n'a personne?

Vous avez quitté le logis
Quand vous étiez petit encore;
Depuis vingt ans dans ce pays
Vous n'avez pas revu l'aurore.
Toujours j'ai gardé la maison,
Et vous, de retour du voyage,
Quand je n'ai plus d'autre patron,
Vous me renvoyez du village.

Sois libre, avez-vous dit. Hélas!
J'ai soixante ans, que puis-je faire?
La liberté, c'est le trépas,
Et je tiens encore à la terre.

Près de vous laissez-moi mourir,
Bon blanc, vous en saurez la cause :
Non, non, je ne saurais partir,
Car le vieux père ici repose.

LE NÉGRILLON.

Ce petit blanc, comme il est beau !
Laissez-moi le toucher encore :
Voyez, il ressemble à l'oiseau
Qui nous réveille avant l'aurore.
Ah ! pourquoi suis-je ainsi tout noir ?
Ma mère, je fais peur à voir.

Quand j'étais jeune comme lui,
Étais-je aussi joli, ma mère ?
Ne sera-t-il blanc qu'aujourd'hui ?
Alors je plaindrais sa misère.
Ah ! pourquoi suis-je ainsi tout noir ?
Ma mère, je fais peur à voir.

Je suis un tout petit enfant,
Et déjà chacun me dédaigne ;
Chacun croit que je suis méchant,

Et chacun veut que je le craigne.
Ah ! pourquoi suis-je ainsi tout noir?
Ma mère, je fais peur à voir.

Prions Dieu, prions-le bien fort,
Et je deviendrai blanc peut-être !
Ou plutôt donnez-moi la mort
Afin que je puisse renaître.
Ah! pourquoi suis-je ainsi tout noir?
Ma mère, je fais peur à voir.

---

[5] *page* 105, *vers* 18.

Quand le bon sens dit blanc, il faut qu'il dise noir.

Un propriétaire campagnard attaqua un jour son voisin en justice, parce qu'il avait tué son chat. Le voisin l'avait trouvé dans un champ, et prétendait que c'était du gibier; l'autre soutenait que c'était un chat. « Qu'est-ce qu'on appelle gibier? disait le premier; ce qui a plume ou poil. Cet animal n'avait-il pas du poil? donc c'est du gibier. — On ne mange pas les chats, répondait le second. — Au contraire, s'écriait l'autre; la preuve en est que je l'ai mangé. » Le tribunal décida que le chat ayant été tué dans un champ et ensuite mangé, était du gibier.

[6] *page* 106, *vers* 4.

De l'amour des beaux arts si le ciel lui fit don,
Si parfois on l'a vu dans le sacré vallon,
Dieu! qu'il le cache bien!.....

Le cardinal d'Este disait à l'Arioste qui lui lisait son poème : *Dove Diavolo, signor Ludovico, avete preso tante asinerie?*

---

[7] *page* 106, *vers* 9.

Et quelque beau matin il aura son congé.

M. D.... écrivait que le secrétaire qu'on lui avait donné était tout à fait incapable; et il en demandait un autre. Dix-huit mois après, ce secrétaire était ministre, et l'un des plus habiles financiers que la France ait eus : c'était M. Mollien.

---

[8] *page* 106, *vers* 11.

Quand le maître est un sot, il veut qu'on lui ressemble.

Duclos disait en parlant de M....: C'est un sot, c'est moi qui le dis, c'est lui qui le prouve. Madame Geoffrin disait de l'abbé T.: C'est un sot frotté d'esprit.

---

9 *page* 108, *vers* 18.

On s'y refusera pour vous faire enrager.

L'esprit de contradiction semble inné chez l'homme. Le premier besoin qu'éprouve l'enfant est celui de la désobéissance, ou plutôt de l'indépendance. Il le manifeste dès qu'il ouvre les yeux : il n'a pas la force de se soutenir, il ne peut ni marcher, ni parler, ni manger, et déjà il prétend commander ; il s'indigne dès qu'on lui résiste ; une chose lui déplaît par cela seul qu'on veut la lui faire faire, et il agit de toutes ses facultés pour s'y soustraire ; il trouvera un charme inexprimable à ce qui lui est interdit. L'âge et le raisonnement ne détruiront pas en lui ce sentiment, et toute sa vie le fruit défendu sera pour lui le plus doux, du moins la chanson le dit ainsi.

Colette m'a défendu
D'aller boire en cachette.
Ma femme, ai-je répondu,
Néant à la requête.
Versez donc, maître Thomas,
Et faisons cave nette.
Colette ne le veut pas,
A ta santé, Colette !

Mon Dieu, que le vin est bon,
Grace à la circonstance!
Que le Grand-Turc a raison
D'en faire la défense!
Versez donc, etc.

Pour faire du cabaret
Un bureau de finance,
Vin généreux, il faudrait
Te prohiber en France.
Versez donc, etc.

Ah! si Colette un beau jour
Allait aussi défendre
Que je lui fisse l'amour,
Que je deviendrais tendre!
Versez donc, maître Thomas,
Et faisons cave nette.
Colette ne le veut pas,
A ta santé, Colette.

[10] *page* 111, *vers* 9.

Le maître légitime est toujours le plus fort.

M. R., pauvre gentilhomme campagnard, faible d'esprit, avait été chargé de prendre soin de son parent M. P., qui était tout à fait fou. Ils logeaient ensemble. M. R. dirigeait assez bien son pupille, jusqu'au moment où celui-ci trouvait l'occasion d'étriller vigoureusement son mentor. Dès que le mentor avait été battu, c'était au fou à le conduire, et M. R. disait à tout le monde que son pupille n'était plus fou. S'il était battu une seconde fois, il lui reconnaissait une raison supérieure; il prenait ses avis et le laissait maître de la maison: cela durait jusqu'au moment où M. R., profitant de quelque avantage, pouvait à son tour rosser son élève. Il reconnaissait alors que le fou était redevenu fou, et le fou en convenait sans difficulté.

---

[11] *page* 111, *vers* 15.

Cesse de travailler, de viser au savoir.

Celui qui l'a dit est habile,
Et je vois que c'était bien dit.

Mon Dieu, que l'on naît imbécile!
Qu'on est sot quand on est petit!
Lorsqu'on navigue sans boussole,
On va comme pousse le vent.
Mon Dieu, quand j'allais à l'école,
Que j'étais bon enfant!

Je me laissais, pour mon martyre,
Mettre en cage chaque matin;
C'était, dit-on, pour savoir lire
Et pour apprendre le latin.
Un pédant, pour tout protocole,
Me battait charitablement.
Mon Dieu, etc.

Éveillé dès le crépuscule
Au lieu de dormir grassement,
Je travaillais comme un Hercule
A m'entonner le rudiment;
J'étais heureux d'une parole
Et je vivais d'un compliment.
Mon Dieu, etc.

Aux dépens de quelque confrère
Bien loin de me faire valoir,

Je voulais l'aider à bien faire,
Et je lui dictais son devoir.
Sans y gagner même une obole,
J'étais honnête et prévenant.
Mon Dieu, etc.

Je n'aurais pas, pour un empire,
Volé la place du voisin;
J'aurais craint qu'on ne pût me dire
Ce n'est pas là le bon chemin.
Quand j'avais donné ma parole,
Je la tenais bien fermement.
Mon Dieu, etc.

Parler contre ce que l'on pense
Me semblait toujours être un tort,
Et la clef de ma conscience
N'était pas près du coffre-fort.
Je n'encensais jamais l'idole,
Ni le pourvoyeur du moment,
Mon Dieu, quand j'allais à l'école
Que j'étais bon enfant!

12 *page* 113, *vers* 7.

Bientôt te reformant sur ces heureux modèles,
Je te vois obtenir des dignités nouvelles.

Des dignités et des rubans, tel est le but de nos ambitions modernes ; cependant un ruban n'a de mérite que lorsqu'il représente une action ou une vertu. S'il ne rappelle rien, si celui qui le porte ne sait pas pourquoi, alors ce n'est plus qu'un jouet.

En 1814 et en 1815, la manie des rubans fut portée jusqu'à la folie, et comme au temps où Charles-Quint, fatigué des disputes des nobles et des bourgeois de Gand, tira son épée, et, la passant sur la populace assemblée, lui dit : « Je vous fais tous chevaliers, » on a vu à cette époque plusieurs corps d'armée, plusieurs villes, être décorés collectivement. Il était difficile, dans certaines localités, de rencontrer quelqu'un qui n'eût pas au moins une croix ou une médaille. Un mauvais plaisant, ayant aperçu un individu dont le cordon de la ceinture passait entre les basques de son habit, lui demanda de quelle puissance il portait les ordres. A Paris, où l'industrie ne néglige rien, le commerce des brevets s'établit presque publiquement; et il fallut une ordonnance et des poursuites judiciaires pour arrêter l'activité des marchands et le zèle des acheteurs.

LE MARCHAND DE RUBANS.

Je suis le marchand de rubans,
Venez, messieurs, à ma boutique;
J'en ai des bleus, j'en ai des blancs,
Et tous bon teint pour la pratique.
J'en ai de toutes les façons,
Pour tous les goûts, pour tous les âges,
J'en ai pour les petits garçons,
J'en ai pour les grands personnages.

Magistrats, soldats et valets,
Aujourd'hui chacun en achète;
Les uns, en bravant les boulets,
D'autres en faisant la courbette.
Je ne dirai pas aux passans
Pour rien qu'ils s'approvisionnent;
Non, messieurs : mais si je les vends,
C'est moins cher que ceux qui les donnent.

En voilà que l'on met au col
Ou qu'on attache en jarretière,
En voilà qu'on met en licol,
Ceux-ci devant, ceux-là derrière.

Prenez-en tous, oui, prenez-en,
Prenons-en tous tant que nous sommes,
Ce n'est qu'à l'aune de ruban
Que l'on mesure les grands hommes.

J'en ai porté d'un empereur
Qui voulait tout vaincre et soumettre,
J'en ai porté du grand seigneur,
Et j'en ai porté du grand maître.
J'en ai porté d'un roi régnant,
Et d'un roi mis à la retraite,
Je n'en porte plus maintenant
Que de la façon de Lisette.

---

[13] *page* 115, *vers* 3.

Et mons Folliculus, expert en imposture....

Folliculus, trois fois par semaine, déchire son prochain dans son petit journal, et pourtant Folliculus n'est point méchant; il ne hait pas ceux qu'il attaque; il ne les connaît même point: que veut donc Folliculus?... Vivre. Si l'éloge rapportait autant que l'injure, il louerait de grand cœur ceux qu'il calomnie. Il n'y a pas de cruauté dans les tortures qu'il leur in-

flige, il n'y a que du commerce. Il exerce le même métier que l'homme qui pose des poulets sur une plaque de fer rouge pour faire croire au public qu'ils dansent. Si les poulets voulaient danser sans qu'on leur brûlât les pates, il ne les leur brûlerait pas.

---

[14] *page* 116, *vers* 18.

Mettons-nous à l'écart, évitons la tempête.

Lichtenberg disait : Il plut si fort, que les pourceaux furent lavés à fond, et que tous les hommes furent couverts de boue.

---

[15] *page* 118, *vers* 1.

Que désirer de plus ? des spectacles, du pain,
C'est tout ce que jadis désirait un Romain.

Chaque pays a son spectacle national ; mais ce qui amuse un peuple est souvent un sujet d'ennui et de dégoût pour les autres.

Un soldat français, en regardant courir les Espagnols au combat de taureaux, disait : « Voyez ces bourgeois imbéciles qui mettent leurs plus beaux habits pour aller voir tuer des vaches. »

V

CONTRE

les Vers.

Contre les Vers.

SATIRE CINQUIEME.

« Heureux est ce mortel favorisé des dieux,
Dont les accords divins, les chants mélodieux,
Des belles, des héros, célébrant les merveilles,
Enivrent notre cœur, enchantent nos oreilles. »
Voilà comme à peu près s'exprimait un rimeur;
C'est-à-dire, en français : « Place ! place à l'auteur ! »
« Mon Dieu, que j'ai d'esprit ! que le ciel favorable
« A fait dans ma personne un ouvrage admirable ! »

Il est dans l'univers de tristes animaux; [2]
Mais je n'en connais pas de plus vains, de plus sots, [3]

De plus méchans que ceux qu'on appelle poètes.
Le ciel donna sa tâche à chacune des bêtes.
Point d'inutilités, toutes ont leur labeur :
L'âne porte le bât, le bœuf est laboureur;
De voisins malfaisans le chat nous débarrasse; [4]
Le chien garde le seuil, il sait combattre, il chasse. [5]
Mais, je vous le demande, à quoi bon ici-bas
Un méchant barbouilleur qui, faisant grand fracas [6]
D'un violon fêlé qu'il appelle sa lyre,
Croit qu'il est un oracle, et que le ciel l'inspire;
Qu'on lui doit des autels, un temple à chapiteaux,
Parce qu'en certain ordre il enfile les mots?
Ou bien, brûlant à froid pour sa dame inconnue, [7]
Épris d'une beauté qu'il n'aura jamais vue,
Tourtereau de grenier, il chantera les bois
A l'ombre des ormeaux du quartier Quincampoix.

« Oui, vous avez raison, me dit-on, point de grace;
Attaquez sans pitié ces frelons du Parnasse
Qui, vains imitateurs des enfans d'Apollon,
Déshonorent le Pinde et le sacré vallon. »

Qu'ai-je entendu? grands dieux! à la phrase hypocrite,
Je reconnais un fils de la race maudite;
Un poète est ici!... Mes amis, garde à vous!
Je vois quelque malheur prêt à fondre sur nous;
Peut-être un impromptu que le traître prépare.
Laissez-moi repousser cet oiseau du Ténare;
Hélas! j'en ai tant vus! je sais à mes dépens
Comme on peut quelquefois se garer de leurs dents.

Eh bien! monsieur l'auteur; car, je le vois, vous l'êtes;
Vous m'abandonnez donc tous les mauvais poètes?
Et moi je vous dirai : Je n'en vois pas de bon,
Je hais également et Corneille et Pradon : [8]
Si même entre les deux il est un choix à faire,
C'est, je vous le dis net, Pradon que je préfère. —
Il ne vaut rien. — Tant mieux, aucun ne le lira,
Et c'est au moins du temps que l'on y gagnera.
Qu'est-ce que l'art des vers? une vaine manie,
L'art de tout embrouiller, de gâter le génie,
De mettre en quatre mots ce qu'on peut dire en un,
Dans un torrent de sons noyer le sens commun,

Faire prendre au lecteur, en torturant la prose,
L'esprit pour la raison et l'ombre pour la chose.
« Phébé, reine des nuits, sortant du sein des mers,
De son disque argentin éclairait l'univers! »
Voilà de leur jargon une phrase commune;
Dites-moi, comme Agnès, qu'il faisait clair de lune :
Si cela n'est pas beau, du moins cela s'entend :
Quand on parle, je crois, c'est le point important.

Mais rien n'est bon chez eux, lorsque la chose est claire :
Habiles à gâcher, agiles à mal faire,
Ils sont au vigneron qui presse le raisin
Ce qu'aux bords de la Seine est le marchand de vin.
Frelatant le bon sens, délayant la morale,
Tout va changer de nom dans leur langue fatale;
Un mensonge pour eux est une fiction; [9]
C'est l'art d'imaginer, c'est de l'invention.
Grand dieu! faire d'un faux un trait de rhétorique!
Et moi j'adopterais une telle logique?
Non, jamais un menteur ne doit avoir raison, [10]
Et ce qui n'est pas vrai ne saurait être bon.

Ne faut-il pas cent fois être inspiré du diable
Pour faire un demi-dieu de quelque misérable ?
Appeler un héros l'effroyable égorgeur "
Qui traîne sur ses pas le crime et le malheur ;
Le vanter, l'applaudir, prôner son caractère
En raison du dégât qu'il a fait sur la terre ?
Ah ! combien ce bandit a frappé d'innocens,
A brûlé de maisons, a ravagé de champs,
Pour que son nom, suivi d'une rime plus riche,
Figurât noblement au bout d'un hémistiche !
Et qu'un de ces brouillons, célébrant ses combats,
Comptât ce qu'il coupa de jambes et de bras !
Le guerrier n'est vaillant qu'au son de la trompette ;
Où naquit un héros il était un poète.
Homère chante Achille ; Alexandre paraît :
Le barde du désert enfante Mahomet.

Et ce fabricateur de perfide louange
D'un démon incarné qui va créer un ange,
Qui célébrant Laïs et ses nombreux écarts,
Peuplera par ses vers la ville de bâtards ;

Corrupteur inspiré, détestable empirique,
N'est-il pas un malheur, une peste publique?

En tous pays, dit-on, l'on fait cas des auteurs!
Hé! le diable lui-même eut ses adorateurs.
Or, je veux qu'ils soient tous ennemis du scandale,
Vertueux, excellens, sublimes en morale,
Qu'ils aient par leur savoir réformé l'univers,
N'est-il donc pas au monde, hélas! assez de vers?
Quand je vivrais cent ans, je ne pourrais les lire;
Et si l'on a tout dit que reste-t-il à dire?

Mais, docteur romantique et profès en argot, [12]
Je commente le welche et je traduis le goth;
J'exhume Tabarin et fais la trilogie.

— Soit! que donneras-tu? consulte ton génie.
Les poèmes chez nous toujours ont paru froids :
On lit, classique ou non, le Cuisinier bourgeois;
C'est un livre du moins qui nous dit quelque chose.

Comédie? à la queue à regret je m'expose.

Sans billet à la porte on reçoit chez Mignot;
Il est fort amusant depuis qu'il est dévot;
Puis je connais Corinne à l'œil mélancolique :
Ses larmes, ses soupirs sont d'un fort bon comique.
Pourquoi payer l'esprit de quelqu'auteur timbré [13]
Quand j'ai pour rien Bobèche avec Galimafré?

Tragédie? ah! déjà ta pièce m'est connue!
Il s'agit de tuer, tûra-t-on? et l'on tue!

Mélodrame? un tyran, une belle, un niais, [14]
Suivis d'un échafaud, entouré de ballets.
Hélas! si je veux voir un bourgeois qu'on achève, [15]
J'aime autant m'établir sur la place de Grève;
C'est tout aussi moral et plus édifiant;
Ici l'homme de bien n'est pas le patient.

Ballade? c'est bien vieux; [16] idylle? c'est bien fade; [17]
J'y rencontre toujours quelque berger malade. [18]

Églogue? les troupeaux ont un langage obscur. [19]
J'aime peu le mouton, surtout quand il est dur. [20]

Fable? d'un moucheron que m'importe l'histoire?
La chanson? passe encor, puisque cela fait boire. [21]

Épigramme? moyen autrefois assez bon [22]
Pour mourir en héros sous les coups de bâton;
Mais aujourd'hui le cœur est moins tendre aux injures;
A peine la satire y fait quelques piqûres;
Et Despréaux lui-même, y perdant son latin,
Rollet lui crîrait bis et lui tendrait la main. [23]

Je suppose avec toi qu'en chaque genre habile
Tu sois un Démocrite, un Sophocle, un Virgile?
A quoi te servira cet esprit radieux?
Seras-tu plus content? en dormiras-tu mieux?
Te voilà possesseur d'une muse nouvelle; [24]
Te souvient-il du mot de défunt Fontenelle [25]
Qui disait, de l'hymen redoutant le danger :
« Je suis assez de moi pour me faire enrager. »
Une muse n'est pas si facile à conduire,
Et ce n'est point gratis, mon ami, qu'elle inspire.
La déesse est coquette et d'esprit conquérant;

Si tu veux du léger, elle t'offre du grand.
Prétends-tu fredonner quelque couplet bachique ?
D'un long alexandrin, d'une scène tragique,
Elle va méchamment entourer ton cerveau ;
Pour trouver tes huit pieds tu te mets tout en eau,
C'est en vain, la cruelle à son but te ramène ;
Tu veux chanter Grégoire et tu chantes Chimène.
Dieu sait ce qu'il advient du malheureux conflit !
Auteur, muse, héros, nul ne sait ce qu'il dit :
Grégoire, un glaive en main, massacre l'auditoire ; [26]
Chimène entre deux vins pense comme Grégoire.

Enfin à la raison mettant la déité,
Tes couplets sont finis. L'esprit et la gaîté
En ont tracé les vers, dignes de prendre place
Dans l'Almanach de Liége ou l'Écho du Parnasse.
Tu fais une supplique au savant éditeur,
Et le tout doit paraître avec le nom d'auteur.
Le grand jour arrivé, tu vas chercher l'ouvrage ;
A la table déjà tu demandes la page ;
D'un doigt impatient la séparant d'un trait,

Tu trouves ton chef-d'œuvre au verso du feuillet.
Quel honneur! le plaisir brille sur ton visage;
Tu lis; mais quoi, tes yeux se couvrent d'un nuage!
Qu'as-tu vu? juste ciel! un imprimeur maudit
A-t-il omis le nom de l'auteur inédit?
Ou ce prote sans goût, trop prompt à la besogne,
A-t-il écrit Surenne où tu mettais Bourgogne?
C'est bien pis! l'éditeur, poète à sa façon,
A la taille du livre a taillé la chanson.
Et réglant sagement le sujet sur la marge,
A tranché deux couplets pour laisser l'autre au large;
Est-ce là tout? voilà bien des cris superflus!
Pour deux couplets de moins il t'en rend trois de plus;
Vois cet autre chef-d'œuvre, et jouis de ta gloire.
Il a tout corrigé, c'est un morceau d'histoire;
Tu te croyais ultra, te voilà libéral,
Et tu vas dès demain figurer au journal.
Déjà maître Rapin vient d'affiler sa plume:
Tu seras, grace à lui, le plaisant du volume;
Son éloge ironique et ses gros quolibets
Vont mettre l'écrivain et ta gloire au rabais.

Ta muse cependant, qu'un peu d'orgueil transporte,
D'un théâtre royal voudrait franchir la porte;
Il lui faut une pièce, il la faut à tout prix.
Méditant, ruminant à l'aide des amis,
Quel sera ton sujet et le lieu de la scène?
Est-ce Lacédémone? est-ce Argos? est-ce Athène?
Oreste, une autre fois reprenant sa fureur,
Va-t-il frapper Egiste et retrouver sa sœur?
Rendant à Ménélas son antique conquête,
De quelqu'autre fleuron orneras-tu sa tête?
Non, tu feras le choix de rôles plus nouveaux,
Et dans sir Walter Scott tu trouves tes héros.
Les Grecs et les Romains n'ont plus cours sur la place.
C'est dans le Kirkudbright qu'est le nouveau Parnasse.

Pendant six mois entiers, au Cervante écossais
Te voilà jour et nuit demandant des succès;
Enfin, après ce temps ta muse romantique
Accouche d'un poupon au front académique.
Heureux père! aux Français va vite le porter.

Mais dès le premier pas, qui vient donc t'arrêter?

Le portier du tripot, un fidèle Allobroge,
A senti le cordon frissonner dans sa loge,
Et soupçonnant soudain l'approche d'un auteur,
Il crie : « Où va monsieur? » Au mot inquisiteur,
Avec un air riant, tu lui montres l'ouvrage.
Le fait a confirmé son funeste présage,
C'est l'ennemi. « Monsieur ! » Tu fais un second pas.
« Monsieur ! - Je suis auteur. - Auteur! on n'entre pas. »[7]
Pars donc, cours invoquer quelque puissant confrère
Qui veuille dire un mot au royal commissaire.
Après un an d'espoir, de démarches, enfin
Victoire! c'en est fait, on te lira demain.

Exacts au rendez-vous, tes juges ont pris place;
Ton manuscrit est lourd, plus d'un font la grimace!
Que leur mauvaise humeur ne t'épouvante pas,
Un jury littéraire a les nerfs délicats.
Autour du tapis vert s'étend l'aréopage,
Ici le verre d'eau, le sucrier d'usage.
Déjà sur le papier que chiffonne sa main
Chacun vient d'apprêter le fatal bulletin.

Avant de commencer, réclamant l'indulgence,
Au noble comité tu fais la révérence.
Par un petit discours préparant les esprits,
A tes maîtres tu viens demander des avis.
Ils sont accoutumés à cette politique,
Tu pouvais t'épargner les frais de rhétorique.
Va, lis comme il te plaît, sans gêne, sans effort,
Nul ne t'interrompra; l'un bâille, l'autre dort. [28]
Un troisième, peut-être occupé d'une affaire,
Fait, tout en t'écoutant, son courrier ordinaire;
Un autre, en cent façons retournant le tapis,
En fait, défait, refait les coins et les replis.
Celui-là, s'agitant sur sa chaise curule,
A chaque demi-quart invoque la pendule.
Au dénoûment enfin te voilà parvenu,
Tu sors. Deux jours après ton destin t'est connu.
Une lettre t'apprend que l'intrigue est savante,
Que le style est parfait, que la pièce est charmante;
Mais que le comité n'a pu la recevoir.

Ne t'abandonne pas, mon cher, au désespoir;

Va trouver de Feydeau quelqu'auteur harmonique, [29]
Et mets ta tragédie en opéra-comique :
Qu'au profit du caissier le produit soit perçu.

Grace à l'expédient, ton ouvrage est reçu ;
Bientôt ton tour arrive, et déjà la censure
De deux actes sur trois a fait une coupure.
Les rôles sont donnés, un illustre chanteur
D'accepter le premier t'a fait l'insigne honneur.
Il est vrai qu'à sa guise il a refait la pièce ;
Il est un certain mot qui le choque et le blesse,
Et partout où paraît le mot malencontreux, [30]
Ordre d'y suppléer par quelque tour heureux.

Tu ne peux obtenir l'actrice principale,
Hélas ! elle a trouvé ton intrigue immorale ;
Un tel sujet la trouble et blesse sa vertu,
Du parterre elle craint quelque sot impromptu.
Mais sa doublure est bonne et veut braver l'oracle.
Bref, on va te jouer, tu peux crier : miracle !
Il a fallu trois ans courir et t'essouffler

Pour obtenir le droit de te faire siffler.
Aussi du privilége il faut que tu jouisses;
Va, gentil troubadour, à l'ombre des coulisses,
Récréer ton oreille au bruit de certain son
Qui fait câbrer Pégase et gémir Apollon.
Mais redoute surtout la fureur chromatique [31]
Du savant professeur, Amphion narcotique,
Qui pleurant ses bémols que gâtent les sifflets, [32]
Du *sforzendo* maudit accuse tes couplets.
Hâte-toi, mon ami, d'échapper à l'orage;
Hélas! s'il te mordait dans son accès de rage,
Du germe musical dès lors empoisonné,
Mieux eût valu pour toi de ne pas être né,
Car devenant soudain doublement frénétique,
Il faudrait t'enfermer pour sûreté publique.

Ton ouvrage est mauvais, supposons qu'il soit bon:
Lorsque tu seras mort à quoi te sert un nom?
Penses-tu que Racine aujourd'hui s'embarrasse
Du Théâtre-Français et de ce qui s'y passe?
Dans l'autre monde, en paix, le bon homme, je crois,

Ne songe guère à George ou bien à Duchenois;
Le feuilleton du jour assez peu l'intéresse;
On peut l'estropier sans que cela le blesse.
Pourquoi donc à rimer maigrissait-il, hélas?
N'aurait-il pas mieux fait de mourir gros et gras?

Ah! que ne pouvons-nous revenir au vieil âge!
Dans ces jours fortunés le monde était plus sage;
On ne savait pas lire, et l'on mangeait des glands,
Tout était bien alors. Ah! c'était le bon tems!
Si Dieu nous envoyait un homme de génie,
En vains gazouillemens dépensait-il sa vie?
Il se rendait utile et célèbre au hameau,
Il inventait la pelle et trouvait le râteau. [33]
Je vous demanderai, bonnes gens que vous êtes,
Si le ciel ici-bas n'eût fait que des poètes,
Hé! mes pauvres amis, où donc en seriez-vous?
Ce globe semblerait le royaume des fous;
Oui, vous seriez cent pieds au dessous de la brute! [34]
L'homme n'aurait pas même un asile, une hutte,
Et moins que l'animal qui se creuse un terrier,

Dans la première mare il irait se noyer.
Victor, ce fier rimeur dont tout Paris raffole,
Ne sait pas distinguer un écu d'une obole;
Alicourt, jour et nuit ne faisant que songer,
Oublîra femme, enfans, le boire, le manger.
Quelques uns sont méchans. Un homme que j'estime,
Subitement frappé d'une fièvre de rime,
Un matin fit des vers et m'en fit confident;
C'était une satire: il veut, auteur prudent,
Obtenir mon avis; et moi, juge équitable,
Je convins franchement que c'était détestable.
Voyez quel fut le prix de tant de bonne foi?
Il dirigea soudain sa pièce contre moi,
Et nouvel ornement de son œuvre sublime,
Mon nom vint remplacer le héros anonyme.
Je ne me fâchai pas, je l'avais mérité,
Régenter un malade est une cruauté.
Comme j'avais péché, j'en dus porter la peine,
Et pour sa guérison je fis une neuvaine.

Si j'hérite jamais de quelque capital,

Je veux pour les auteurs fonder un hôpital:
Je veux sur Charenton en prendre le modèle.
Quiconque aura prouvé son défaut de cervelle,
Bref, aura fait des vers, quel qu'en soit le sujet,
Sera par ordonnance admis sous le guichet.
Là, malgré les verrous, si sa muse se glisse,
Qu'on prépare une douche et qu'on la rafraîchisse.
Le mal empire-t-il? le remède est-il vain?
Qu'on saigne le malade une fois par dizain.
En dépit de Broussais, s'il y revient encore,
Qu'on lui donne aussitôt quatre grains d'ellébore,
Et qu'un bon sinapisme, appliqué sur la peau,
Des miasmes sanguins dégage son cerveau.
Malgré tant de secours et de soins charitables,
Ah! je crains bien encor qu'il n'en soit d'incurables.

Pour éviter le mal ne lis jamais de vers.
Quant à moi, si jamais je gagne ce travers,
Je consens qu'à l'épaule à l'instant tu m'appliques
La marque de l'ouvrage en lettres italiques,
Et qu'en place de Grève, entre deux publicains,

On m'expose en plein jour avec mes vers en mains.
Au cas de récidive, en quelque académie [36]
Qu'on m'enchaîne siégeant le reste de ma vie;
Enfin sur mon tombeau, pour exciter l'horreur,
Que l'on écrive en bronze : Ici gît un rimeur.

CONTRE LES VERS.

Notes.

* *page* 137, *vers* 6.

C'est-à-dire en français : place, place à l'auteur !
Mon Dieu, que j'ai d'esprit !

Un poète associé écrivait à son collaborateur : « J'ai autant de talent que vous, mais je suis beaucoup plus modeste. »

[2] *page* 137, *vers* 9.

Il est dans l'univers de tristes animaux.

LE CONSEIL DES SINGES.

Je ne garantis pas l'histoire
Que je vais ici vous conter;
Et s'il est honnête d'y croire,
Il est très permis d'en douter.
On nous assure qu'à Lutèce,
Un jour Jacot, singe savant,
Ayant rassemblé son espèce,
Prononça le discours suivant :

« Assez long-temps, singes mes frères,
On a vu d'injustes rivaux,
Sans considérer nos manières,
Nous mettre au rang des animaux.
Examinez votre visage,
Voyez comme je suis bâti :
Jupin fit l'homme à son image,
Sans doute il nous y fit aussi.

Je puis prouver ce que j'avance,
Je puis le prouver par témoins :
Croyez-en mon expérience,
Vous êtes hommes pour le moins.
Vous êtes tous dispos, ingambes,
Vous avez deux pieds et deux mains,
Et vous marchez sur vos deux jambes
Tout aussi bien que les humains.

Ordre à tous nos compatriotes
D'être en habit bien ajusté ;
Nous ne mettrons pas de culottes
Pour plus grande commodité.
Les gens d'esprit ont le teint blême
Et le front chauve et dépouillé ;
Et nous, ce qui revient au même,
Avons le derrière pelé.

Pour ne point trotter sur la terre
Comme les chiens et les chevaux,
Nous forcerons quelque confrère
A nous voiturer sur son dos.
Au lieu de manger la grenaille,
On se nourrira de fricot :

Nous engraisserons la volaille
Et puis nous la mettrons au pot.

Nous aurons des singes de lettres
Dont l'esprit nous endormira;
Nous en aurons de géomètres,
De chimistes, et cœtera...
Nous aurons des singes comiques
Pour faire rire et digérer;
Nous aurons des singes tragiques
Payés pour nous faire pleurer.

Nous aurons une cour d'assises,
La chambre haute et le parquet;
Nous aurons des singes d'églises,
Des singes portant le mousquet:
Avec nos humains camarades
Comme il faut de l'égalité,
Pour avoir aussi nos malades
Nous aurons une Faculté.

Je fais défense qu'on s'agriffe:
Au lieu d'aller, dans nos débats,
A coups de dents, à coups de griffe

Nous étrangler comme des chats,
Sans plus tarder, il faut qu'on fasse
De bons outils à fin tranchant,
Pour nous égorger avec grace
Et nous découper proprement.

Quand un beau jour vous voudrez faire
Un héritier de la maison,
Vous vous rendrez chez le notaire
Pour lui conter votre raison;
Et de différer cette affaire
N'allez pas courir les hasards,
Car, je vous le déclare en frère,
Vous feriez des singes bâtards.

Ici, dans tous tant que nous sommes
Je ne vois point de roturiers;
Vous me semblez tous gentilshommes,
Car vous avez quatre quartiers.
De vos façons peu délicates
Sachez pourtant vous corriger :
N'allez jamais à quatre pates,
Et sous peine de déroger. »

Jacot se tut, et l'audience
Approuva fort ce beau projet;
On résolut, en conséquence,
De faire ainsi qu'il le disait :
Mais de notre humaine existence
Après l'essai d'un jour ou deux,
Ils virent par expérience
Que vivre en singe valait mieux !

---

[3] *page* 137, *vers* 10.

Mais je n'en connais pas de plus vains, de plus sots,
De plus méchans.

Quelqu'un a dit : On a remarqué, à la honte de l'humanité, que, lorsque le muletier avait dispute avec son mulet, c'était toujours le muletier qui avait tort.

---

[4] *page* 138, *vers* 5.

De voisins malfaisans le chat nous débarrasse.

Mahomet avait une considération particulière pour son chat; on lit dans l'*Alcoran* qu'un jour il coupa la

manche de son cafetan, pour ne pas troubler la méditation de ce fidèle compagnon. M. de Ch..., renvoyé du ministère, disait à son angora : « Allons, Minet, nous mangerons des souris. »

---

[5] *page* 138, *vers* 6.

Le chien garde le seuil, il sait combattre, il chasse.

Frédéric-Le-Grand croyait que les chiens avaient une faculté merveilleuse de discerner les caractères d'homme, et il avait de l'aversion pour ceux contre lesquels ils aboyaient obstinément.

---

[6] *page* 138, *vers* 8.

Un méchant barbouilleur qui faisant grand fracas
D'un violon fêlé qu'il appelle sa lyre.

Imitez ma douce folie,
Mes bons amis, soyez joyeux.
Sachez gaîment passer la vie
Et profiter des jours heureux.

Tout à Bacchus, à ma maîtresse,
Le cœur paisible et satisfait,
Je ris, je chante, et bois sans cesse.....
Quelque chose, s'il vous plaît.

Le plaisir est ma seule affaire,
Ma gloire est d'être un bon vivant.
Épicure est mon secrétaire,
Et Comus est mon intendant.
Gai chansonnier, convive aimable,
Je sais mettre le monde en train,
Et je passe ma vie à table.
Mon Dieu! mon Dieu! que j'ai faim!

Quand, laissant la lyre amoureuse,
Je veux conquérir des lauriers;
Quand, dans mon ardeur belliqueuse,
Je suis le plus grand des guerriers,
Je brave tous les preux ensemble,
Rien ne peut me causer d'effroi:
A mon aspect tout fuit, tout tremble.
Ah! prenez pitié de moi!

Si, dédaignant l'éclat des armes,
Par un sentier plus abrité,

Loin du fracas, loin des alarmes,
Je marche à l'immortalité,
Comme ceux de l'académie
Phébus me nourrit en chemin
Et de nectar et d'ambroisie :
Que n'est-ce un morceau de pain !

---

7 *page* 138, *vers* 13.

Ou bien brûlant à froid pour sa dame inconnue,
Épris d'une beauté qu'il n'aura jamais vue.

LA DÉCLARATION.

C'en est fait, aimable inconnue,
Oui, je vous aime à la fureur,
Et c'est en traversant la rue
Que vous avez conquis mon cœur.
Vous ne m'écoutez pas, cruelle,
Et vous riez de mon tourment ;
Regardez donc, mademoiselle,
Je suis un jeune homme charmant.

Que cette froideur vous honore
Et prouve bien votre vertu !

Il n'est pas juste qu'on adore
Celui que l'on n'a jamais vu.
Mais c'est assez, pour votre gloire,
Lutter contre le sentiment;
Maintenant, vous pouvez m'en croire,
Je suis un jeune homme charmant.

Je sais fort bien que sur la mine
Il ne faut pas toujours juger;
Aussi je veux qu'on m'examine,
Et vous devez m'interroger.
J'ai de l'esprit, et je me pique
D'être discret, tendre et constant;
Bref, au moral comme au physique
Je suis un jeune homme charmant.

Mais, ingrate, rien ne vous touche;
Vainement je vous peins mes feux :
Hélas! vous n'ouvrez pas la bouche,
Et vous ne levez pas les yeux!
Songez qu'un si brûlant délire
Peut me causer quelqu'accident;
Et demain, peut-être, on va dire :
C'était un jeune homme charmant.

[8] *page* 139, *vers* 12.

Je hais également et Corneille et Pradon.

Pradon, né à Rouen, mort à Paris en 1698, fut plus connu par les satires de Boileau, que par sept tragédies dont il est auteur. En voici la liste : *Phèdre et Hippolyte, Scipion, Statira, la Troade, Pirame et Thisbe, Régulus, Tamerlan.* C'était un bon homme sans malice. Un jour, dit-on, critiquant dans un café une de ses pièces, il fut battu par un officier qui prenait le parti de l'auteur qu'il ne connaissait pas.

---

[9] *page* 140, *vers* 15.

Un mensonge pour eux est une fiction.

Fiction, comparaison, ou similitude. Mentir, dit le poète, c'est l'art d'embellir la vérité. Virgile, à l'exemple d'Homère, et le Tasse et l'Arioste à l'imitation de Virgile, ont fait un fréquent usage de la comparaison. On a blâmé Homère d'avoir comparé Ulysse s'agitant dans son lit, à un boudin qui racornit sur le gril; et Virgile, d'avoir dit que la reine Amate, courant la ville, ressemblait à une toupie; mais rien de plus gracieux que cette comparaison de l'Arioste :

La verginella è simile alla rosa,
Ch' in bel giardin su la nativa spina
Mentre sola, e sicura si reposa
Nè gregge, ne pastor se le avvicina.
L'aura soave, e l'alba rugiadosa,
L'acqua et la terra al suo favor s'inchina;
Giovani vaghi et donne ennamorate
Amano averne e seni e tempie ornate.
Ma, etc.

En poésie comme en prose, lorsqu'une comparaison est inexacte ou mal amenée, elle devient grotesque.

LES COMPARAISONS
d'un bon Bourgeois de Paris.

Sitôt que le froid commence,
Sans avoir peur d'étouffer,
A la petite Provence
Je m'en vais me réchauffer.
C'est ainsi que l'hirondelle,
Fuyant les sombres frimas,
Jusqu'à la saison nouvelle
Va chercher d'autres climats.

Quelquefois sur la fougère,
Loin du bruit, crainte d'affront,
Je donne à ma ménagère
Un petit baiser au front :
C'est ainsi que la colombe
Cherche les arbres épais;
Si la bergère succombe,
C'est à l'ombre des forêts.

Afin de m'orner la tête
De faits gentils et nouveaux,
Dès que ma perruque est prête,
Je vais lire les journaux.
Je choisis quelque merveille,
Pour en faire les honneurs :
C'est ainsi qu'on voit l'abeille
Pomper le parfum des fleurs.

Sur le quai du voisinage
Le soir je vais m'égayer,
Et souvent j'ai l'avantage
De voir un chat se noyer.
Je me dis quand il gambade
Et disparaît dans les flots :

C'est ainsi qu'une naïade
Se joue au milieu des eaux.

Parfois léger comme biche,
Je cours à Ménilmontant ;
J'y promène mon caniche
Pour qu'il mange du chiendent :
C'est ainsi qu'en Arcadie
On voit Damon et Tircis
Dans la campagne fleurie
Mener paître leurs brebis.

Quelquefois de sa berline
Je vois sortir sa Grandeur ;
Je m'approche et j'examine
La mine de monseigneur.
De ce cordon que j'admire
Le prince l'a revêtu :
C'est ainsi qu'un cachemire
Est le prix de la vertu.

10 *page* 140, *vers* 19.

Non, jamais un menteur ne doit avoir raison,
Et ce qui n'est pas vrai ne saurait être bon.

La différence du bon au mauvais, du beau au laid, est celle du vrai au faux. Tout ce qui s'éloigne de la vérité est plus ou moins en contradiction avec la raison et la nature, et par conséquent avec ce qui est bien.

---

11 *page* 141, *vers* 3.

Appeler un héros l'effroyable égorgeur
Qui traîne sur ses pas le crime et le malheur.

« Les citoyens de Rome sont innombrables, disait un des députés envoyés à Alaric qui assiégeait la ville l'an 420. — Plus le foin est serré, plus la faux y mord, » répondit le roi goth.

Comme il proposait des conditions insupportables : « Que voulez-vous donc nous laisser? lui dit le député. — La vie. »

La guerre, hors le cas de légitime défense, n'est autre chose que le brigandage organisé. Exterminer les hommes pour conquérir la terre, est un vol à main armée. Tuer les hommes pour mériter la louange des hommes, prouve la folie des hommes qui admirent ceux qui les tuent.

Les catégories, ou la division de l'humanité en na-

tions, est nuisible à tous. Chaque chef de peuple se croit en droit d'en détruire un autre pour l'avantage du sien. Cela n'est pas plus juste que si un père de famille égorgeait son voisin pour enrichir ses enfans.

---

[12] *page* 142, *vers* 11.

Mais, docteur romantique et profès en argot.

Cette question du romantique et du classique semble oiseuse, c'est une querelle de mots; il n'y a de mauvais que ce qui est ennuyeux et immoral; ce qui est bon et utile est toujours classique. Le mauvais goût et la sottise ne sont d'aucune école.

---

[13] *page* 143, *vers* 5.

Pourquoi payer l'esprit de quelqu'auteur timbré,
Quand j'ai pour rien Bobèche avec Galimafré.

Bouffons qui ont fait long-temps la joie du boulevard du Temple.

---

[14] *page* 143, *vers* 9.

Mélodrame ? un tyran, etc.

Le tyran dit à la princesse : Madame, j'ai tué monsieur votre père, madame votre mère et messieurs vos frères; si vous n'êtes pas sensible à mon amour, je tuerai monsieur votre fils; si ce moyen ne réussit pas, je vous mettrai dans un cachot au pain et à l'eau, et si vous persévérez dans votre insensibilité, je vous laisserai mourir de faim, car il faut absolument que vous m'aimiez.

(Extrait d'un journal.)

---

[15] *page* 143, *vers* 11.

Hélas ! si je veux voir un bourgeois qu'on achève,
J'aime autant m'établir sur la place de Grève.

Ces spectacles sanglans, ces horreurs en prose et en vers, en tableaux et en actes, contribuent encore à démoraliser les classes ignorantes; et Schiller, avec ses brigands vertueux, a fait dévaliser autant de diligences que les *Mémoires de Vidocq* feront forcer de serrures.

---

[16] *page* 143, *vers* 15.

Ballade ? c'est bien vieux.

La ballade vient du nord. Voyez dans le *Vicaire de*

Wackfield, de Goodsmith, la ballade du Nain et du Géant, c'est un modèle du genre; voyez aussi celles de M. Casimir Delavigne, chefs-d'œuvre de grace et de goût.

La ballade est ordinairement un court narré de faits des temps anciens, ou le récit naïf des accidens du hameau.

LA NUIT D'ALARMES.

« Ma mère, dormez-vous? l'on frappe :
Ma mère, on frappe, entendez-vous?
Écoutez Fidèle qui jappe,
Ah! ma mère, c'est fait de nous!

Qui peut frapper à pareille heure?
Non, ce n'est pas Jean, mon époux;
Ma mère, il faudra que je meure
Si Dieu n'a pas pitié de nous.

J'ai vu tout près du cimetière
Hier un visage étranger :
C'est lui qui vient, c'est lui, ma mère,
Lui qui vient pour nous égorger.

Les coups cessent ; il a peut-être
Brisé la porte en ce moment.
Ah ! ma mère, par la fenêtre
Jetez-lui vite votre argent.

Si je voyais briller l'aurore !
Mais il est à peine minuit.
Ciel ! écoutez, l'on frappe encore :
On parle, entendez-vous? quel bruit !

A la voix, même à la figure,
On dirait : C'est Jean ; mais hélas !
C'est son ame, soyez-en sûre.
Ma bonne mère, n'ouvrez pas.

Donnez, donnez-moi l'eau bénite ;
Nous saurons bien s'il est maudit ;
Ah ! ma mère, il a pris la fuite :
Vous voyez, c'était un esprit. »

Jean s'en fut, et sa ménagère
La même nuit reprit du cœur ;
Et l'on dit que l'esprit de Pierre
Revint et ne lui fit pas peur.

LA NONNE DES BOIS.

« Qu'attendez-vous, gentille bergerette,
Seule à minuit au pied de ce coteau?
Quoi! vous pouvez rester ainsi seulette
A pareille heure et si loin du hameau! »

Ainsi parlait, regagnant sa chaumière,
Le jeune Urbain à la nonne des bois;
Il ignorait que près du monastère
La nonne, hélas! revenait tous les mois.

Ah! s'il eût su ce qu'était la fillette,
Qu'avec horreur il eût fui ce danger!
Mais ne voyait que simple bachelette
Qu'au rendez-vous délaissait son berger.

Sans nul émoi, voilà qu'il va près d'elle,
Et doucement lui veut prendre la main:
Sitôt il sent brûlure si cruelle
Qu'il lui fallut la retirer soudain.

Sans plus tarder, il court à la rivière,
Et jusqu'au col il s'y plonge trois fois:

Trois fois, c'était beaucoup en telle affaire,
Une eût suffi, et même moins, je crois.

Le feu cessa, mais il arriva pire,
Et grand miracle, écoutez bien ceci :
Cette eau soudain apaisa son martyre,
Mais le pauvret fut à jamais transi.

Point ne dirai la fin de l'aventure,
Car une belle aussi me fait souffrir ;
Elle m'a fait une grande brûlure,
Et sans espoir que je puisse guérir.

Or, si jamais fillette vous enflamme,
Dudit ruisseau jamais, jamais n'usez :
Vaut mieux brûler un peu trop pour sa dame,
Si m'en croyez, que ne brûler assez.

Ces ébauches, comme toutes celles qui précèdent ou qui suivent, ne sont données ni pour exemple, ni pour modèle ; l'auteur n'ignore pas qu'elles sont très faibles : il ne les a placées ici que parce qu'il n'a pas voulu grossir son livre avec l'esprit des autres ; et il demande indulgence au lecteur.

17 *page* 143, *vers* 15.

..... Idylle, c'est bien fade.

L'idylle, que madame Deshoulière mit en vogue, est tombée dans un tel discrédit, qu'une seule suffirait aujourd'hui pour ruiner la réputation du poète le plus à la mode. L'idylle est un petit tableau pastoral dont le fonds est toujours l'amour avec ses ailes.

Quel est ce petit personnage
Qui voltige sous cet ormeau?
Quel air malin! quel beau plumage!
Est-ce un génie, est-ce un oiseau?
Comme une petite fauvette
Il a deux ailes, et pourtant
A sa mine douce et jeunette
On le prendrait pour un enfant.
Est-ce l'Amour? C'est lui, je gage.
Écoutez, petit dieu volage,
Écoutez, venez, n'ayez peur :
Pour être aimé de ma bergère,
Pour toujours conserver son cœur,
Dites-moi donc, que faut-il faire?
L'enfant alors d'un air moqueur :
Il faut lui plaire.

GLICÈRE.

D'où vient cet oiseau, Glicère,
Dont vous parlez chaque jour,
A l'aile vive et légère,
Et que vous nommez amour?
Se tient-il dans le bocage?
Est-il gris, ou blanc, ou noir?
Enfin, quel est son plumage,
Et ne peut-on pas le voir?

Vous dites qu'une bergère
N'a pas d'ennemi plus grand,
Qu'il est toujours prêt à faire
Quelque chose de méchant;
Que le craindre est nécessaire,
Que le fuir est un devoir;
Ah! je vous en crois, Glicère,
Mais ne peut-on pas le voir?

Vous prétendez qu'il s'échappe
Lorsque l'on veut le tromper;
Que c'est lui qui vous attrape,
Lorsque l'on croit l'attraper:
Mais, sans chercher à le prendre,
Puisqu'il a tant de pouvoir,
Ne pourrait-on pas l'entendre?
Et ne peut-on pas le voir?

JE VOUS CHANTAIS.

Je vous chantais, heureux bocage,
Témoin de son premier soupir ;
Je célébrais votre feuillage
Qu'embellissait le souvenir.
Pourquoi donc, bocage infidèle,
Quand je vous consacrais mes chants,
Prêter votre ombre à la cruelle
Qui prononçait d'autres sermens?

Et toi, zéphir, à qui ma lyre
Si souvent prodigua ses sons,
Toi, méchant, tu viens me redire
Ses parjures, ses trahisons?
Pourquoi, d'une haleine indiscrète
Interrogeais-tu les bosquets?
A cette fatale retraite
Que ne laissais-tu ses secrets?

Vous, colombe trop indulgente,
Vous, si fidèle dans vos feux,
Vous vous taisiez quand l'inconstante
S'engageait dans de nouveaux nœuds.

Quoi! ne saviez-vous pas lui dire :
Ne partagez pas votre cœur ;
Ah! le plaisir est un délire,
Mais la constance est le bonheur.

SIRE OGIER.

Un jour, en sentinelle,
Sire Ogier à sa belle
Disait en grand secret :
A ce soir, au bosquet!
Et là, sur la fougère,
Nous serons deux, ma chère.
Aussitôt une voix
Dit : Nous y serons trois.

Le guerrier prend sa lance,
Et, malgré sa vaillance,
Son grand cœur a frémi.
Quel est cet ennemi?
Le châtelain peut-être!
Qu'il ose ici paraître!
A ce soir, dit la voix ;
Ogier, nous serons trois.

O funeste mystère !
Un crêpe funéraire
Couvre déjà les champs;
C'est l'heure des amans.
Le preux court au bocage,
Et de loin, sous l'ombrage,
Il entendit la voix
Dire : Nous serons trois.

Bientôt paraît la dame.
Dans l'ardeur qui l'enflamme,
Oubliant les jaloux,
Il tombe à ses genoux ;
Quand d'une aile légère,
Sortant de la fougère,
L'Amour lui dit : Tu vois,
Ogier, nous sommes trois.

Le rhythme suivant est dû, dit-on, à Henri IV.

Viens, bergère,
Viens, ma chère,
A l'ombre de ces ormeaux.

L'onde pure
Qui murmure
Invite ici tes agneaux.

Sous l'ombrage
Du feuillage
Phébus éteint ses rayons.
La fauvette
Y répète
Ses amours et ses chansons.

L'hirondelle,
Moins fidèle,
Voltige près du ruisseau.
Fugitive
Elle arrive
Avec le printems nouveau.

Vois l'abeille
Qui s'éveille,
Et cherche le sein des fleurs;
Vois la rose,
Fraîche éclose,
Lui prodiguer ses faveurs.

Philomèle
Nous appèle,
N'entends-tu pas ses soupirs?
La follette,
L'indiscrète
Nous révèle ses plaisirs.

Tendre amante,
Elle chante :
Il est doux, bien doux d'aimer!
La cruelle
Ne peut-elle
Dire comme on peut charmer?

Le madrigal est tout aussi suranné; c'est une espèce d'idylle de boudoir, de compliment doucereux qu'on adressait directement ou indirectement à la beauté, soit en quatrains, soit en couplets. Au xv^e^ siècle, quand Delassus, Marenzio, Palestrini étaient les compositeurs à la mode, le madrigal se chantait. Du reste, l'histoire ne cite point de grande passion allumée par le madrigal : c'est la plus innocente de toutes les poésies.

Sans le respect que j'ai pour vous,
On me verrait, je vous le jure,

Cédant au tourment que j'endure,
Mériter tout votre courroux.
Je ne vous ferais plus mystère
D'un feu si charmant et si doux,
Et je deviendrais téméraire
Sans le respect que j'ai pour vous.

Sans le respect que j'ai pour vous,
Oui, je chanterais cette bouche,
Cette voix qui plaît et qui touche,
Cet esprit qui nous charme tous.
J'irais, dans mon délire extrême,
Enflammé par vos yeux si doux,
Jusqu'à vous dire : Je vous aime,
Sans le respect que j'ai pour vous.
Etc., etc.

—

De ces jeunes mondains redoutez la douceur :
Le ciel est dans leurs yeux, mais leur cœur est profane,
Cécile ; ils ont la voix des élus du Seigneur,
On les écoute et l'on se damne.
Qu'il est étroit le chemin du salut !
Qu'une fille jolie, avec peine y voyage !
Pour l'empêcher d'aller au but,

Voyez combien de gens font rage.
Ah ! qu'il faut vous chérir pour oser vous prêcher !
Cécile, par reconnaissance,
Si parfois vous vouliez pécher,
Accordez-moi la préférence.

—

Pourquoi se donner tant de peines
Pour vous faire un couplet bien doux ?
Il en est déjà par centaines
Où l'on ne parle que de vous.
Dans l'un, c'est une bergerette
Qu'un vœu d'amour met en courroux :
N'est-ce pas une chansonnette
Faite
Tout exprès pour vous ?

Dans l'autre un auteur s'extasie
Sur l'aimable objet de ses feux :
C'est Vénus, Pallas ou Cinthie,
C'est Flore ou la reine des dieux.
Aussi jolie et moins coquette,
Si vous n'avez pitié de nous,
N'est-ce pas, etc.

Ici d'une bouche jolie
On vante les tendres accens ;
C'est une aimable mélodie
Qui surprend, qui ravit les sens.
Corydon avec sa musette
Ne produit pas de sons plus doux.
N'est-ce pas, etc.

Tantôt, nouvelle Terpsychore,
Plus légère que le zéphyr,
C'est Théone qui s'évapore
Et ne laisse que le désir.
Les bergères, sous la coudrette,
La regardent d'un œil jaloux.
N'est-ce, pas, etc.

—

Tout soucieux, fatigué de la vie,
L'autre matin, mourir me semblait doux ;
Mais aujourd'hui, guéri de ma folie,
Charmante Inès, je veux vivre pour vous.

A deux beaux yeux je dois mon existence ;
Grand bien me prit de m'en laisser charmer :

Aussi je veux, dans ma reconnaissance,
Charmante Inès, vivre pour vous aimer.

De bien des maux le trépas nous délivre,
C'est vérité ; mais, adieu les amours !
Aimer est doux, et je fais vœu de vivre,
Charmante Inès, pour vous aimer toujours.

---

[18] *page* 143, *vers* 16.

J'y rencontre toujours quelque berger malade.

Il fut un temps en France où la manie des soupirs avait gagné tout le monde ; c'était l'époque de la poésie lamentable, on n'entendait chanter que des bergers mourans.

Où trouver sur la terre
Un cœur tendre et constant?
Hélas ! si ma bergère
A trahi son serment,

Adieu, douce souffrance,
Adieu, songe trompeur ;
En perdant l'espérance,
J'ai perdu le bonheur.
Etc., etc.

—

Je vous aimais, lorsqu'amante fidèle,
Brûlant des feux dont j'étais enflammé,
A mes yeux seuls vous vouliez être belle !
Comme j'aimais alors j'étais aimé.

Je vous aimais, quand une ardeur sincère
Pour vous, hélas ! ne fut plus le bonheur ;
Je vous aimais, quand le désir de plaire
Vint avec moi partager votre cœur.

Je vous aimais, insensible, inhumaine,
Je vous aimais rêvant d'autres amours ;
Je vous aimais en détestant ma chaîne,
Je vous aimais et vous aime toujours.

—

VOUS ME FAITES MOURIR.

Hélas ! depuis que Rose
M'a donné ce baiser,
Je sens là quelque chose
Et ne puis reposer.
Rien ne peut me distraire,
Je ne fais que gémir.
Rose, Rose, ma chère,
Vous me faites mourir !

Quand je la vois paraître,
C'est un feu dévorant
Qui brûle, qui pénètre,
Et je suis tout tremblant.
Je l'ai dit à mon père,
Il ne peut me guérir.
Rose, Rose, ma chère,
Vous me faites mourir !

La nuit quand je sommeille,
C'est elle que je vois ;
Et quand je me réveille
J'entends encor sa voix.

Je reste solitaire
Et je ne puis la fuir ;
Rose, Rose, ma chère,
Vous me faites mourir !

JE NE VEUX PLUS AIMER, OH NON !

Je ne veux plus aimer, oh non !
Amour, de ton cruel poison
J'ai trop bien connu la puissance.
Dans ma paisible indifférence,
Je veux plaire, je veux charmer ;
Mais non, je ne veux plus aimer.

Je ne veux plus aimer, oh non !
Reviens, reviens, ô ma raison !
Puisque l'ingrate est infidèle,
Soyons parjure, ingrat comme elle.
Cesse, amour, de me consumer :
Oh non ! je ne veux plus aimer !

Je ne veux plus aimer, oh non !
De sa voix j'oublîrai le son,

J'oublîrai sa grace touchante,
Cette figure si charmante
Que le plaisir sut animer :
Oh non ! je ne veux plus aimer.

Je ne veux plus aimer, oh non !
Adieu plaisir, tendre abandon :
Baiser de feu, brûlante ivresse,
Doux souvenir de sa tendresse,
Cessez, cessez de m'enflammer,
Oh non ! je ne veux plus aimer.

---

19 *page* 143, *vers* 17.

Églogue? les troupeaux ont un langage obscur.

O mes chers pipeaux, qu'avez-vous?
Ce n'est pas là votre langage.
Je n'entends plus ces chants si doux
Qui jadis charmaient le bocage,
Et qui du rossignol jaloux
Égalaient parfois le ramage.
Vos accords imitent les cris
Du hibou, chantre funéraire,

Lorsque dans le calme des nuits
Sa voix invoque le mystère.
Les faunes qui venaient naguère
Folâtrer près de ces bosquets,
A ce son plaintif et sévère
Gagnent les antres des forêts.
Mes chèvres qui, pour vous entendre,
Ne pouvaient assez s'approcher,
Vous les voyez, loin de descendre,
Cherchent la cime du rocher.
Vous ne rendez plus la verdure
Au coteau brûlé par Phébus ;
Ce petit ruisseau qui murmure,
Pour écouter ne se taît plus.
Ainsi que l'horrible trompette,
Sombre instrument, triste interprète
De la discorde et du malheur,
Vous portez au loin la terreur.
O Pan, si tu me vois fidèle
A te consacrer mes chevreaux,
Rends à ma voix, à mes pipeaux
La douceur qui charmait Estelle.
Mes cheveux sont blancs, je le voi ;
Mais jadis l'époux de l'aurore,
Et Silène, plus vieux que moi,

Dans leur hiver chantaient encore.
Ah ! je sais trop que mes accens
N'arrêteront plus la bergère.
La vieillesse ne saurait plaire,
Pour elle il n'est plus de printemps.
Mais j'imiterai la fauvette;
Seule et paisible en sa retraite,
Elle chante pour ses petits :
Entre mon chien et ma houlette,
Je chanterai pour mes brebis.

On ne fait plus d'églogues depuis Virgile : on voit d'ailleurs encore beaucoup de bergeries, de moutonneries; et sur vingt romances ou chansonnettes qui paraissent aujourd'hui, il y en a dix-neuf où l'on parle de chien et de houlette, de Colin et de Colette, de Léandre ou de Blaise.

Dans ce lieu solitaire,
Au fond de ce vallon,
Quelle est cette bergère
Au minois si fripon?
Que faites-vous, ma mie,
Seulette au bord de l'eau?

Êtes-vous, je vous prie,
La nymphe du ruisseau ?

Gentille bergerette,
Venez-vous du hameau?
Où donc est la houlette,
Où donc est le troupeau?
Et votre chien fidèle,
Point je ne l'aperçois ;
Lorsque l'on est si belle,
Doit-on aller au bois?

L'ombre couvre la roche,
L'oiseau prend son essor;
Voyez, la nuit approche,
Et vous restez encor !
A cette heure, ma chère,
L'amour est tout-puissant,
Et près de la rivière
Le chemin est glissant.

Je devine, fillette,
Ce qu'attend votre cœur :
Et cette onde discrète
Amène le pêcheur :

La nacelle est légère
Et le vent paraît frais.
Mais croyez-moi, bergère,
Redoutez les filets.

OUI, MONSIEUR.

Monsieur, c'est la ferme à Blaise,
Que l'on voit sur ce coteau,
Et ce Blaise est à son aise :
C'est le fermier du château.
Quant à moi, j'ai l'avantage
D'être sa fille, est-ce heureux !
Oui, monsieur, et du village
On dit que je suis la mieux.

L'an passé je fus rosière,
Oui, monsieur, et j'eus le prix ;
C'était bien juste, j'espère,
Personne n'en fut surpris.
Comme je suis la plus sage,
Les garçons me font des yeux....
Oui, monsieur, et du village
On dit que je suis la mieux.

On croit qu'à Pâques, sans faute,
Mon père me marîra ;
Mais jusqu'à la Pentecôte
Je veux songer à cela.
Je pourrais choisir, je gage,
Car j'ai bien des amoureux ;
Oui, monsieur, et du village
On dit que je suis la mieux.

Lorsque je serai fermière,
Si vous passez par chez nous,
Venez dans notre chaumière,
Je veux danser avec vous.
Nous irons dans le bocage,
Nous causerons tous les deux ;
Oui, monsieur, et du village
On dit que je suis la mieux.

LA CHASSE AUX OISEAUX.

Si vous m'appelez parjure
Quand vous tendez les filets,
Les oiseaux, je vous assure,
S'enfuiront de ces bosquets.

Comment voulez-vous les prendre
En prononçant de tels mots?
Ne voyez-vous pas, Léandre,
Que ça fait peur aux oiseaux.

Laissez là votre délire,
Laissez là cet importun ;
Ah ! si vous le laissez dire,
Non, vous n'en prendrez pas un.
Je n'aime pas cet air tendre
Quand je suis sous les ormeaux.
Ne voyez-vous pas, Léandre,
Que ça fait peur aux oiseaux.

Il se peut bien qu'au village
Je vous promis un baiser ;
Mais lorsqu'on est à l'ouvrage,
Il ne faut pas s'amuser.
Est-ce l'instant de le prendre
Quand j'arrange mes pipeaux?
Ne voyez-vous pas, Léandre,
Que ça fait peur aux oiseaux.

Grand Dieu ! quelle frénésie !
Quel désespoir ! quel accès !

Vous ferez quelque folie
Qui brisera les lacets ;
Quoi ! vous parlez de vous pendre
A la cime des ormeaux !
Ne voyez-vous pas, Léandre,
Que ça fait peur aux oiseaux !

---

20 *page* 143, *vers* 18.

J'aime peu le mouton, surtout quand il est dur.

LA VRAIE ROMANCE.

Troubadours, chansonniers, auteurs,
Qui faites verser tant de pleurs,
Cessez de chanter, je vous prie,
A la façon de Jérémie.
On n'aime plus ces chansons-là ;
Et ma romance, la voilà :
Vive le vin et la tendresse ;
Buvons, aimons,
Rions, chantons,
Et narguons la tristesse.

Petits pigeons, petits moineaux,
Tourterelles et tourtereaux,
Fauvettes, papillons volages,
Restez en paix dans vos bocages.
On n'entend que ces oiseaux-là.
Ma romance à moi, la voilà :
Vive, etc.

Plus de rivières, de ruisseaux
Dont Zéphir agite les eaux !
De fontaines dont l'onde pure
Serpente et doucement murmure :
Je ne vois qu'eau dans tout cela,
Et fi de cette boisson-là ;
Vive, etc.

Sans Apollon aux blonds cheveux,
Sans Zéphir toujours amoureux,
Et sans l'aurore aux doigts de rose,
Bien des gens auraient bouche close :
Moi je chante sans tout cela ;
Car ma romance, la voilà :
Vive, etc.

Prêcheurs, sermoneurs, orateurs,
Qui broyez d'horribles couleurs;
En montrant partout des fantômes
Vous vous croyez des Chrysostômes :
Mes amis, ce n'est pas cela.
Le meilleur sermon le voilà :
Vive le vin et la tendresse!
Buvons, aimons,
Rions, chantons,
Et narguons la tristesse.

---

[21] *page* 144, *vers* 2.

La chanson, passe encor, puisque cela fait boire.

Anacréon chez les Grecs, Horace chez les Romains, furent les pères de la chanson à boire, de la chanson d'amour : chez les Gaulois et les Francs, l'origine s'en perd dans la nuit des temps. Toute chanson doit être gaie, mais sans effaroucher la pudeur. Nous avons à cet égard plus de retenue que nos pères; la morale et le goût y ont gagné.

STANCES BACHIQUES.

Quel bruit a frappé mes oreilles?
Qui peut causer ces cris joyeux?
J'entends le fracas des bouteilles;
Bacchus, on t'honore en ces lieux.
Une douce ivresse me gagne;
Les cris ont cessé, le champagne
Au loin a lancé son bouchon;
La liqueur coule, l'on s'empresse,
On boit, on rit, et l'allégresse
A déjà chassé la raison.

Mes amis, qu'on me verse à boire!
Un buveur vient se joindre à vous;
Fils de Bacchus, il met sa gloire
A boire, à boire coups sur coups:
Loin de lui la mélancolie,
Et l'orgueil et l'hypocrisie,
Et le méchant et l'envieux.
Quand Prométhée a fait nos pères,
Il s'écria: Buvez, mes frères!
Buvons, obéissons aux Dieux.

Buvons, que des flots de vin coulent,
Donnons un jour à la gaîté;
Avec rapidité s'écoulent
Les heures de la volupté.
Buvons! buvons! que le tonnerre
Gronde, éclate, frappe la terre,
Renverse et brûle nos maisons!
Pourvu qu'en sa fureur insigne
Jupiter respecte la vigne,
Que nous importe à nous? buvons!

Enfans de Mars et de la gloire,
Soldats, c'est à vous que je bois;
Et pendant cent ans je puis boire,
Si je bois à tous vos exploits.
Pour conquérir toute la terre,
Des buveurs invoquez le père :
Non moins que le fils de Junon,
Bacchus est le dieu de la guerre.
César avait rempli son verre
Quand il passa le Rubicon.

L'HUMEUR NOIRE.

Vainement l'humeur noire
Voudrait nous emporter ;
Ne puis-je donc plus boire,
Ne puis-je plus chanter?
De la mélancolie
Repoussons le poison ;
Dieu donna la folie
Pour guérir la raison.

S'il est sous la coudrette
Encor quelque beauté
Aimant la chansonnette,
L'amour et la gaîté ;
Si la vigne prospère
Et promet de bons vins,
Faut-il qu'on désespère
Du salut des humains?

Que le méchant gémisse,
Il mérite son sort ;
Quant au cœur sans malice,
Il doit rire, et bien fort :

La vie est un voyage,
Songeons à l'embellir,
Et le fou le plus sage
C'est l'ami du plaisir !

L'IVROGNE.

Sans la treille,
La bouteille
Et le jus
De Bacchus,
Ah ! que faire
Sur la terre?
Mais glou, glou,
Glou, glou, glou,
On s'en passe
Et repasse
Par le cou.

Pauvres hommes
Que nous sommes !
Que de gens,
De méchans
Nous menacent

Et tracassent!
Mais glou, glou,
Etc.

Que de peines
Et de chaînes!
Que de maux
Et de sots!
De manies,
De folies!
Mais glou, glou,
Etc.

Des ministres,
Gens sinistres,
Des traitans
Insolens,
Nous désolent
Et nous volent.
Mais glou, glou,
Etc.

La gabelle
Et la grêle,
Les soldats

Et les rats,
La censure
Qui rature;
Mais glou, glou,
Etc.

Une belle
Infidèle,
Un cadet
Qui nous fait...
O calice!
O supplice!
Mais glou, glou,
Etc.

Sans être ivre,
Comment vivre?
Sans le vin,
Quel destin!
Mais la tonne
Est si bonne;
Et glou, glou,
Glou, glou, glou,
On s'en passe
Et repasse
Par le cou.

[22] *page* 144, *vers* 3.

Épigramme, moyen autrefois assez bon.

Frappé du ciseau d'Atropos,
Le gros Simon tombe sans vie,
Soudain certain pédant s'écrie :
« C'est le *procumbit humi bos.* »

---

[23] *page* 144, *vers* 8.

Rollet lui crîrait bis et lui tendrait la main.

Il est aujourd'hui tel individu qui pousse la fièvre de faire parler de lui, jusqu'à se dire des injures dans les journaux; il aime mieux avoir une mauvaise réputation que de n'en avoir aucune.

---

[24] *page* 144, *vers* 13.

Te voilà possesseur d'une muse nouvelle.

Voici la traduction du nom des anciennes : Erato, l'aimable; Uranie, la céleste; Calliope, l'élégance du langage; Euterpe, celle qui plaît; Thalie, la joie vive, la joie des festins; Melpomène, celle qui se

plaît aux chansons; Polymnie, la multiplicité des chants; Terpsichore, celle qui aime la danse; Clio, la gloire.

La dixième, ou la plus moderne, est celle du sang.

---

[25] *page* 144, *vers* 14.

Te souvient-il du mot de défunt Fontenelle,
Qui disait, de l'hymen redoutant le danger :
« Je suis assez de moi pour me faire enrager. »

Depuis le premier mariage on a fait des chansons sur les maris, ce qui n'empêche pas qu'on se marie toujours.

L'AMOUR FUGITIF.

La veille de mon mariage
Se présente un jeune garçon.
Occupé du contrat d'usage,
Je lui dis : Allez, mon mignon;
J'ai le curé, j'ai le notaire,
Vous reviendrez un autre jour.
Il s'en alla tout en colère,
Et je n'ai pas revu l'Amour.

Ma ménagère, plus prudente,
Lui disait bien de revenir ;
Et moi, dès que j'eus ma patente,
Je l'en fis soudain requérir.
Mais en vain ma voix suppliante
Par huissier réclama son tour ;
Et depuis quarante ans d'attente
Je n'ai jamais revu l'amour.

Je voudrais qu'en pareille affaire,
Pour éviter toute raison,
Avant d'aller chez le notaire
On allât devant Cupidon.
Puisqu'il ne peut vivre en ménage,
On le verrait du moins un jour ;
Car, pour avoir suivi l'usage,
Je n'ai jamais revu l'amour.

---

[26] *page* 145, *vers* 10.

Grégoire, un glaive en main, massacre l'auditoire ;
Chiméne, entre deux vins, pense comme Grégoire.

Grégoire est un personnage qui doit sa célébrité à la rime, *Grégoire, boire* : sans cet accord de son il ne serait pas devenu le Bacchus moderne.

L'ÉDIT.

Si j'étais roi, par un édit
J'obligerais les gens à boire;
Et pour l'exécuteur du dit
Je nommerais monsieur Grégoire.
C'est en sachant cuver son vin
Qu'on soutient l'État et sa gloire;
Et le vigneron n'a pas faim
Lorsque tout le monde sait boire.

Avec leurs gens à mille écus
Ils ont fait de belle besogne;
Pour être au nombre des élus
J'exigerais qu'on fût ivrogne;
Et je prendrais pour président
Un bon luron, ferme et capable
De se tenir sur son séant
Quand chacun serait sous la table.

Maître Noé dans son bateau
Embarque toute la nature;
Le méchant reste au fond de l'eau,
Et Loth échappe à la brûlure.

On voit, par ces traits éclatans,
Qui font honneur à ces deux trognes,
Que le Seigneur en tous les tems
Fut le protecteur des ivrognes.

PAUVRE GRÉGOIRE.

Qui m'aurait dit d'une amourette
Qu'un jour dépendrait mon destin,
Un jour que j'en perdrais la tête,
Que je la chercherais en vain;
Jamais je n'aurais voulu croire
Celui qui m'eût conté cela;
Et cependant, pauvre Grégoire,
C'est ton histoire que voilà.

Qui m'aurait dit que de la treille
Le jus me semblerait amer,
Que Lise à la bouche vermeille
A mes yeux n'aurait plus bon air,
Que refusant d'aimer et boire
Je dirais : ôtez-moi cela;
Et cependant, pauvre Grégoire,
C'est ton histoire que voilà.

Qui m'aurait dit que moi, bon homme,
Je songerais au lendemain ;
De mes péchés comptant la somme
J'aurais peur aussi du malin ;
Qui m'aurait dit que l'humeur noire,
Mes amis, me conduirait là ;
Et cependant, pauvre Grégoire,
C'est ton histoire que voilà.

---

[27] *page* 148, *vers* 8.

Monsieur ! — Je suis auteur. — Auteur ! on n'entre pas.

Il y a tel théâtre où l'on a présenté trois cents pièces dans un an; sur ce nombre deux cents cinquante n'étaient pas écrites en français, et sur les cinquante autres, six étaient à peine susceptibles d'être reçues à corrections, et trois d'être jouées ; il ne faut pas s'étonner si les comédiens ont de la prévention contre les nouveaux auteurs.

---

[28] *page* 149, *vers* 8.

Nul ne l'interrompra : l'un bâille, l'autre dort.

L'AUDIENCE.

Avant d'embrasser le métier
Dont dame Thémis est patrone,
Certain juge, honnête personne,
Était garçon d'un cafetier.
Un jour on plaidait une affaire
Dont le fonds et l'objet,
Dont, en un mot, tout le mystère
Était un enfant fait.
Mais, admirez la circonstance !
Le juge, du repos ami,
Bellement s'était endormi,
Et ronflait pendant l'audience.
Chaque avocat voulait avoir raison,
Et sans écouter la famille
L'un s'écriait : c'est une fille,
L'autre disait : c'est un garçon.
Dès que ce mot a frappé son oreille,

Oubliant procès et plaideur,
Notre juge en sursaut s'éveille
Et s'écrie : « On y va, monsieur ! »

---

[29] *page* 150, *vers* 1.

Va trouver de Feydeau quelqu'auteur harmonique,
Et mets ta tragédie en opéra-comique.

Les Italiens appellent *farça* (farce) tout opéra en un acte. Il y a de ces farces qui ne sont rien moins que plaisantes, et où l'on ne fait que gémir depuis l'ouverture jusqu'à la chute du rideau. Dans l'*Amor conjugale* de Meyer (le *Fidelio* de Beethoven), on voit un homme condamné à mourir de faim dans un cachot, et qui chante bravement en *si* mineur, tandis qu'on creuse sa fosse en *six-huit*. Nous avons également beaucoup d'opéras-comiques qui n'ont de comique que leur titre, et où l'on ne crie pas moins fort qu'au grand opéra. Toutefois on ne peut nier les immenses progrès que nos exécutans ont fait depuis dix ans ; ces combats à outrance entre l'orchestre et les chanteurs sont devenus rares. Chacun ne fait du bruit qu'à son tour, et tout le monde y gagne. Ce qui suit fut fait à l'époque où le tapage était encore la divinité régnante à l'Académie de musique.

LES CHATS HÉROÏQUES.

Grand Opéra.

La scène se passe à Paris, dans la rue Lepelletier.

(Le théâtre représente un toit et une gouttière. Il fait nuit.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GRISETTE.

La nuit de son voile propice
A couvert enfin le quartier;
Voici l'heure où, quittant l'office,
Mon amant remonte au grenier.
O Phébé! cache ta lumière,
Et qu'une heureuse obscurité
Dérobe ma félicité
A la nature entière.
Mais par les accens les plus doux

Hâtons l'instant du rendez-vous,
Miaoux! miaoux!
J'entends l'ardoise qui s'agite,
C'est lui! comme mon cœur palpite!
Viens, ô le plus beau des matoux,
Amour, écarte les jaloux :
Miaoux! miaoux!

SCÈNE DEUXIÈME.

GRISETTE, GRIFFONET.

GRIFFONET.

O mon amante! ô mon idole!
Est-ce toi dont j'entends le chant?
D'un ton si pur et si touchant,
Grisette, est-ce toi qui miaule?

GRISETTE.

Celle qui t'a donné sa foi,
Cher matou, miaule pour toi.

ENSEMBLE.

Puisqu'en ce jour le destin nous rassemble,
Avec ardeur miaulons tous les deux;
Lorsque le cœur est amoureux
Il est bien doux de miauler ensemble.

GRIFFONET.

Fidèle à tes divins appas,
Pour toi mon cœur, bête charmante,
Dans sa flamme toujours constante
Miaulera jusqu'au trépas.

GRISETTE.

O Griffonet, prends de ma pate,
Prends cette écharpe. Au milieu des combats,
O noble chat! tu rediras :
C'est un don de ma chatte!

GRIFFONET.

Près de sa belle, au rendez-vous,
Grands Dieux! que les momens sont doux.

ENSEMBLE.

Miaoux! miaoux!

GRISETTE.

Jurons, et que cette gouttière
Soit témoin de notre serment;
Jurons, jurons, ô mon amant,
De nous aimer jusqu'à l'heure dernière.

ENSEMBLE.

Que le ciel vengeur des forfaits,
Sur ma tête coupable

Fasse tomber sa vengeance effroyable,
Si je trahis le serment que je fais.

GRISETTE.

Un bruit lointain se fait entendre,
Ecoutons, silence, écoutons!
O cher matou! nous périssons
Si l'on venait à nous surprendre.

GRIFFONET.

Écoutons, silence, écoutons!
Un bruit lointain se fait entendre.

SCÈNE TROISIÈME.

LES PRÉCÉDENS, CHOEUR DES MATOUX.

LE CHOEUR DES MATOUX, dans le lointain.

Compagnons, prenons des souris,
C'est le devoir qui nous l'ordonne;
Prenons les mères, les petits,
Exterminons cette race félone,
Compagnons, prenons des souris.

GRISETTE.

De nos guerriers la cohorte s'avance;
Si les vœux d'une amante arrivent jusqu'à toi,

Si Grisette a chéri ta loi,
Ah ! fais-lui, Dieu des chats, éviter leur présence.

LE CHOEUR DES MATOUX, plus rapproché.

Exterminons les mères, les petits,
Qu'il n'en soit plus dans la nature ;
Que la race future
Dise : Il fut des souris !

GRIFFONET.

Ne tremble pas, aimable chatte,
Je brave leur courroux ;
N'avons-nous pas pour nous
Et les Dieux et ma pate ?

LE CHOEUR DES MATOUX.

Prenons les mères, les petits !

SCÈNE QUATRIÈME.

LES PRÉCÉDENS, CHOEUR DE SOURIS.

LE CHOEUR DES SOURIS, dans leurs trous.

D'où viennent ces accens barbares ?
Qui pousse ces sinistres cris ?

LES MATOUX.

Quand par les Dieux ils sont proscrits,

De leur sang serons-nous avares?
Compagnons, prenons des souris.

LE CHŒUR DES SOURIS.

Arrêtez, guerriers sanguinaires!

LES MATOUX.

C'est par les Dieux qu'ils sont proscrits.

LE CHŒUR DES SOURIS.

Grands Dieux! montrez-vous moins sévères,
Grands Dieux, protecteurs des souris!

LES MATOUX.

Croquons les mères, les petits,
Que de leur sang les toits rougissent,
Que la terre entende leurs cris,
Jusques aux cieux qu'ils retentissent.

SCÈNE CINQUIÈME.

GRISETTE, GRIFFONET, CHŒUR DES MATOUX, MIOLARD, chef des matoux.

MIOLARD, récitatif.

Quelle est cette jeune beauté
Qui semble éviter la lumière?
Pourquoi donc, aimable étrangère,
Chercher ainsi l'obscurité?

GRIFFONET, se montrant.

Eh! que t'importe? téméraire!

MIOLARD.

Qui parle avec tant de fierté?

GRIFFONET.

Celui qu'outrage ta présence,
Dont tu sentiras la vengeance
Si cet objet n'est respecté.

MIOLARD.

A l'excès de son insolence
Je connais celui qui m'offense;
Indigne du beau nom de chat,
Tandis que nous veillons pendant la nuit entière,
Ce lâche déserteur, inutile soldat,
Paisible au sein d'une gouttière,
Miaule ses amours ou lèche quelque plat.

GRIFFONET, avec feu.

Si je souffrais un tel langage,
Je mériterais tes mépris.
Contre ce matou qui m'outrage
Daignez seconder mon courage,
Dieux, et je vous promets l'hommage
D'une hétacombe de souris.

GRISETTE.

Modère ton courroux, une amante t'en prie.

GRIFFONET.

Laisse-moi dans son sang nous venger tous les deux.
Immoler un pervers c'est honorer les Dieux!

MIOLARD.

A moi, chers compagnons, c'est vous qu'on injurie.
Venez, secondez ma furie !

(Ils combattent.)

GRISETTE.

Protége, Dieu puissant,
Un matou qu'on opprime ;
Si l'amour est un crime,
Quel chat est innocent?

SCÈNE SIXIÈME.

LES PRÉCÉDENS, CHOEUR DE CHATTES.

LE CHOEUR DES CHATTES.

Sauvons cette triste victime.

(Combat général. La symphonie exprime la fureur des combattans et les divers sentimens qui les agitent.)

UN VOISIN

(du lieu du combat, ouvrant sa fenêtre et paraissant en bonnet de nuit.)

Au chat ! au chat ! au chat !

UN AUTRE VOISIN,

(paraissant à sa fenêtre, une chandelle à la main.)

Qu'avez-vous donc, mon voisin? vous ne dormez pas.

LE PREMIER VOISIN.

Hélas ! mon cher voisin, qui pourrait dormir avec un tel vacarme ? Il semble que tous les chats du monde se soient donnés ici rendez-vous : il est bientôt onze heures, et depuis sept heures sonnées ils font un sabbat de possédés.

LE DEUXIÈME VOISIN.

On voit bien que vous êtes nouvellement établi dans la rue le Pelletier; vous n'êtes pas encore accoutumé au bruit.

LE PREMIER VOISIN.

Que me dites-vous là, mon voisin? est-ce que ce tapage recommence souvent?

LE DEUXIÈME VOISIN.

Hélas ! mon cher voisin, trois fois par semaine; mais il y a des jours où ils sont plus ou moins enragés : aujourd'hui, par exemple, ils ont vraiment le diable au corps, et l'on n'entendrait pas Dieu tonner.

LE PREMIER VOISIN.

Quel désagrément! et je croyais être dans un quartier tranquille! moi qui viens de quitter la barrière du Roule, à cause du combat de taureaux. Au chat! au chat! peste soit des vilains animaux! Ecoutez comme ils s'en donnent! on jurerait qu'ils s'étranglent. Il y en a là un gros qu'on entend par dessus tous les autres. Ah! si j'avais un pavé! Au chat! au chat! au chat!

LE DEUXIÈME VOISIN.

Ah! mon voisin, ne vous donnez pas une peine inutile. Il faut qu'ils miaulent leur temps. Ils finiront d'eux-mêmes quand ils n'en pourront plus.

LE PREMIER VOISIN.

Bonsoir donc, mon voisin.

LE DEUXIÈME VOISIN.

Bonsoir, dormez si vous pouvez.

(Ils rentrent et ferment leurs croisées. — La symphonie continue.)

LE CHŒUR DES CHATS.

Immolons cet audacieux,
Compagnons, punissons le crime :
Il faut une victime,
Telle est la volonté des Dieux.

LE CHŒUR DES CHATTES.

Défendons un chat malheureux,
Secourons l'amant qu'on opprime;
Sauvons cette victime,
Telle est la volonté des Dieux.

GRIFFONET.

Arrivez, arrivez en foule,
Accourez, chats, venez, matoux,
Griffonet vous bravera tous :
C'est aujourd'hui que le sang coule.
Miaoux! miaoux!

(On entend un miaulement terrible, suivi d'un coup de tonnerre. Le grand Matou, dieu des chats, paraît dans une nuée éclatante.)

SCÈNE SEPTIÈME.

CHŒUR DES MATOUX, CHŒUR DES CHATTES, GRISETTE, GRIFFONET, MIOLARD, LE GRAND MATOU.

LE GRAND MATOU.

Suspendez, suspendez vos coups,
Vaillans chats, déposez les armes;
Et qu'après tant d'alarmes

La paix renaisse parmi vous.
O Grisette, sèche tes larmes,
Griffonet sera ton époux.

(Le dieu des chats disparaît.)

SCÈNE HUITIÈME.

GRISETTE, GRIFFONET, MIOLARD, CHOEUR DES MATOUX, CHOEUR DES CHATTES.

TOUS ENSEMBLE.

Miaoux ! miaoux !

MIOLARD.

Obéissons à cet ordre suprême,
Que le plaisir règne en ces lieux,
Que l'on s'embrasse, que l'on s'aime.
Miaulons tous pour honorer les Dieux.

TOUS ENSEMBLE.

Miaulons tous pour honorer les dieux.

(Miaulement final.)

Amis, dans ce jour d'allégresse,
Miaulons, miaulons sans cesse.

30 *page* 150, *vers* 11.

Et partout où paraît le mot malencontreux,
Il faut le remplacer par quelque tour heureux.

Un acteur à la mode avait porté plus loin l'exigence : quand quelque mot piquant se trouvait dans le rôle de son interlocuteur, il fallait le reporter dans le sien, sinon le supprimer.

---

31 *page* 151, *vers* 6.

Mais redoute surtout la fureur chromatique
Du savant professeur.

Un amateur breton fut pris tout à coup de l'envie de faire un opéra : il était monté sur une armoire, où, selon lui, les inspirations lui venaient mieux qu'ailleurs ; établi là, il fut impossible de l'en faire descendre. En vain sa famille lui présentait l'échelle en suppliant, il ne voulut rien entendre, et pendant huit jours et huit nuits il y resta, y mangea, y but et y dormit, au risque mille fois de tomber et de se rompre le col. Son opéra composé, il descendit, et la musique, dit-on, n'en était pas trop mauvaise, pour un fou.

Pugnani, à qui nous devons Viotti, avait la passion des perruques; il en avait pour chaque heure du jour, et même pour la nuit : c'était d'ailleurs un habile maître.

Aujourd'hui, parmi nos artistes, nous avons beaucoup moins d'originaux que de gens d'esprit et de sens. Le célèbre auteur de la *Camilla,* de l'*Agnèse,* de la *Griselda,* et de vingt autres chefs-d'œuvre, avait donné des leçons de piano à Marie-Louise. Napoléon, quelque temps avant le mariage, lui ayant demandé comment elle en jouait, il se trouva assez embarrassé pour dire le mot vrai; enfin, il lui répondit : « Sire, très respectablement. »

---

32 *page* 151, *vers* 8.

Qui pleurant ses bémols que gâtent les sifflets.

A une première représentation, un homme sifflait et applaudissait tout à la fois, en disant qu'il avait reçu un billet pour applaudir, mais qu'il sifflait parce qu'il trouvait la pièce mauvaise.

---

33 *page* 152, *vers* 13.

Il inventait la pelle et trouvait le râteau.

A mesure que les connaissances humaines se per-

fectionnent et s'étendent, il devient plus difficile d'être célèbre ou utile. Tel eût été un savant et un homme d'esprit il y a deux cents ans, qui n'est aujourd'hui qu'un ignorant et un sot.

---

34 *page* 152, *vers* 18.

Oui, vous seriez cent fois au dessous de la brute.

Un homme ivre, ou égaré par la passion ou la peur, ou abruti par l'esprit de parti ou le fanatisme, est certainement, pour l'intelligence, bien au dessous de l'animal, qui, dans toutes les circonstances, a l'instinct de sa conservation et le coup d'œil juste.

---

36 *page* 153, *vers* 2.

Victor, ce fier rimeur dont tout Paris raffole,
Ne sait pas distinguer un écu d'une obole.

L'argent est la force morale d'un état, c'est le mobile de l'opinion : le parti le plus riche finit toujours par avoir raison. Avec de l'argent on achète la force, c'est-à-dire le peuple. Il en était de même dans toutes les républiques, notamment chez les Romains.

Pecunia vient de *pecus*, parce que les troupeaux faisaient leur principale richesse. Si l'on en croit Rollin, avant l'effigie des empereurs les monnaies portaient celle d'une brebis.

---

[36] *page* 155, *vers* 2.

En cas de récidive, en quelqu'académie
Qu'on m'enchaîne siégeant le reste de ma vie.

LA RÉCLAMATION.

Quoi! vous voulez dans un fauteuil
Me placer à l'Académie!
Avez-vous des habits de deuil
Pour la triste cérémonie?
Je n'ai pas mérité mon sort :
Emportez, emportez la bière.
Mes amis, je ne suis pas mort,
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Avant que je sois trépassé,
Faudra-t-il vous entendre dire
Mon *requiescat in pace*,

Et si bien portant que j'expire?
Ah! je n'ai point de passeport,
Ni la somme du luminaire.
Mes amis, je ne suis par mort
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Tout se taît dans ce Phlégeton,
Ou s'il en sort quelques voix sombres,
On reconnaît assez au ton
Que c'est la musique des ombres.
Et moi qui voulais chanter fort,
Et moi qui desire vous plaire,
Mes amis, je ne suis pas mort
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Si quelqu'un était revenu
Du fond de ce gouffre funeste,
Eh bien! j'y serais descendu
En disant, l'espérance reste.
Mais dès qu'on a touché le bord
On n'est bon à rien sur la terre!
Mes amis, je ne suis pas mort
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Vous direz que l'honneur est grand,
Aussi je vous en remercie ;
Mais quarante morts cependant
Ne valent pas un homme en vie.
Jamais les proverbes n'ont tort,
Hélas ! je ne saurais qu'y faire,
Mes amis je ne suis pas mort,
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

VI

La Politique.

La Politique[1].

SATIRE SIXIÈME.

On m'a dit qu'autrefois un certain Aristide,[2]
Juste comme on n'est plus, et soldat intrépide,
Pour avoir trop souvent au prône été cité,
Fut par les citoyens chassé de la cité;
Et que Socrate un jour fut traduit sur la scène,
Et livré poings liés aux histrions d'Athène,
Parce qu'on admirait ses vertus, son savoir,
Et que les beaux esprits se plaisaient à le voir.
Ah! qu'auraient fait les Grecs si le juste et le sage
Avaient tourné la tête à tout l'aréopage?

Si les dames s'étaient prises de passions
Pour les lois de la presse et des élections?
Si l'on n'eût pu s'asseoir au cirque, au céramique,
Sans y gagner soudain la fièvre politique?
Depuis que cette peste a paru dans Paris,
La paix et le plaisir ont quitté le pays.
Il n'est pas de bourgade au fond de la province,
Pas de méchant hameau, de bicoque assez mince,
Qui n'ait son Démosthène, Eschine, ou son client,
Qui, du matin au soir, l'un sur l'autre aboyant,
Déchirent sans pitié de leurs voix glapissantes
Des malheureux voisins les oreilles saignantes.
N'est-il donc pas de lois, de juges, de sergens?
N'est-ce plus un délit que d'ennuyer les gens,
Et sans but, sans profit, leur rompre la cervelle?
Que de nos intérêts Timogène se mêle,
Qu'il donne en bon français, ou tout haut ou tout bas,
Des conseils à celui qui n'en demande pas,
On peut le lui passer, il veut être ministre,
Et dans certain faubourg son esprit s'enregistre.
Mais barbouillé de lie et marchant de côté,

Que Luc nous prêche l'ordre et la sobriété ;
Que Jean soit un Solon, qu'il s'avise d'écrire [3]
Sur l'homme, sur ses droits, avant de savoir lire, [4]
Je crois que de bon cœur je leur romprais les os.
Eh! mes pauvres amis, tenez-vous en repos,
Faites-nous des enfans, non de la politique.
Que nous ayons l'empire ou bien la république,
Vous n'en serez pas moins, à présent et toujours, [5]
La pâture servie aux banquets des vautours.
Pourquoi donc vous troubler et vous mettre en colère?
Est-ce afin de savoir si c'est pour Paul ou Pierre [6]
Que le bon Dieu vous fit? ou bien pour décider
Comment ou Pierre ou Paul doit vous accommoder?
Sur l'un de ces deux points si votre esprit s'agite,
Je vous engage fort à vous calmer bien vite.
La poule et le chapon, dans votre basse-cour, [7]
Écartant la clôture ou bien l'ordre du jour,
Discutent-ils la sauce où vous allez les mettre?
A l'opération puisqu'il faut se soumettre,
Puisqu'on doit vous manger, il vous importe peu
Que l'on vous mange au blanc, ou qu'on vous mange au bleu:

Retenez donc ces cris dont l'oreille se lasse, [8]
Et laissez-vous manger sans faire la grimace.

Mais tâchons d'expliquer d'où vient le brouhaha;
Qu'est-ce qu'un libéral, et qu'est-ce qu'un ultra?

Ce sont des furieux qui menacent nos têtes,
Dira-t-on. Point du tout, ce sont des gens honnêtes
Qui vont à Charenton par chemins différens,
L'un est à droite et l'autre à gauche du bon sens. [9]
J'entends, à ce propos, tout un peuple en furie [10]
Crier au doctrinaire! au ventru! Sur ma vie,
Je ne suis pas ventru, mes amis, tant s'en faut,
Et je vais clairement vous le prouver bientôt.
Or, voulez-vous savoir quel est le caractère
De ces fameux rivaux? Un ultra, d'ordinaire,
Est, si je m'y connais, un homme d'autrefois,
Noble, à ce qu'il prétend, et que le sang bourgeois
N'a jamais dégradé de sa haute origine:
A l'en croire, on devrait le connaître à la mine.
Certain air de grandeur, à sa taille assorti,

De la côte d'Adam prouve qu'il est sorti;
Et ses vieux parchemins de gothique écriture [11]
Sont tous en traits dorés gravés sur sa figure.
Puisqu'il le dit, eh bien ! j'y souscris, et fut-il
Bizarre, ennuyeux, sot, je veux qu'il soit gentil;
Mais tout gentil qu'on soit, faut-il être maussade?
Quand cet enfant gâté qui bat son camarade
Vous donne pour raison qu'il est borgne ou bancal,
Est-il plus insensé que cet original?
Or ça, mon gentilhomme, où donc la politesse [12]
A-t-elle jamais fait déroger la noblesse?
Vous êtes orgueilleux, nous direz-vous pourquoi?
Votre premier parent fut vilain comme moi;
A moins que, selon vous, le ciel en sa prudence,
Vous réservant l'honneur de la prééminence,
Le don de la raison et les faveurs du sort,
Du limon le plus fin vous ait formé d'abord,
Et qu'ayant en vous seul épuisé la matière,
Il m'ait fait du rebut d'un reste de poussière;
Qu'en un mot je vous sois, misérable animal, [13]
Ce que l'oie est au cygne et l'âne est au cheval;

Encor serait-il bon, avec ce droit d'aînesse,
Que vous ayez celui de me tenir en lesse;
Et que des animaux roi par hérédité, [14]
Dieu m'ait fait le sujet de votre majesté.
Ah! s'il en est ainsi, je l'avoue, il est juste
Que j'honore en vassal votre personne auguste;
Qu'à la ville, à la cour, je vous cède le pas,
Que j'attende la gloire au rang de vos soldats;
Et baisant humblement la main qui me châtie,
Je prouve, par mon zèle et par ma modestie,
Que vous êtes mon maître et de fait et de droit.

Mais on n'est pas ultra, quelque noble qu'on soit,
Si de nos mécontens on ne grossit la liste.
Il faut haïr le roi pour être royaliste,
A plat ventre ramper dans le chemin tracé,
Rajustant le présent aux lambeaux du passé,
Repousser à grands cris les modernes pratiques;
Et fier admirateur des sottises antiques, [15]
Honorant nos aïeux à nos frais et dépens,
A la gloire des morts immoler les vivans.

« Bien, dit un libéral, vous parlez comme un livre ;
De ces ultras maudits que le ciel nous délivre,
Et soudain le bonheur renaîtra parmi nous.
Vous conviendrez, monsieur, que ces gens-là sont fous.
Ils osent comparer aux exploits de nos braves
Les misérables faits d'une troupe d'esclaves,
Ou les votes brillans des loyaux députés,
Aux arrêts que vendaient des juges patentés.
La révolution a retrempé les hommes.
L'on voudrait vainement, dans le siècle où nous sommes,
Nous prêcher la vertu, la férule à la main, [16]
Nous traîner aux genoux d'un frère ignorantin,
Troubler notre raison de sinistres chimères,
Et nous damner enfin comme l'étaient nos pères.
Grace au ciel, nous avons trop d'esprit pour cela ;
Qu'on envoie à grands frais les fils de Loyola
Colporter leurs sermons de bourgade en bourgade,
Et des prédestinés recruter la brigade,
Nous n'en dirons pas moins : Point de maître éternel,
Point de dieu doctrinaire ou ministériel. [17]
Si nous en voulons un, qu'il règne sans mystère,

Qu'il marche à la hauteur du siècle des lumières;
Qu'il ne gouverne plus dans l'ombre et le secret,
Qu'il présente son compte et fasse son budget.
Craint-on l'œil du public lorsque l'on veut bien faire?
Ne pourrons-nous donner un avis salutaire?
Le vote n'est-il pas le droit conservateur?
Quand le ciel créa l'homme il le fit électeur;
Sa carte, qu'un préfet et commente et rature,
Cette carte il la tient des mains de la nature.
La nature a fait libre et la presse et le cœur;
Or donc, plus de préfet, de chaîne, de censeur,
Plus d'avides douaniers, de féroces gendarmes,
De commis engraissés et de sang et de larmes,
Plus de ces courtisans, ces prêtres de Baal,
Loin de nous ce cortége impur et féodal!
Voilà comme l'on sent, voilà comme l'on pense,
C'est le vœu du bon sens, c'est le cri de la France.
Et si quelqu'un ici ne dit pas comme nous,
Qu'il soit honni, sifflé, déshonoré. — Tout doux!
Tout doux! l'homme de bien, et ne sifflons personne:
D'être ultra philosophe au fond je te soupçonne.

Je me souviens encor de feu monsieur Marat, [18]
Très philosophe aussi, très grand homme d'état ;
Du philantrope Clootz, et du père Duchêne, [19]
Chapitrant la montagne et flagellant la plaine.
Que ce bon Bas-Breton, qui se croit un Romain, [20]
Aille, le cor en bouche et le chaudron en main,
Régalant le quartier d'une brillante aubade,
Au grand homme du coin donner la sérénade ; [21]
Par un charivari riche de tous les tons,
Qu'il fasse à sa manière entendre ses raisons, [22]
Je n'y vois en tout point qu'un sujet ridicule ;
Aussi de le troubler je me ferai scrupule,
Et je laisse en repos ces Gracques innocens
De leur sédition égayer les passans.
Mais je te poursuivrai, bourreau folliculaire,
Toi qui troubles la paix, toi qui souffles la guerre ;
Que viens-tu nous parler de dîme, de châteaux,
De serfs, de privilége et de droits féodaux ?
C'en est fait du pauvre homme : un seigneur, à l'en croire,
Va le mettre au marché, le conduire à la foire.
Eh ! mon Dieu, mon ami, calme donc ton cerveau,

Il ne trouverait pas un écu de ta peau;
Tu peux à ton profit l'escompter à ta guise,
Et comme tu l'entends vendre ta marchandise. [23]
Mais réponds, je te prie, est-ce de bonne foi
Que tu trembles si fort, que tu pâlis d'effroi?
Et dans cette terreur dont ta vertu se pique, [24]
Dis-moi, n'entre-t-il pas un peu de politique?
Ne nous montres-tu point un intérêt si grand
Pour rendre ton journal plus vif et plus piquant?
Ne veux-tu pas prouver que la fièvre nous mine,
Pour nous faire en douceur prendre ta médecine?
Bref, n'es-tu pas pour nous ce marchand d'élixir
Qui blessait les passans afin de les guérir?
Mais il parle, écoutons! — « Souverains de la terre,
« Les hommes sont égaux, et l'enfant et son père,
« Jeune ou vieux, faible ou fort, tous deux sont citoyens.
« Or, supposons qu'un père, abusant des moyens,
« Imprime au nourrisson une terreur secrète;
« Sans égard pour ses droits, le menace, le fouette,
« Et force méchamment ce jeune infortuné
« Au malheur d'obéir dès l'instant qu'il est né,

« En conclurai-je donc qu'il a droit de le faire?
« Non, le fils ne doit pas obéir à son père. »

Peut-être croyez-vous que c'est à demi-voix
Qu'il endoctrine ainsi l'héritier de ses droits?
Ah! détrompez-vous bien, au nez de l'auditoire
Il a déjà jeté la plume et l'écritoire,
Défiant en champ clos, au premier feuilleton,
Quiconque douterait qu'il eût parlé raison.

Gauche ou droite, ergoter n'est pas dans Aristote:
Enivrer ce rustaut pour escroquer son vote,
N'est pas plus libéral que de dire au commis :
« Ou ta voix ou ta place; on est libre, choisis. »
Quoi! vous, c'est à l'ivresse à qui votre prudence
Veut confier le choix des élus de la France!
Et vous, au malheureux que vous livra la faim,
Qui vous vendit sa vie au prix d'un peu de pain,
Venez après vingt ans dénier son salaire!
Changera-t-il d'esprit à chaque ministère?
Avant d'être commis il était citoyen.

Clodius est votre homme, et s'il n'est pas le sien,
S'il craint d'un tel ami la famélique audace,
Trahira-t-il sa foi pour conserver sa place?
S'il le faisait, bientôt par vous-même accusé,
A ses yeux méprisable il serait méprisé.

Ultras ou libéraux, respectez la morale;
Bayonne a vu sécher la main impériale;
L'aigle ferme les yeux devant la vérité,
Dans l'abîme soudain l'aigle est précipité.
Ministres, gouvernans, croyez l'expérience,
La bonne foi toujours affermit la puissance;
Quand le prince au mensonge a confié ses droits,
Son nom n'est déjà plus sur la liste des rois.
Honte, opprobre à jamais au conseiller inique
Qui, sur l'improbité fondant sa politique,
Du noble peuple franc a dégradé les mœurs;
La pourpre eut des Séjan, le chaume a ses flatteurs.

Tel ne veut que du bruit, le scandale le tente;
Il veut que le badaud, une bouche béante,

En le voyant passer plus gourmé qu'un tribun,
Dise : « C'est lui ! — Qui ? — L'un des deux cent vingt et un.
— Ah ! bah ! qu'a-t-il fait ? — Rien, mais il a la voix forte ;
Il crie, il gesticule, et toujours à la porte
Il force tout venant à crier avec lui.
La liberté jamais n'eut un plus ferme appui. »
Je m'étonnerais peu si cette frénésie,
Cet amour d'imprimer sa rage et sa folie, [26]
N'avait gagné chez nous que quelqu'esprit malsain
Né pour vivre de mal ou pour mourir de faim.
Que maître Blafardin, de sottise et d'injure,
Tienne boutique ouverte et vende l'imposture ;
Que, bravant le public, le droit et la raison,
Il mente, calomnie et verse le poison,
C'est son pain, et pour lui le métier est honnête,
Il ne déroge pas en dansant à la fête ;
Mais qu'un homme de bien, noir ou blanc tour à tour,
Flagornant sans pudeur les passions du jour,
Vienne chaque matin, athlète littéraire,
Prostituer sa plume aux gages d'un libraire,
Gourmer le sens commun, et se prendre au toupet

Avec le premier gueux qui lui prête collet;
Non, je n'ai pas d'orgueil, mais, pour gagner ma vie,
S'il fallait m'abaisser à tant d'ignominie,
Certes, j'aimerais mieux, comme Job autrefois,
Expirer de misère à la porte des rois.
Et c'est vous, Doricourt; vous encor plus blâmable,
Vous, ô noble Damis, dont la plume coupable...
Si j'en appelle en vain à votre dignité,
Songez au jugement de la postérité.
Le ciel vous donna-t-il le talent, le génie
Pour fronder la raison, pour prêcher la folie,
Pour faire ce métier, le moins noble de tous,
Qu'Hébert dans son grenier fit aussi bien que vous?
A vendre du poison on gagne peu d'estime,
Politique et menteur, c'est presque synonyme.
Ah! dans vingt ans d'ici qu'est-ce qui parlera
De Pierre, de Simon, de libéral, d'ultra?
Oubliés, confondus, traînés dans la poussière,
Ces pamphlets qu'aujourd'hui prône la France entière,
A la livre vendus au droguiste du coin,
Auront enveloppé la manne et le benjoin.

Si l'œil du curieux par un hasard s'y jette,
Il dira seulement en secouant la tête :
« Hélas ! les gens d'alors étaient fous à lier. »[27]
Mais échappât-il même un exemplaire entier,
Gardez-vous de penser qu'il serve à votre gloire ;
Il sera repoussé par la main de l'histoire.
Tel qui voudra du temps éclaircir quelque point,
Dans le cri d'un parti ne le cherchera point ;
Il vous préfèrera la plus mince chronique,
Quelque mémoire obscur, mais au moins véridique,
Où les faits, exposés avec simplicité,
Sans grace, sans talent, seront la vérité.
Voulez-vous être crus ? dites des faits croyables.
Hors vous et vos amis point de gens raisonnables,
Point d'honneur, de vertu, c'est votre sentiment ;
Et quand nous appelons de votre jugement,
Nous menaçons le prince et la chose publique ;
Nous voulons Bonaparte ou bien la république ;
Nous nous moquons des lois, nous renions le ciel,
Nous ébranlons le trône et renversons l'autel.
Je pleure sur le sort du Grec que l'on égorge,[28]

Turcaret m'apostrophe et me prend à la gorge,
Et Philocrite veut qu'on me mette au carcan
Pour avoir sans respect parlé du grand Sultan.
Ah! que l'intolérance est un vice incommode!
Que nous serions heureux s'il n'était plus de mode!
Si l'on pouvait chez nous penser à sa façon,
Sans risque de se voir à cinq ans de prison,
Aux dépens du procès, dix mille francs d'amende,
Condamné par Robin, que le ciel le lui rende!
Ce drap vous paraît blanc, à mes yeux il est noir;
Chacun a sa couleur et sa façon de voir.
J'y vois mal, j'y consens; accusez-en ma vue,
Dites que je suis borgne où que j'ai la berlue;
Mais ne m'appelez pas un traître, un scélérat:
On est homme de bien sans se connaître en drap.

Halte-là, dira-t-on, vous êtes en délire,
Je vous prends sur le fait, monsieur, de la satire.
Vous nous prêchiez d'abord le silence, et voici
Que vous dites: parlez! Parler! qu'est-ce ceci?
Quand on fait le docteur, il faut de la mémoire;

Vous dites noir et blanc, lequel nous faut-il croire?
— Tous les deux, mon ami, c'est où j'en veux venir;
Et si le ridicule aujourd'hui doit flétrir
Tous ces convertisseurs anarchistes à gage, [31]
De qui l'opinion se paie à tant la page;
Si je dis taisez-vous au bavard mal séant,
S'il ne faut pas qu'un nain se prétende un géant,
Et que cet Erostrate allume l'incendie [32]
Pour qu'on mette son nom dans la Biographie,
Applaudirais-je à Luc, avide de procès,
Espion amateur, mouchard *ad honores*,
Allant, du cœur humain dépouillant l'enveloppe,
Rechercher les délits avec un microscope;
Et prouver comme Albin, ce savant traducteur,
Que vive le tondu c'est vive l'empereur!
Non, je ne pare pas, dans ma sotte furie,
Du titre de révolte une plaisanterie.
Rire est-ce conspirer? Voyez le beau malheur
Quand Bull aura sifflé Rapin le procureur!
Est-ce un homme si grand et de telle importance
Qu'il tienne dans sa main les destins de la France?

Et que pour expier le crime des sifflets,
Pour arrêter sa plume et calmer ses accès,
De maires et d'adjoints il faille une hécatombe?
Que l'encre qu'il versa sur sa tête retombe!

Rire est le droit du peuple ; il a son franc parler : [33]
Pour des mots, des vains cris, pourquoi le désoler?
Laissez-le librement vous lancer anathème,
Crier contre la dîme en payant le cinquième,
Redouter la gabelle et ses antiques droits,
En achetant son sel trois fois plus qu'autrefois.
Tant qu'il fera du bruit, ne craignez rien de pire,
La liberté qu'il veut est celle de tout dire.
Vous pouvez le brider et le moraliser,
En lui laissant sa langue et le droit d'en user.
Mais je le dis encor, haine à l'hypocrisie!
Haine à tous ces brouillons, bourreaux de la patrie,
Fanatiques à froid, Brutus calculateurs, [34]
Achetant la fortune au prix de nos douleurs.
Entourés d'un brouillard de phrases, d'hyberpoles,
Par eux notre budget s'évapore en paroles,

Par eux plus rien de clair, et chez nous tous les jours
Pour découvrir un fait on défait deux discours.
Est-ce donc pour jaser, messieurs, que je vous nomme? [35]
Quoi! le plus grand parleur est-il le plus grand homme?
Quand je donne ma voix, est-ce afin qu'à mes frais
Vous fassiez à Paris votre cours de français?
Hé bon Dieu! raisonnons sans tant de verbiages;
Des chiffres, s'il vous plaît, et non pas des images:
Qui de trois ôte deux, reste un; cela suffit;
Quand le compte s'y trouve on montre assez d'esprit.
Et le silence encor a son heureuse chance,
Celui qui ne dit rien on peut croire qu'il pense :
Mutus s'est ainsi fait un très joli renom.
Parlons peu, parlons bien, le proverbe a raison.
Otez-moi ces cahiers dont le poids nous assomme,
J'aime les impromptus, là je reconnais l'homme.
Votre langue dût-elle, estropiant Restaut,
D'une S inopportune amuser le badaud,
Je n'en dirai pas moins : Pas de vaine dépense,
La vérité n'a pas besoin de l'éloquence.
A quoi sert au budget ce cliquetis de mots?

Voulez-vous déclamer, montez sur les tréteaux.
Préférez-vous chanter, allez, nouveau Tityre,
Aux pipeaux de Tibulle accorder votre lyre.
Mais homme, s'agit-il d'éclairer son pays,
De défendre ses droits, de réveiller ses fils,
Du vieil honneur éteint de ranimer la flamme,
Ce n'est pas de l'esprit que je veux, c'est de l'ame,
C'est d'un cœur tout français le généreux essor,
C'est la soif de bien faire et non celle de l'or.
Vous voulez vous inscrire aux pages de l'histoire!
Songez qu'on est fameux sans l'être pour la gloire.
La honte peut avoir son immortalité;
Et si de la vertu l'avenir est compté,
Si le temple est ouvert à de nobles génies,
Pour l'avide intrigant il est des gémonies.

LA POLITIQUE.

Notes.

Des fragmens de cette satire ont déjà été imprimés, et quelques journaux ont réalisé des personnages purement imaginaires. L'auteur déclare ici qu'aucune de ces interprétations n'est fondée : le but de la satire doit être d'attaquer les vices et les ridicules, et non les individus.

[2] *page* 235, *vers* 1.

On m'a dit qu'autrefois un certain Aristide
Juste comme on n'est plus, et soldat intrépide,
Pour avoir trop souvent au prône été cité,
Fut, par les citoyens, chassé de la cité.

L'Athénien Aristide, surnommé *le Juste*, fut envoyé en exil par jugement de l'ostracisme, vers l'an 483 avant J.-C. Un de ceux qui l'avaient condamné, interrogé sur le motif de son vote, répondit : J'étais fatigué de l'entendre appeler *le Juste*.

[3] *page* 237, *vers* 2.

Que Jean soit un Solon, qu'il s'avise d'écrire.

« Le chien de chasse ne se fait pas chien de berger, » racontait le prince de Ligne. Qu'on propose un évêché à un sous-lieutenant de hussards propre à son métier, il le quittera tout de suite pour dire la messe.

[4] *page* 237, *vers* 3.

Sur l'homme, sur ses droits.....

L'homme fait souvent consister ses droits dans de singulières habitudes. On lit dans une histoire d'Espagne que, jusqu'en 1760, toutes les ordures étaient déposées à Madrid dans les rues. Le roi ordonna à chaque propriétaire de bâtir des lieux privés. Les Espagnols regardèrent cet édit comme une infraction au droit commun du genre humain, et s'opposèrent fortement à son exécution. Les médecins mêmes prétendirent que la santé du peuple souffrirait si l'on ne jetait rien dans la rue, et le peuple manqua de se révolter pour conserver ce beau privilége.

En Angleterre, un voyageur débarque du paquebot: deux aubergistes le saisissent pour l'emmener chez eux; c'est leur droit. L'un dit qu'il l'a vu le premier, l'autre prétend qu'il l'a touché. Le voyageur veut les mettre d'accord, tous les deux l'injurient et l'accusent de partialité: ils se battent, une partie des coups tombent sur l'étranger dont ils déchirent les habits; ils vont tous trois chez le constable : « C'est donc vous, dit-il à l'étranger, qui apportez la discorde parmi les citoyens? » et il le fait conduire en prison. Cependant, les deux aubergistes plaident la propriété du voyageur, qui, par sentence, est adjugé à l'un d'eux;

mais, ayant été enfermé avec des filous, qui lui ont volé son argent, personne ne veut plus de lui, et, ne pouvant loger nulle part, il est chassé de la ville comme vagabond.

En Turquie, le droit consiste en un bâton et une corde, et le peuple s'insurgerait si on voulait y changer quelque chose. Un sultan à qui on annonçait la mort d'un de ses pachas disait : « C'est dommage, j'allais le faire étrangler. » C'était son droit.

Un autre fit donner la bastonnade à un oculiste parce qu'il ne voyait pas avec l'œil de verre qu'il lui avait mis.

Ali-Pacha conseillant au jeu M. de P.... lui disait : « Joue cœur, ou je te coupe la tête. »

Un porc ayant avalé, sur la côte des Esclaves, le serpent adoré dans le pays, le sultan condamna à mort tous les porcs.

---

[5] *page* 237, *vers* 8.

Vous n'en serez pas moins, à présent et toujours,
La pâture servie au banquet des vautours.

On connaît cette pétition : « Nous, par la disgrace de Dieu, manœuvres, serfs, nègres, esclaves, etc. »

LES LAPINS.

Pierre, mes lapins sont malades;
Vous les laissez mourir de faim.
Pourquoi sont-ils tristes, maussades?
Pourquoi n'ont-ils ni choux ni thym?

Vous les conduisez à l'herbage
Quand ils ont besoin de dormir;
Puis vous voulez les mettre en cage
Lorsqu'ils demandent à courir.

Un mois ils sont restés sans boire,
Et, quand ils étaient morts, hélas!
Vous prétendiez me faire accroire
Que les lapins ne buvaient pas.

Loin de maintenir le bon ordre,
Les défendre, les protéger,
Vous laissez votre chien les mordre
Et le renard les égorger.

La paix rendrait leurs peaux plus belles
Et leur ferait aimer la cour;

Vous les mettez en sentinelles,
Leur faites battre du tambour.

Sous prétexte de quelqu'injure
Vous fustigez les innocens,
Et du débris de leur fourrure
Vos bons amis se font des gants.

Même on prétend chez la voisine,
Soit dit ici sans vous fâcher,
Que pour vous habiller d'hermine
On vous a vu les écorcher.

---

[6] *page* 237, *vers* 11.

Est-ce enfin de savoir si c'est pour Paul ou Pierre
Que le bon Dieu vous fit.....

Tout est fait pour l'homme; et le bon Dieu a donné la forme aux soles d'après celle des poêles à frire.

---

7 *page* 237, *vers* 16.

La poule et le chapon, dans votre basse cour,
Écartant la clôture ou bien l'ordre du jour....

Mes bons amis, disait un jour un fermier à la volaille de son poulailler, je vous ai rassemblés ici pour que vous décidiez à quelle sauce vous voulez que je vous mange. — Mais nous ne voulons pas qu'on nous mange! — Vous vous écartez de la question ; je vous demande à quelle sauce, etc.

(*Extrait d'un journal.*)

J'ai vu des chiens qui portaient la pierre avec laquelle on devait les jeter à l'eau; d'autres qui allaient chercher le collier de force que leur maître avait perdu. J'ai vu des écoliers qui se querellaient et s'arrachaient les cheveux, pour être fouettés par Sylla au lieu de l'être par Marius. Quelqu'un leur dit : « Il vaudrait mieux ne l'être ni par l'un ni par l'autre. » Ils n'ont pas voulu le croire, et ils l'ont été par tous les deux.

---

8 *page* 238, *vers* 1.

Retenez donc ces cris dont l'oreille se lasse,
Et laissez-vous manger sans faire la grimace.

L'auteur n'a pas besoin d'expliquer le but de cette

phrase et de ce qui la précède : le silence des peuples fait le despotisme des rois.

(Voir la 3e partie de l'*Opinion de M. Cristophe*.)

---

9 *page* 238, *vers* 8.

L'un est à droite et l'autre à gauche du bon sens.

On lit dans un vieux poème anglais de Samuel Butler :

Sir Hudibras avec raison
Se chaussait d'un seul éperon,
Ayant preuve démonstrative . .
Qu'un côté marchant l'autre arrive.

---

10 *page* 238, *vers* 9.

J'entends à ce propos tout un peuple en furie
Crier au doctrinaire, au ventru !!.....

J'entre dans la grande Babylone; quand je passe la porte, on me bat, et on me met une coquille de noix

au bout du nez; je n'ai pas fait cent pas qu'un homme, en me donnant un grand coup de massue, m'apostrophe, arrache la coquille de noix et la moitié de mon nez, et met en place une coque d'œuf. Je suis bientôt rencontré par des gens à la noix, qui me cassent ma coque d'œuf, et me remettent celle de noix; puis ceux à l'œuf en font de même. Enfin, régulièrement, à tous les coins de rues j'étais battu ou par les uns ou par les autres. Pour me sauver de leur fureur je mis l'écaille d'œuf sur l'écaille de noix; ils se sont alors réunis pour me pendre.

---

11 *page* 239, *vers* 2.

Et ses vieux parchemins, de gothique écriture,
Sont tous en traits dorés gravés sur sa figure.

En signalant les prétentions ridicules de certains fous qui, souvent, n'ont pas même la qualité dont ils se parent, l'auteur n'a pas voulu attaquer un principe éminemment conservateur de toute société et de toute morale; il pense que le souvenir des aïeux est la première base d'un gouvernement libre, qu'aucune république ou monarchie représentative ne peut exister sans une noblesse : il a fait connaître ailleurs son opinion à cet égard.

(Voir l'ouvrage cité plus haut.)

---

[12] *page* 239, *vers* 10.

Or çà, mon gentilhomme, où donc la politesse
A-t-elle jamais fait déroger de noblesse?

On demandait à M. B.... s'il était gentilhomme ou roturier; il répondit : Je suis trop modeste pour dire que je suis gentil, trop fier pour convenir que je suis vilain, je me contente donc de penser que je ne suis pas mal.

---

[13] *page* 239, *vers* 20.

Qu'en un mot je vous sois, misérable animal,
Ce que l'oie est au cigne, et l'âne est au cheval.

Les animaux qui approchent par quelque point de ressemblance d'une espèce supérieure sont, avec grande injustice, voués au mépris et au ridicule. L'âne est certainement un noble animal; sa forme est élégante, son œil est expressif; il est sobre, patient et courageux : cependant son nom est devenu une injure, pourquoi? parce qu'il est moins beau que le cheval. Il existe une loi anglaise par laquelle les propriétaires d'ânes sont obligés de leur couper les oreilles, pour qu'il n'effraient pas les chevaux. Le cheval a sur lui l'avantage de la taille, mais il a moins d'intelligence. L'âne est

susceptible d'amitié. M. P.... possédait une ânesse qui, lorsquelle pouvait s'échapper, faisait deux lieues pour aller voir une autre ânesse avec qui elle avait été élevée. L'âne n'oublie ni les bons ni les mauvais traitemens; il pardonne les uns et vous sait gré des autres. Il est sensible à l'émulation; attelez un âne à coté du limonier le plus vigoureux, l'âne ne voudra pas faire moins que son compagnon; il tirera de toute la force de ses reins, et mourra pour le suivre. Son caractère est ferme; il ne désespère jamais des circonstances, il se gare d'un mauvais pas, et montre du courage quand il le faut. On connaît ce combat de l'âne contre le lion; l'âne s'étant placé dans un angle, tourna le derrière au roi des animaux et se défendit si bien à coups de pieds, qu'il le forca à battre en retraite. L'âne sauvage l'emporte en légèreté sur les coursiers les plus rapides. Dans une de leurs colonies d'Asie, des Anglais avaient préparé à grands frais une partie de chasse; les chiens se mirent sur la piste d'un animal sauvage, que l'on suivit toute la journée à travers les monts et les forêts; enfin il fut forcé : mais, au grand désappointement de toute la troupe, on reconnut que c'était un âne : on avait crevé vingt chevaux à sa poursuite.

En 1810, une baleine vint échouer à l'embouchure de la Somme : les riverains s'y portèrent en foule pour la dépecer; ils travaillaient depuis plusieurs heures dans le lard; l'immense cétacée restait immobile et

paraissait mort : mais au premier coup de pioche qui pénétra dans la chair, il fit un bond qui effraya tellement les ânes sur lesquels on chargeait sa dépouille, qu'ils prirent tous la fuite au galop, et ne purent être rattrapés qu'à plusieurs lieues de là : acte de prévoyance et de sagesse.

Lisez la description de l'âne dans Buffon; voyez dans le *Voyage sentimental* de Sterne le cas qu'il en faisait; lisez aussi la bible, et la haute idée qu'en avaient Job et David. Il est vrai qu'il y a loin d'un onagre du désert, à ce pauvre animal pelé dont nos jardiniers se servent pour porter des choux au marché, et que nous appelons bourrique. A ce sujet, on se rappelle que c'était la mode à la cour, en 1770, d'établir des portraits et des comparaisons; on ne pouvait plus entrer dans un salon, que les dames ne vous demandassent une similitude. R..... fit tomber cette manie, en publiant une pièce intitulée de l'ânesse et de la bourrique. Lichtenberg, aussi injuste que les autres, disait qu'un âne était un cheval traduit en hollandais.

Nous méprisons également l'oie parce qu'il y a un cigne. Si l'on dit têtu comme un âne, on dit bête comme une oie. Gensonné tançant quelques députés bavards qui se vantaient d'avoir sauvé la patrie, s'écriait : Oui, comme les oies du Capitole.

14 *page* 240, *vers* 3.

Et que des animaux roi.....

C'est un titre dont on a étrangement abusé, depuis le roi de la Basoche et celui des Ribauds.

César, un beau matin se dit : Je me fais roi.
—Pourquoi le serais-tu, faquin, plutôt que moi?
—Je le suis.—Ah! tu l'es! eh bien! moi je veux l'être;
Qu'on apporte le bât : vive le nouveau maître!

A Rotoneau, petite île vis-à-vis de Marseille, étaient deux vétérans qui gardaient le fort; l'un vint à mourir, l'autre se déclara roi de l'île. A l'aide d'un canon, il rançonnait les bâtimens; il resta roi environ un mois, on fut obligé d'envoyer contre lui une compagnie : il se défendit et capitula; on le mit à l'hôpital des fous.

Cristophe, roi d'Haïti, fut sacré par le capucin Corneille Brell, avec de l'huile de cacao.

L'histoire prouve, dit Rivarol, que s'il y a quelques rois qui ont le diadème sur le front, il y en a beaucoup qui l'ont sur les yeux.

Swift, dans le conte du Tonneau, assure qu'un empereur s'amusa pendant trente ans à prendre et perdre des villes, à battre des armées et à en être battu, à chasser les princes de leurs états, à brûler, saccager,

piller, massacrer ses ennemis et sès sujets. Tout à coup il lui vint un abcès au derrière; alors ce roi fut doux et pacifique, les vapeurs qui agitaient son cerveau s'étant portées ailleurs.

Le souverain de Dahomay ayant fait prisonnier l'anglais Lamb, lui prit tout ses papiers pour faire un cerf-volant.

On avait représenté je ne sais quel empereur d'Autriche ayant sur son dos le pape qui disait : « Ah ! me voilà enfin remonté sur ma bête. »

Zoroastre vit en enfer un roi auquel il manquait un pied; il en demanda à Dieu la raison; Dieu lui dit : « Ce roi pervers n'a fait qu'une action de bonté dans sa vie: il aperçut, en allant à la chasse, un dromadaire qui était lié trop loin de son auge, et qui voulant y manger ne pouvait y atteindre; il approcha l'auge d'un coup de pied; son pied est dans le ciel, tout le reste est ici. »

L'an 1831 n'a pas été l'an de grace pour les souverains.

---

[15] *page* 210, *vers* 18.

Et fier admirateur des sottises antiques.

Le philosophe Anaxagore assurait que le soleil était un peu plus grand que le Péloponèse.

Héraclite soutenait qu'il n'avait réellement qu'un pied de diamètre.

Et en 1832 nous avons entendu faire publiquement l'éloge de l'ignorance.

LES ÉCREVISSES.

Gardons-nous d'être savans,
C'est dangereux, quoi qu'on dise.
Mes amis, guerre au bon sens,
Vive à jamais la sottise!
De tout ce que nous savons,
Faisons d'heureux sacrifices;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Grace à ces jours de clarté,
Nous avons, pour désapprendre,
La grave Université
Qui sait comme il faut s'y prendre.
A l'aide de ses leçons,
Nous redeviendrons novices;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Pour faire notre salut
Il faut marcher dans l'ornière ;
En courant trop vite au but,
Nous l'avons laissé derrière.
Sur nos pas donc revenons,
Profitons de jours propices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Un docteur ayant emploi
De maître de l'ignorance,
Chaque jour veut une loi
Pour empêcher qu'on avance.
A ce grand homme rendons
Grace de ses bons offices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Pour aller comme le vent,
La poste a pris la manière ;
Au lieu de chevaux devant
On les attèle derrière.
On dit que nous arrivons,
Et j'en vois tous les indices,

Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Naguère on parlait au cœur
De notre gente écolière,
Aujourd'hui frère fouetteur
Ne parle qu'à son derrière....
Ainsi toutes les saisons
Ont chez nous leur bénéfices;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

L'écrevisse est, comme on sait,
L'emblème de la sagesse,
Comme le cancre est, de fait,
Un modèle de largesse.
On la voit fuir les rayons
Et chercher les précipices.
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Qu'avez-vous donc à crier toujours contre l'ignorance et les préjugés, disait un savant politique? Avez-vous peur que le peuple ne devienne trop sot? Plus il y aura de fous et d'ignorans, plus vous aurez d'esprit.

[16] *page* 241, *vers* 11.

Nous prêcher la vertu la férule à la main.

Un prédicateur disait en chaire : Je ne puis concevoir, mes frères, comment le Sauveur est mort pour des espèces comme vous.

Un autre prétendait que le jour de sa résurrection, notre Seigneur avait apparu d'abord aux femmes pour que la nouvelle en fût plus tôt répandue.

Madame de Staël raconte qu'un individu suivait d'un air d'angoisse et de conviction tous les mouvemens d'un prédicateur qui gesticulait beaucoup. On croyait l'auditeur converti; tout à coup il s'écrie : « Comme il sue ! »

---

[17] *page* 241, *vers* 20.

Point de dieu doctrinaire ou ministériel.

L'homme, voulant donner à Dieu une marque de son estime, le fit à son image.

Un nommé Duhalde, en 1717, négociant en diamans, associe Dieu à son commerce, et s'oblige par acte notarié à lui donner la moitié du profit.

Lorsque certains peuples offrent un sacrifice, ils mangent la viande de la victime, gardent la peau, et offrent aux Dieux les cornes et les os.

Quand le voleur italien attend le voyageur, il ne manque jamais de prier pour le succès de son entreprise.

Les Espagnols, en mettant les Indiens à la torture, chantaient les litanies.

Un chef d'aventuriers avait pris pour devise : Ami de Dieu, ennemi de tout le monde.

---

[18] *page* 243, *vers* 1.

Je me souviens encor de feu monsieur Marat.

Le sanguinaire Marat n'était pas un fripon ; il égorgeait, il ne volait pas, et il ne possédait rien quand il est mort. Quel était donc son but? la vengeance? Il ne connaissait pas ceux qu'il envoyait à l'échafaud. Mais que voulait-il? le pouvoir? Il était infirme et peureux. Enfin quel motif?.... Aucun. C'était son idée.

---

[19] *page* 243, *vers* 3.

Du philantrope Clootz, et du père Duchêne
Chapitrant la montagne et flagellant la plaine.

Le Prussien Clootz disait à la tribune : Mon cœur

est français et mon ame sans culotte. Il se déclara l'ennemi personnel de J. C.

Un autre s'écria, dit-on : « Si jamais les tyrans reviennent, je me coupe la tête, je la leur présente, et je leur dis : Tyrans, voici l'action d'un homme libre ! »

Au milieu de ce mélange d'inepties et d'atrocités, on remarque des mots sublimes ou pleins de finesse. Legendre disait : « Si je possédais le champ d'un condamné, dans chaque goutte de rosée je verrais les larmes de sa famille. »

Poultier, en parlant de Lebon, s'écriait : « Il a sué le sang. »

« Il faudra décréter que Manuel a de l'esprit, » disait ce même Legendre.—« Il faudrait mieux décréter, lui répondit Manuel, que je suis une bête, parce que tu aurais le droit de me tuer. » Legendre avait été boucher.

On lit dans une histoire du temps, que, lors d'une fête allégorique que donna Robespierre, les bœufs qui traînaient le char de la Liberté s'arrêtèrent tout court à l'entrée de la place de la Révolution, répugnant à l'odeur et aux mares de sang dont elle était remplie : rien ne put les faire avancer. La populace, profondément frappée, recula comme eux et déserta la place.

[20] *page* 243, *vers* 5.

Que ce bon Bas-Breton.....

En Bretagne on voit plus petit qu'ailleurs. Un petit coup d'eau-de-vie est un grand verre; une petite heure est une heure et demie; une petite lieue, deux grandes; une petite pluie, une averse, et un petit air de vent, une tempête. En Provence et en Italie c'est précisément le contraire; on y voit tout en grand: on vous annonce un palais, vous trouvez une masure; un fleuve, c'est un ruisseau; une ville, c'est un village; une forêt, un taillis; un grand spectacle, des marionnettes; une excellence, un laquais.

[21] *page* 243, *vers* 8.

Au grand homme du coin donner la sérénade.

Les grands hommes produisent ordinairement un effet contraire aux règles de l'optique; plus on les voit de près plus ils rapetissent.

[22] *page* 243, *vers* 10.

Qu'il fasse à sa manière entendre ses raisons.

Rien de plus effrayant que la voix d'une populace mutinée; et tel soldat avancera sur une batterie de canon, qui reculera devant une douzaine de femmes et d'enfans qui crient.

A la mort de Commode et à l'élection de Pertinax à l'empire romain, Lampride rapporte les cris terribles du peuple, qui ont été ainsi traduits par Grimm:

« Que l'on arrache les honneurs à l'ennemi de la patrie..... L'ennemi de la patrie! Le parricide..... Le gladiateur.... Que l'on arrache les honneurs au parricide.... Qu'on traîne le parricide.... Qu'on le jette à la voirie..... Qu'il soit détruit l'ennemi des Dieux.... Le parricide du sénat à la voirie..... Le gladiateur.... l'ennemi des Dieux..... l'ennemi du sénat..... à la voirie, il a massacré le sénat.... Qu'il soit déchiré à coups de crocs.... Il a massacré l'innocent.... Qu'on le déchire... Il n'a pas épargné son propre sang, qu'on le déchire.... Pertinax, nous te le demandons, que le parricide soit traîné.... Dis avec nous qu'on traîne l'assassin des citoyens, qu'on brise ses statues..... Périsse la mémoire du parricide, du gladiateur.... César, ordonne les crocs.... Ordonne, c'est l'usage de nos aïeux.... Il a mis le poignard dans le sein de tous, qu'il soit traîné.... Il n'a épargné ni âge, ni sexe,

qu'il soit traîné.... Il a dépouillé les temples, qu'il soit traîné.... Il a violé les testamens, qu'il soit traîné.... Il a ruiné les familles, qu'il soit traîné.... Il a mis les têtes à prix, qu'il soit traîné.... Il a vendu le sénat, qu'il soit traîné.... Il a spolié l'héritier, qu'il soit traîné.... etc.

On cite dans une histoire de Paris, qu'au XV^e^ siècle, les Cordeliers, accusés de peu de continence, reçurent l'avis que des évêques envoyés par le pape allaient venir à leur couvent pour opérer une réforme. Ils arrivent en effet, les Cordeliers les reçoivent, les conduisent à leur église, et se mettent à chanter des psaumes. Les évêques essaient de parler, mais en vain, ils attendent quatre heures inutilement. Ils se retirent et reviennent le lendemain, même cérémonie, le surlendemain encore. Enfin chaque fois qu'ils reparaissaient et voulaient ouvrir la bouche, les moines tous ensemble entonnaient immédiatement un hymne en grand chœur. Ce manége dura tant, qu'on fut obligé d'employer la force.

---

[23] *page* 244, *vers* 3.

Et, comme tu l'entends, vendre ta marchandise.

Quand vous achetez, dites au marchand de choisir, et prenez ce qu'il n'a pas choisi.

Les marchands chinois ont pour principe que celui qui achète ne cherche qu'à payer le moins cher possible, et qu'il se dispenserait même de payer s'il le pouvait. Ceci posé, ils surfont et trompent en toute sûreté de conscience.

---

24 page 244, vers 6.

Et dans cette terreur dont ta vertu se pique,
Dis-moi, n'entre-t-il pas un peu de politique?

Tant qu'un homme n'a rien, il crie contre les accaparreurs, demande la loi agraire et l'abolition des priviléges : devient-il riche, il prêche le respect des propriétés, sollicite des lettres de noblesse, fonde un majorat et se fait faire baron. Jamais le clinquant que nous portons ne nous fait mal aux yeux.

« Ne me retenez pas, disait un gros nuage
A la nuée à sa suite arrivant.
Vous voyez bien cet astre si brillant
A qui l'univers rend hommage;
Si je ne m'opposais à son éclat mortel,
Du monde entier c'en serait fait, ma chère;
Le soleil brûlerait la terre!

Mais j'arrive à temps, grace au ciel. »
Il dit ; avec effort hâtant sa lourde masse,
Il se traîne, il se pousse, il fait tant qu'il se place
Devant le disque créateur.
La lumière d'abord en paraît obscurcie ;
Mais bientôt ses rayons, pénétrant la vapeur,
Lui communiquent la chaleur
Et l'apparence de la vie.
La pourpre, l'or, l'opale et le rubis,
Autour de la masse éclaircie
Brillent, éclatent. Tout surpris,
A cet aspect notre lourdeau s'écrie :
« Eh ! bon Dieu ! qu'est-ce que je vois
Je deviens soleil, je crois :
Ah ! ma sœur, je vous en prie,
Ne vous mettez pas devant moi. »

---

[25] *page* 245, *vers* 12.

Ou ta voix ou ta place, on est libre, choisis.

Il est de mode aujourd'hui de frapper non sur les abus, mais sur les hommes. Et puis, quand on ren-

voie un individu, c'est presque toujours pour en mettre un autre. Ces changemens continus d'administrateurs, notamment de préfets et de sous-préfets, sont une vraie calamité pour les départemens, qui toujours paient l'apprentissage des nouveaux venus. Le fonctionnaire est l'homme du pays, l'homme des administrés, et non celui de tel ou tel ministre. Le maître de l'ouvrier est celui qui l'emploie et qui le paie, et non celui qui, comme l'ouvrier, est employé et payé. Qu'un chef d'atelier renvoie un homme parce qu'il ne travaille pas, bien; mais qu'il le renvoie parce qu'il a travaillé avec son prédécesseur, c'est tout au moins fort ridicule.

---

page 247, *vers* 8.

Cet amour d'imprimer, sa rage et sa folie.

La manie d'un malade est de vouloir que tout le monde soit malade comme lui. Un homme a conçu dans son cerveau fêlé une idée extravagante, il n'aura pas de cesse qu'il ne l'ait fait partager à quelqu'un, sûr qu'il est qu'elle ne peut être utile à personne. Un athée qui cherche à propager son opinion est un pestiféré qui veut communiquer la peste. Cependant il faut convenir que les fanatiques de toute espèce sont rares de nos jours: ceux qui passent pour tels n'en

ent ordinairement que le masque ; ce sont des comédiens payés pour en faire le rôle, ou des spéculateurs qui le jouent pour leur propre compte. Dès qu'il n'y a plus de profit à espérer, ils redeviennent subitement raisonnables, et mettent l'argent gagné dans leur poche, avec autant de calme et de sang-froid que les charlatans qui reviennent de la foire. L'opinion de beaucoup de publicistes n'est que du trafic : ils font de l'opposition indistinctement contre ce qui est utile ou nuisible, juste ou injuste, parce qu'ils ne sauraient que dire s'ils n'en faisaient pas : ils mentent à leur conscience et à l'évidence, troublent l'Europe pour quelques écus. Semblables aux frères de la résurrection d'Angleterre, qui tuent les voyageurs pour vendre leurs cadavres, ces hommes se sont fait par état les bourreaux de leurs concitoyens, les mauvais génies des peuples, et ils appellent cela gagner leur vie.

---

[27] *page* 249, *vers* 3.

Hélas ! les gens d'alors étaient fous à lier.

Un individu proposait en Angleterre, où les maladies mentales sont fréquentes, d'enfermer tous les gens sensés, et d'abandonner aux fous le reste du

pays; car, en bonne règle, la majorité doit toujours l'emporter.

---

[28] *page* 249, *vers* 21.

Je pleure sur le sort du Grec que l'on égorge!

Un brave négociant provençal établi à Athènes, consulté par Lord Byron sur les Athéniens modernes, lui répondait : C'est toujours la même canaille que du temps de Thémistocle et d'Alcibiade.

---

[29] *page* 250, *vers* 4.

Ah! que l'intolérance est un vice incommode.

Mademoiselle Leverd disait de mademoiselle Raucourt, à qui on refusait la sépulture : Si elle était vivante, elle saurait bien se faire enterrer.

---

30 *page* 250, *vers* 6.

Si l'on pouvait chez nous penser à sa façon.

L'opinion est le seul bien que nous ayons en propre, et c'est celui qui nous est le plus contesté.

---

31 *page* 251, *vers* 4.

Tous ces convertisseurs.....

Rien de plus commun que les convertisseurs, et rien de plus rare que les conversions. Les habitans des îles Ulieser se donnaient le titre de chrétiens; « mais c'étaient, dit le narrateur, des chrétiens sauvages, car ils n'en mangeaient pas moins leurs ennemis, quand ils pouvaient les attraper. »

---

32 *page* 251, *vers* 8.

Et que cet Érostrate allume l'incendie
Pour qu'on mette son nom dans la Biographie.

Better to reign in hell than serve in heaven.

(MILTON.)

---

[33] *page* 252, *vers* 5.

Rire est le droit du peuple ; il a son franc parler.

Un portefaix disait à un commissaire de police qui voulait l'arrêter et qui n'avait pas son écharpe : « Je ne reconnais les ânes que lorsqu'ils ont le bât sur le dos. »

LE SANSONNET.

Au château, près de la grille,
Est un sansonnet malin
Qui toujours jase et babille
Aux dépens de son prochain.
Voyez la vilaine bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, Sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

A ce vainqueur qui s'approche
Il dit d'un air empressé :
« Monsieur, en tournant la broche
Avez-vous été blessé ? »
Voyez la méchante bête !
Taisez-vous, etc.

Au trésor un personnage
Vient-il, son ruban au col,

Il prétend qu'au pâturage
L'âne n'a pas son licol.
Voyez la maudite bête!
Taisez-vous, etc.

A ce gentilhomme en place,
Jadis chambellan subtil,
Il dit : « Monseigneur, de grace,
Dites-moi quel vent fait-il? »
Voyez l'insolente bête!
Taisez-vous, etc.

A ce père de l'église
Qui nous conduit en bon lieu,
Il demande avec franchise :
« L'abbé, croyez-vous en Dieu? »
Voyez la vilaine bête!
Taisez-vous, etc.

L'avocat fonctionnaire
Vient-il à placer son mot,
Il chante d'une voix claire :
« As-tu déjeuné, Jacot? »
Voyez la méchante bête!
Taisez-vous, etc.

A cet évêque qu'enflamme
Le zèle des sacremens,
Il dit : « Comment va madame,
Monseigneur, et vos enfans? »
Voyez l'insolente bête!
Taisez-vous, etc.

Si de la justice on cause,
D'honneur et de droits acquis,
Aussitôt il se dispose
A chanter *de profundis*.
Voyez la maudite bête!
Taisez-vous, etc.

Il reconnaît d'une lieue
Le docteur et l'écolier;
Et soudain tournant la queue
Il ne fait plus que crier.
Voyez la vilaine bête!
Taisez-vous donc, malhonnête;
Sansonnet, Sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

Laissez rire le peuple, mais ne lui laissez pas demander du sang, et encore moins en goûter. N'ap-

plaudissez pas non plus à la gaieté qui attaque les mœurs et souille l'honneur national. Ces lâches pamphlets, ces ignobles caricatures qui salissent nos murs, donnent plus envie de pleurer que de rire. Dirigées contre l'infortune, elles ne déshonorent que leur auteur.

---

[34] *page* 252, *vers* 17.

Fanatiques à froid, Brutus calculateurs.

Vous autres grands hommes, vous vous croyez bien au dessus de ces vertus bourgeoises appelées délicatesse, probité, bonne foi, et vous croiriez déroger, si vous mettiez la moindre différence entre le bien d'autrui et le vôtre.

---

[35] *page* 253, *vers* 3.

Est-ce donc pour jaser, messieurs, que je vous nomme?

Pourquoi le Français n'écoute-t-il pas, ou est-il inattentif dans les discussions publiques? C'est que sa langue n'a pas d'inversions. Lorsque l'orateur a prononcé la moitié de la phrase, l'auditeur a compris le reste.

La Coquette de Village.

Cette suite de couplets villageois n'est mise ici que pour le musicien. Destinés à être chantés, ils ne peuvent guère supporter la lecture.

LEQUEL FAUT-IL PRENDRE?

Voilà que deux amans
Me parlent mariage;
Tous les deux sont charmans,
Mon Dieu, que c'est dommage!
Le plus gai c'est Lycas;
Mais Bastien est plus tendre.
Mon Dieu, quel embarras!
Lequel faut-il prendre?

Quand lasse d'hésiter,
Lorsque le terme expire,
Si je veux consulter,

J'entends chacun me dire :
Prenez qui vous plaît mieux.
Et l'on ne peut comprendre
Qu'ils me plaisent tous deux.
Lequel faut-il prendre?

Quand je choisis Bastien,
Ce n'est plus lui que j'aime;
A Lycas je revien,
Aussitôt c'est de même.
Faut-il avoir ainsi
Des amans à revendre,
Pour n'avoir qu'un mari?
Lequel faut-il prendre?

C'EST ASSEZ BIEN DIT.

Je vous dirai, ma mère,
Que j'aime assez Bastien;
Non qu'il soit fait pour plaire,
Mais c'est qu'il parle bien.
Il me disait : Bergère,
Votre cœur me suffit.

Qu'en dites-vous, ma mère?
C'est assez bien dit.

Le lendemain encore
Il s'approche de moi :
Bergère, je t'adore!
C'était galant, je croi.
Et puis sur la fougère
A mes pieds il se mit.
Qu'en dites-vous, ma mère?
C'est assez bien dit.

Il me fit une histoire
Où je ne compris rien,
Mais sans beaucoup y croire
Je vis que c'était bien.
Après, comme en colère,
C'est ma main qu'il saisit.
Qu'en dites-vous, ma mère?
C'est assez bien dit.

Tandis que je l'écoute,
Car c'était un plaisir,
A l'histoire il ajoute
Poliment un soupir,

Et sans jamais se taire
C'est mon ruban qu'il prit.
Qu'en dites-vous, ma mère?
C'est assez bien dit.

LE CONSEIL.

Ah! Lucette, c'est un délire
De croire aux sermens de Bastien;
Ah! c'est un homme, c'est tout dire,
C'est un vaurien.
Je vous dirai tout le mystère,
Car je connais son mauvais cœur;
Défiez-vous-en bien, ma chère,
C'est un menteur.

D'abord, tendrement il regarde,
Et vous entendez un soupir;
Lucette, tenez-vous en garde,
Il va mentir.
Après, sans vous prévenir même,

A vos pieds soudain le voici,
Et puis il vous dit : Je vous aime !
Il a menti.

Résistez-vous, ruse nouvelle,
Voilà qu'il parle sentiment ;
Il vous nomme ingrate, cruelle !
Ah ! comme il ment !
Il vous jure qu'il vous adore,
Oui, Lucette, il le jurera,
Mais n'allez pas le croire encore,
Il mentira.

LÉANDRE.

Je vous disais donc, Léandre...
Mais laissez-moi donc parler ;
Je disais... daignez m'entendre,
Voulez-vous me désoler?
Je vous... veuillez bien comprendre,
Ecoutez un bon avis.
Je vous disais donc, Léandre...
Je ne sais ce que je dis.

Ah ! que vous êtes maussade !
Ne pouvez-vous m'écouter ?
Ah ! que vous... je suis malade
A force de répéter.
Ah ! que... c'est une misère,
Peut-on s'attendre à des traits...
Ah !... vrai, vous me ferez faire...
Je ne sais ce que je fais.

Je veux quand... je vous en prie,
Qu'on obéisse à l'instant.
Je veux si... quelle folie !...
Voilà comme on me comprend.
Je veux, mais... c'est incroyable,
Et vous ouvrez de grands yeux !
Je veux, car... le plus aimable...
Je ne sais ce que je veux.

VOUS N'Y PENSEZ PAS.

A moi qui suis sage,
Qui le fus toujours,
Tenir ce langage,
De pareils discours !

Vous mettre en colère,
Et puis dire hélas!
En vérité, Pierre,
Vous n'y pensez pas.

Grand Dieu! quelle audace!
Monsieur, laissez-moi.
Que je vous embrasse!
Qui? vous! et pourquoi?
M'appeler ma chère,
Me prendre le bras!
En vérité, Pierre,
Vous n'y pensez pas.

Mais quelle folie!
Vous à mes genoux.
Ah! monsieur, je crie,
Monsieur, levez-vous!
Que voulez-vous faire?
Quel bruit! quels éclats!
En vérité; Pierre,
Vous n'y pensez pas.

Vite, que l'on sorte,
Sortez, je le veux;

Si j'étais plus forte...
Allez, c'est affreux.
Mais quel caractère!
Vous partez, hélas!
En vérité, Pierre,
Vous n'y pensez pas.

LA PLUS SAGE.

Des filles de notre village
Je suis, et chacun le sait bien,
La plus fidèle et la plus sage,
Et pourtant je n'y conçois rien.
J'aimais le frère de Thérèse,
Et pour Lycas je l'ai quitté ;
Voilà qu'à présent j'aime Blaise,
C'est comme un sort, en vérité.

L'autre jour, en songeant à Pierre,
A Simon je donne un baiser ;
Blaise vient, je suis sa bergère,
Je ne puis pas le refuser.
Thibaut me surprend sous l'ombrage,

Il en eut... je n'ai pas compté;
Et cependant je suis si sage;
C'est comme un sort, en vérité.

Ce matin, je jure à Léandre
Que lui seul sera mon mari;
Lubin arrive, il est si tendre!
Il faut le lui jurer aussi;
Alexis paraît, il m'appelle,
Comment aurais-je résisté?
Et pourtant je suis si fidèle;
C'est comme un sort, en vérité.

UN PAYSAN A MOI!

Un paysan à moi!
Ah! fi donc! quel outrage!
Je suis trop bien, ma foi,
Pour rester au village.
Non, non, j'entends, je veux,
Comme ma sœur Lucile,
Avoir pour amoureux
Un monsieur de la ville.

Quoi! Lucile ferait
Et la dame et la fière,
Quand on m'appellerait
La petite fermière!
Un Claude aurait mon cœur?
Non, non, c'est inutile,
Il me faut un monsieur,
Un monsieur de la ville.

Qu'il ait des cheveux gris,
Qu'il soit sot ou sévère,
S'il a de beaux habits
C'est lui que je préfère.
Il fera mon bonheur,
Car le plus difficile,
C'est d'avoir un monsieur,
Un monsieur de la ville.

COLAS.

Je voudrais vous aimer, Colas,
Puisque vous désirez me plaire ;
Mais pour y parvenir, hélas!

Dites-moi, comment faut-il faire?
Vous êtes fidèle et discret,
Vous êtes bon, vous êtes sage,
Mais, Colas, vous êtes si laid!
C'est dommage!

Quand de loin votre chalumeau
Doucement gémit et soupire,
Oui, Colas, vous me semblez beau,
Et sans vous voir je vous admire;
Mais si vous sortez du bosquet,
Si j'aperçois votre visage,
Ah! Colas, que vous êtes laid!
C'est dommage!

Si Justin avait votre cœur,
Ou si vous aviez sa figure,
Colas, quel serait mon bonheur!
Je vous aimerais, j'en suis sûre.
Mais Justin est un indiscret,
Un perfide, un traître, un volage,
Vous, Colas, vous êtes si laid!
C'est dommage!

AH! QUEL HONNEUR!

Ah! quel honneur, ma mère!
Je viens d'aller aux bois
Où je vais quelquefois
Jouer sur la fougère:
Là j'ai vu monseigneur
Qui m'a dit: Jeune fille,
Je vous trouve gentille.
Ah! mon Dieu! quel honneur!

Puis d'un air agréable
Il demande ma main,
Que je donnai soudain.
Voyez qu'il est aimable!
Et comme j'avais peur,
Il m'a dit: Je vous aime,
Il me l'a dit lui-même.
Ah! mon Dieu! quel honneur!

Ce n'était rien encore.
Qu'est-ce que de l'amour
Pour un seigneur de cour?
Savez-vous qu'il m'adore?

Il m'adore, ô bonheur!
C'est à genoux, par terre,
Qu'il me l'a dit, ma mère.
Ah! mon Dieu! quel honneur!

Mais toujours plus honnête,
Voyant que j'avais chaud,
Il voulut aussitôt
M'ôter ma collerette :
Est-ce avoir un bon cœur?
Et quand je lui rends grace,
Le voilà qui m'embrasse.
Ah! mon Dieu! quel honneur!

LA MODESTE.

Vous dites que je suis charmante,
Vous jurez que j'ai mille attraits;
Je n'aime pas que l'on me vante,
Non, non, ne l'oubliez jamais.
Que l'on dise que je suis sage,

Que j'ai même quelques appas,
Mais la plus belle du village,
Monseigneur, je ne vous crois pas.

Vous assurez que ma cousine
Est moins élégante que moi,
Que j'ai la taille bien plus fine,
Et vous croyez que je vous croi.
Il se peut que je sois mieux faite,
Comme le prétendait Lucas,
Mais dire que je suis parfaite,
Monseigneur, je ne vous crois pas.

Vous louez, ce que je déteste,
Et ma raison et mon esprit ;
Il est vrai que je suis modeste,
Aimable, c'est ce que l'on dit.
Mais la meilleure de la terre,
Qui, moi? dites-le donc plus bas.
Non, non, cela ne se peut guère.
Monseigneur, je ne vous crois pas.

VOULEZ-VOUS BIEN VOUS TAIRE.

Mon Dieu ! qu'ils sont menteurs
Les gens de ce village !
Tous faux, tous enjoleurs,
Ils ont même langage :
Je sais déjà, Thomas,
Ce que vous allez faire :
Vous aimez, n'est-ce pas ?
Voulez-vous bien vous taire !

Vous allez soupirer,
Dire : Mademoiselle,
Je me sens dévorer
D'une flamme cruelle !
Et puis tombant soudain
Agenouillé par terre,
Vous me prendrez la main.
Voulez-vous bien vous taire !

Si je ris de vous voir
Faire ainsi le stupide,
Alors, au désespoir,
Vous m'appelez perfide ;

Et répandant des pleurs,
Si cela se peut faire,
Vous dites : Je me meurs !
Voulez-vous bien vous taire !

Lorsque vous êtes mort,
Du moins, à vous entendre,
Vous accusez le sort
Qui n'y peut rien comprendre.
Et si je veux partir
Afin qu'on vous enterre,
Je vous vois accourir.
Voulez-vous bien vous taire !

AH ! QU'IL EST TAQUIN !

Je ne puis seulette
Maintenant sortir,
Car sous la coudrette
Éloi va venir.
Voyez, c'est lui-même,
O Dieu ! quel destin !

Il veut que je l'aime,
Ah ! qu'il est taquin !

Il va, j'en suis sûre,
Faire les yeux doux,
Me dire : Je jure
De n'aimer que vous ;
M'appeler sa belle,
Et lever la main
Qu'il sera fidèle.
Ah ! qu'il est taquin !

Parfois, sans rien dire,
Il est sur mes pas,
Il pleure, il soupire,
Il répète hélas !
Et puis il sait prendre
Un air si chagrin,
Si doux et si tendre !
Ah ! qu'il est taquin !

Au pied du grand chêne
Sitôt qu'il fait noir,
Il vient d'une haleine

Près de moi s'asseoir.
Vainement je crie,
Il faut dire enfin
Que je suis sa mie !
Ah! qu'il est taquin !

ÉLOI, NE ME TOUCHEZ PAS.

Dans ma chambre tête à tête
Si j'ai pu vous recevoir,
J'ai pensé qu'un homme honnête
Ne me ferait rien de noir.
Et votre ame audacieuse
Ose concevoir... hélas !...
Ah ! je suis si chatouilleuse !...
Éloi, ne me touchez pas.

S'il faut, pour vous satisfaire,
M'asseoir à votre côté,
Je le veux bien, mais j'espère
Que j'y suis en sûreté.
Est-ce être assez malheureuse !

Vous me regardez, hélas !
Ah ! je suis si chatouilleuse !...
Éloi, ne me touchez pas.

Quoi ! plus près ! est-ce un reproche ?
Et devrais-je y consentir ?
Voyez, lorsque l'on m'approche,
Combien ça me fait souffrir !
Ah ! quelle conduite affreuse !
Dieu ! vous me pressez le bras,
Moi qui suis si chatouilleuse !...
Eloi, ne me touchez pas.

MON PETIT COUSIN.

Il faut donc, pour leur plaire,
Aujourd'hui faire un choix ;
Celui que je préfère
Est Valentin, je crois.
Pourtant, si j'examine,
J'épouserai Martin ;
Mais j'aime aussi la mine
De mon petit cousin.

Si je prenais Léandre ?
Il a, dit-on, bon cœur ;
Nicolas est plus tendre
Et sans doute meilleur.
Non, au frère d'Aline
Je donnerai ma main ;
Mais j'aime aussi la mine
De mon petit cousin.

Alexis, quand il danse,
Attire tous les yeux ;
Cependant, quand j'y pense,
Célestin chante mieux.
Pour le fils de Claudine
Je me décide enfin ;
Mais j'aime aussi la mine
De mon petit cousin.

LE MONSIEUR DE LA VILLE.

Quoi ! c'est là cet amant si tendre
Dont vous parlez à tout instant !
Là cet amant qui doit me rendre

Le cœur si joyeux, si content !
Ce tendre amant qui doit me plaire
C'est ce monsieur qui me déplait.
Quoi ! c'est là mon mari, ma mère !
Ah ! qu'il est vieux ! ah ! qu'il est laid !

C'est dites-vous, un gentilhomme
Et c'est un homme comme il faut ;
Oui, je vois bien qu'il est fait comme
Comme il faut pour être un magot.
Ne vous mettez pas en colère,
Il est charmant puisqu'il vous plaît,
Il est jeune, il est beau, ma mère,
Mais qu'il est vieux ! mais qu'il est laid !

Il faudra donc passer ma vie
Auprès de ce vieil édenté ?
Et l'on dit que je suis jolie,
Ah ! c'est un meurtre, en vérité !
Quoique douce par caractère,
Je ne suis pas du tout son fait ;
Il peut être bien sûr, ma mère....
Il est si vieux, il est si laid !

LE MÉDISANT.

Dieu ! qu'il est médisant !
Il m'appelle parjure ;
Monsieur, c'est une injure,
C'est un mot déplaisant.
Vos cris, votre colère
Ici sont superflus,
Vous ne me plaisez plus,
Moi je ne puis qu'y faire.

Selon vous, j'ai promis,
Et cela peut bien être ;
Mais mon cœur est le maître
De choisir ses amis.
Je le dis sans mystère,
Oui, je veux un amant,
Je veux qu'il soit charmant.
Moi je ne puis qu'y faire.

Quelqu'un de bonne foi
Dirait : « Mademoiselle,
Vous êtes infidèle,
Mais c'est ma faute à moi.

Quand j'avais su vous plaire
J'étais jeune et bien fait,
A présent je suis laid ;
Vous ne pouvez qu'y faire.

J'AURAIS MIEUX FAIT D'ÊTRE FIDÈLE.

En préférant Pierre à Bastien,
Bastien à qui j'étais si chère,
Je croyais que je faisais bien,
Mais hélas ! c'est tout le contraire.
Pierre est jaloux, il est grondeur,
Et pour un rien il me querelle.
Vraiment Bastien était meilleur,
J'aurais mieux fait d'être fidèle.

Lorsque parfois près de Bastien
J'étais légère, un peu coquette,
Il pleurait, il ne disait rien,
Tant il avait l'ame bien faite ;
Mais Pierre, hélas ! c'est différent ;
Si vous saviez comme il m'appelle !

Qu'il est bourru, qu'il est méchant!
J'aurais mieux fait d'être fidèle.

Hier encor avec Thomas
Je causais près de la fontaine,
Et je causais si bas, si bas,
Vrai, que ce n'était pas la peine;
Cependant il nous entendit,
Car il était en sentinelle;
Et, le brutal, il me battit.
J'aurais mieux fait d'être fidèle.

LE BON COEUR.

Je ne suis pas Lucette
Infidèle à Colas;
Si je semble coquette,
Non, je ne le suis pas;
Mais j'aime, il faut le dire,
A le voir soupirer,
Cela me fait tant rire
Quand je le vois pleurer.

Lorsqu'il voudrait seulette
Me parler au bosquet,
J'y viens avec Toinette,
Ou Louise, ou Babet ;
Et puis je me retire
Dès qu'il semble espérer ;
Cela me fait tant rire
Quand je le vois pleurer !

Chaque soir à la danse,
Lorsqu'il cherche ma main,
Je la laisse d'avance
Toujours prendre à Lubin,
Et j'ajoute un sourire
Pour le désespérer ;
Cela me fait tant rire
Quand je le vois pleurer !

O CIEL ! Y SONGEZ-VOUS, MA MÈRE?

O ciel ! y songez-vous, ma mère,
De vouloir me donner Colas?
Colas qui serait bien mon père,
Colas si déplaisant ! hélas !

Ne savez-vous pas qu'au village
En me le voyant pour époux,
Chacun dira : Que c'est dommage !
O ciel ! ma mère, y songez-vous?

On prétend que je suis jolie,
Moi, je sais bien ce qu'il en est.
Pourtant je pourrais, je parie,
Trouver un amoureux mieux fait.
Ne dit-on pas qu'à Lise même
C'est en vain qu'il fit les yeux doux,
Et vous voulez, moi, que je l'aime?
O ciel ! ma mère, y songez-vous?

Le soir au bal, sur la fougère,
Qui viendra me donner le bras,
Si l'on dit : Elle n'a su plaire
Qu'à celui dont on ne veut pas?
Et si jamais je deviens veuve,
Où trouverai-je un autre époux,
Après une pareille épreuve?
O ciel ! ma mère, y songez-vous?

L'EFFORT INUTILE.

Quelle misère !
C'est lui, ma chère,
Qu'on a choisi
Pour mon mari.
Il veut me plaire,
Ah ! j'ai beau faire,
Je ne puis pas
Aimer Colas.

Triste, sévère,
Hargneux, colère,
Sournois, taquin
Et libertin.
Jamais aimable
Ni serviable :
Il est jaloux,
Puis il est roux.

En sa présence
Il faut, je pense,
Ne pas pleurer,
Ni soupirer.

Ah ! comment faire ?
Je suis, ma chère,
Rien qu'à le voir,
Au désespoir.

Quand de son ame
Il peint la flamme,
Dieu ! quel portrait !
Ah ! qu'il est laid !
Et s'il veut rire,
C'est encor pire ;
J'en puis, d'honneur !
Mourir de peur.

Dans le village
Il est, je gage,
Dix amoureux
Que j'aime mieux.
Quand je vois Blaise,
Je suis bien aise,
Thibaut paraît,
Thibaut me plaît.

Si Lubin chante,
Sa voix m'enchante,

Mon cœur soudain
Bat pour Lubin;
Mais j'ai beau faire,
Hélas! ma chère,
Je ne puis pas
Aimer Colas.

MOI, JE DÉTESTE TOUS LES HOMMES.

Lisette, soyez-en certaine,
Les hommes sont tous des trompeurs;
C'est pour vous faire de la peine
Qu'ils vous conteront des douceurs.
Ah! pauvres filles que nous sommes!
Moi je déteste tous les hommes.

J'aimais Bastien, je le confesse;
Il était jeune, il était beau,
Mais il avait l'ame traîtresse,
Il me quitta pour Isabeau.
Ah! pauvres filles que nous sommes!
Moi je déteste tous les hommes.

Après lui j'écoutai Léandre,
Il me parlait si bien d'amour !
Il avait le regard si tendre,
Mais cela ne dura qu'un jour.
Ah ! pauvres filles que nous sommes !
Moi je déteste tous les hommes.

Ce fut un monsieur de la ville
Qui sut ensuite me charmer,
Il était aimable et docile,
Mais il ne savait pas aimer.
Ah ! pauvres filles que nous sommes !
Moi je déteste tous les hommes.

Enfin, pour contenter ma mère,
Il fallut choisir un époux ;
Je crus être heureuse avec Pierre,
Et c'est le plus méchant de tous.
Ah ! pauvres filles que nous sommes !
Moi je déteste tous les hommes.

FIN DES NOTES.

CONTES.

Diane et Endymion.

CONTE.

Illusions, fantômes, doux prestiges,
Quel dieu cruel, ennemi du plaisir,
De l'univers est venu vous bannir?
Il est passé le bon tems des prodiges,
Il est passé pour ne plus revenir.
La nymphe agile a déserté la plaine;
De l'Hélicon les antres sont déserts;
On n'entend plus la voix de la syrène,

Et le triton n'habite plus les mers.
Peut-on assez pleurer ce siècle aimable?
Dans ce bon tems, heureux tems des amours,
Malgré les yeux d'un Argus intraitable,
Grilles, verrous, fossés, portes et tours,
Jeune beauté pouvait avoir recours
A quelque dieu discret et charitable.
Le jeune gars qu'éveillait le désir,
Avait l'espoir qu'une tendre déesse
Pour ses beaux yeux aurait une faiblesse.
Nous n'avons plus un si doux avenir,
Et tristement il faut vivre et mourir.
Laissons cela, point de propos frivoles;
Je vous dirai que le maître Casti,
Qu'en mon jargon je vous traduis ici,
Arrive au fait en bien moins de paroles.

On m'a conté que Diane autrefois,
Par Actéon surprise au fond d'un bois
Dans l'attirail de notre premier père,
Se mit soudain en si grande colère

Que le pauvret, si bien je m'en souviens,
En devint cerf et fut mangé des chiens,
Comme en son temps défunte Jézabelle.
Cette action, à mon gré, n'est pas belle;
Et Cynthia, soit dit sans compliment,
Fit la bégueule, et la fit méchamment.
Pour son honneur une fille jolie
Peut bien donner quelquefois dans sa vie
De l'éventail sur les doigts des galans;
Mais par les chiens faire manger les gens,
C'est un peu loin pousser la pruderie.
Aussi l'amour, petit dieu chatouilleux,
Jura tout bas qu'il en aurait vengeance.
Il tint parole, et c'est ce que je veux
Vous raconter, si m'en donnez licence.

Endymion fut jadis un berger
De grand renom au pays bocager;
De sa naissance on sait peu le mystère,
On le croit fils d'un seigneur étranger,
Mais en Carie il fut propriétaire.

Ne croyez pas que les pâtres d'alors
Avaient en rien les airs de ces butors,
De ces bouviers à la lourde encolure,
Chaussés de bois et revêtus de bure,
Que dans la Flandre et le pays de Caux
On voit sifflant au milieu des troupeaux;
L'orgueil encor ne tournait pas les têtes,
Chacun en paix cultivait son verger,
Et noblement sans croire déroger
Un gentilhomme allait garder ses bêtes.

Endymion avait seize printems:
En jolis vers je voudrais vous décrire
Du garçonnet les nombreux agrémens,
Ses cheveux blonds, ses yeux, son doux sourire;
Mais d'un Tibulle il me faudrait la lyre,
Avec le don de moduler des chants,
Et point ne sais la rime ni le tems.
Au bon lecteur il suffira de dire
Que Ganimède et le fils de Cynire,
Le beau Tithon et le dieu de Délos

Auprès de lui n'étaient que des magots.

Par passe-tems, à la biche craintive,
Au cerf léger, la gloire des forêts,
A la colombe amoureuse et plaintive,
Au sanglier, la terreur des guérets,
Sa main adroite apprêtait des filets.
C'est ce bel art que, dans le dernier âge,
Nos grands seigneurs ont nommé braconnage,
Et par lequel on avait de l'emploi
De tems en tems sur les vaisseaux du roi.

Dans nos cantons l'affreuse jalousie
Répand souvent sa noire frénésie
Parmi les gens faisant même métier.
Ce n'était pas ainsi dans l'Achaïe ;
Et poliment le berger de Carie
Disait bonjour sans se faire prier,
Quand par hasard sur le même sentier
Il rencontrait les nymphes de Cynthie.
Même il aurait chassé de compagnie

En bon compère et voïsin familier,
S'il n'eût pas craint que la cérémonie
Ne l'eût forcé de donner son gibier.
Ce n'est pas là ce qui faisait envie,
Nous dit l'auteur, à la troupe jolie,
Et je le crois. Quand de quelque moutier
Où sans espoir vingt nonnes confinées
Ont vu s'enfuir leurs plus belles années,
Le directeur, apôtre décroissant,
D'un jeune clerc, aimable adolescent,
Par aventure un matin s'est fait suivre,
Est-ce l'habit, le rabat de l'enfant
Qui fait penser le troupeau? non vraiment.
Mais qu'est-ce donc? je l'ai lu dans un livre,
Livre excellent, dont chacun fait grand cas,
Et par malheur je ne m'en souviens pas.

D'Endymion la figure et la grace
Souventes fois faisaient manquer la chasse;
C'était son cœur que chacune guettait.
L'hôte des bois plus ne s'inquiétait.

Il savait bien qu'une nymphe amoureuse
Perd son adresse et lance mal un trait.
Au gré des vents la flèche paresseuse
Nonchalamment dans l'air se balançait ;
Et jusqu'au but si Zéphir la poussait,
Vaine menace, arme peu dangereuse,
Contre le but la pointe s'émoussait.
Comment la chasse eût-elle été chanceuse?
Au lieu de tendre et garder les filets,
Battre les champs, parcourir les forêts,
Placer les lacs, nos divines grisettes
Le jour durant songeaient à leurs toilettes.
Leurs longs cheveux, artistement tressés,
Oints de parfum, de fleurs entrelacés,
Sur un beau sein retombant avec grace,
De la blancheur relevaient le trésor.
C'était charmant, mais je répète encor
Que tout cela faisait manquer la chasse.

Il arriva que de ce beau tracas
La chaste dame un matin fut instruite,

Soit qu'elle-même eût reconnu le cas,
Soit bien plutôt qu'une nymphe hypocrite
Eût tout conté. Dieu ! quel bruit ! quel fracas !
O Jupiter ! ne m'abandonne pas !
Je puis braver les maîtres de la guerre,
Je puis braver la foudre et ses éclats,
Mais sauve-moi d'une femme en colère !

Dans son humeur, du pied frappant la terre,
Notre Cynthie au troupeau consterné
Tint mot pour mot ce discours forcené,
La lance au poing : « Eh quoi ! mesdemoiselles,
Vous vous lassez déjà d'être cruelles,
Et l'on vous voit toutes vous rengorger
Pour les beaux yeux d'un rustre, d'un berger !
C'est par vos soins que jamais on ne donne
Le nom de nymphe à l'austère matrone ;
Mais à .... suffit, devriez-vous songer
A coquetter dans l'état où nous sommes ?
D'où vous vient donc un tel goût pour les hommes ?
D'où tenez-vous ces vouloirs indécens ?

Si votre cœur aux plaisirs innocens
Peut préférer le culte d'Amathonte,
Pourquoi tarder? bannissant toute honte,
De Cupidon allez grossir la cour,
Allez chanter et Bacchus et l'Amour,
Ou, saisissant le thyrse de Thélène,
Rire et danser dans l'antre de Sylène.
Mais pensez-vous avec impunité
Ainsi manquer à ma divinité?
De Calisto rappelez-vous l'histoire,
Et d'Actéon gardez bien la mémoire. »

Elle se tut, et chacune pleurait
A qui mieux mieux, lorsqu'un éclat de rire,
Mais un éclat plus fort qu'on ne peut dire,
Part tout à coup d'un coin de la forêt.
Notre prêcheuse, à cette impertinence,
Jetant au loin un regard irrité,
Cherchait des yeux l'auteur de l'insolence,
Quand sous un myrte elle voit arrêté
Le dieu d'Amour en grande hilarité.

A cet aspect, soit de honte ou de rage,
Vive rougeur vint colorer son teint;
Dans son courroux contre le personnage
Elle eût juré, mais elle se contint.
A mots coupés elle ordonne à sa suite
Sans plus tarder de saisir ce lutin;
Elle prétend le plumer de sa main,
Briser ses traits, l'arbalète maudite,
Et son carquois, et son flambeau divin.
Mais il faut bien, avant tout, qu'on l'attrape
Et qu'on le lie afin qu'il ne s'échappe.
Ce n'est facile, un si malin garçon
N'est pas gibier qui se laisse ainsi prendre.
Ah! gardez-vous d'attaquer Cupidon,
Et bien plutôt songez à vous défendre.

Toute la troupe à travers le bosquet
Se mit soudain à courre le pauvret;
Onc on ne vit une si belle chasse :
Il vient, il va, tourne, passe, repasse;
Nos déités se suivent pas à pas,

On croit tenir, mais on ne le tient pas.
Tel un bouvreuil échappé de la cage
Où d'un marmot la cruelle amitié
Depuis le nid dans un triste esclavage
Loin des ormeaux le retient sans pitié,
Lorsque du bois apercevant l'ombrage,
En voltigeant il cherche le passage
Que lui refuse un émail imposteur.
Pour se saisir de l'ami déserteur,
L'air tout dolent, le petit personnage
De cent façons se démène, fait rage.
Tantôt sans bruit il approche la main,
L'approche encore, et la baisse soudain :
Tantôt il court, il s'émeut, il s'irrite,
Monte, descend, saute, se précipite,
Mais vainement, et l'heureux oiselet
Trouve une issue et gagne le bosquet.
Tel Cupidon, telle notre Cynthie ;
Le déloyal rit de son vain effort.
Avec l'Amour n'a-t-on pas toujours tort ?
Il en fait tant qu'enfin, dans sa furie,

La déité, vibrant un javelot,
Le lance au dieu d'une main ennemie.
Mais il n'était ni boiteux ni manchot;
Il le prouva, car, avec gentillesse
Évitant l'arme, il prend dans son carquois
Un petit dard, et, visant la déesse :
« Voyons, dit-il, si la reine des bois
En le parant montrera plus d'adresse? »
Sans autre avis, hélas! le trait vainqueur
De l'insensible alla frapper le cœur;
Il y pénètre, et d'une aile légère
Le dieu vengé s'envole vers Cythère.

Qui le croirait? à tout ce grand courroux,
Au fier dédain que montrait la cruelle,
Ont succédé des sentimens si doux,
Qu'au premier pas elle tremble et chancelle.
Voyez un peu ce que c'est que de nous,
Comme l'Amour à sa guise nous mène!
Dame Cynthie, acariâtre, hautaine,
Franche bégueule, en un mot un hibou,

Devient soudain bonne, sensible, honnête.
Depuis le temps qu'on tire à l'arbalète,
Je ne crois pas qu'on ait fait un tel coup.
Fils de Vénus, quelle est donc ta puissance?
Es-tu le roi de ce vaste univers?
Maître des cieux, souverain des déserts,
Rien ne résiste à ta douce influence;
Ton feu pénètre au plus profond des mers,
Le tigre affreux se soumet en silence,
Et des oiseaux les chants et les concerts
Sont les accens de la reconnaissance.
Si quelquefois dans mes vers imparfaits,
O dieu charmant! j'ai chanté tes bienfaits,
De nouveaux dons furent ma récompense.
Jouet du sort, j'épuisai ses fureurs :
La trahison, l'horrible perfidie,
L'injuste haine ont désolé ma vie;
Je ne me plains, j'ai connu tes faveurs.

Le blond Phébus achevait sa carrière;
Tout se taisait, et l'oiseau funéraire,

Seul, au milieu du silence des bois,
Amant des nuits, d'une lugubre voix
Chantait la mort et l'heure du mystère.
Déjà Diane, abandonnant la terre,
Sur le Latmus planait paisiblement,
Lorsque jetant un regard en arrière
Elle aperçut à l'ombre hospitalière
Endymion, ce berger si charmant,
Qui loin du bruit sommeillait solitaire.
L'espiègle Amour, en partant pour Cythère,
Non sans dessein passant par ce vallon,
Avait eu soin d'écarter la fougère
Même un peu plus qu'il n'était de saison.

En d'autres temps, si la chaste Cynthie
Eût rencontré semblable compagnon,
Il est certain qu'avec quelque raison
En rougissant elle se fût enfuie ;
Mais la raison n'est plus de la partie.
Elle rougit, et c'était bien le cas,
Mais rougissant elle ne s'enfuit pas.

Ah! voyez-vous la pauvrette éperdue?
Que de tourmens! une force inconnue
De cent liens semble entourer son cœur.
Un feu charmant, glissant de veine en veine,
Porte en ses sens sa délirante ardeur :
Elle veut fuir, un soupir la ramène ;
Vers le pasteur un doux penchant l'entraîne,
Et de ses yeux la touchante langueur
Annonce assez que l'amour est vainqueur.
Ah ! du plaisir que l'amorce est puissante!
Pauvre Cynthie! elle croit apaiser
Un tel tourment par un simple baiser.
Trop vain espoir!... Égarée et tremblante
Elle s'approche, et d'un œil inquiet
Voit si tout dort au loin dans la forêt.
Sa bouche alors, craintive et caressante,
Va se poser sur la bouche charmante
D'Endymion. Mais à l'heureux pasteur
Morphée, hélas! déroba son bonheur,
Ou bien plutôt la timide déesse
Si promptement satisfit son vouloir,

Qu'éveillé même il eût pu recevoir
En tout honneur une telle caresse.
Je sais fort bien qu'un baiser de l'espèce
A nos beautés, fût-ce au fond des forêts,
De notre temps coûterait fort peu ; mais
Aurait-il eu dix fois moins de tendresse
Pour Cynthia, prude comme on le sait,
Ce n'était pas un petit pas de fait.

Ce baiser pris, du trouble qui l'agite
Croyant avoir adouci le tourment,
La déité veut s'en aller bien vite,
Mais Cupidon en ordonne autrement.
En s'éloignant elle tourna la tête ;
Peut-on partir sans un dernier regard?
Et ce regard acheva sa défaite.
Pour résister, hélas ! il est trop tard !
Dans ses beaux yeux quelle volupté brille !
Ah ! de Latone est-ce la chaste fille?

Si la pudeur a cessé son tracas,

L'orgueil encor cause quelqu'embarras :
On n'aime point à faire les avances ;
Il lui paraît qu'en telles circonstances,
Hanter ainsi jeune garçon qui dort,
N'est pas prudent, car s'il n'est pas de glace,
Au doux aspect de si divine face
Il doit brûler, à moins qu'il ne soit mort.
On songe à tout, et si quelque commère,
Car il en est dans les bois comme ailleurs,
Par aventure apprenait cette affaire,
Qu'adviendrait-il ? elle craint les railleurs.

Chez les humains si l'amour rend habile,
Les déités ne leur cèdent en rien ;
Pour se cacher il fallait un moyen,
Dame Cynthie en aurait trouvé mille.
Bref, d'un nuage azur et purpurin
Pudiquement elle entoura le sire ;
Et, pour n'avoir nulle raison à dire,
Si par hasard il s'éveillait soudain,
Elle conclut, en personne capable,

Qu'il était juste et même convenable
De l'endormir jusques au lendemain.

Il me faudrait ta voix voluptueuse,
Gentil Bernard, pour chanter dignement
Le doux émoi de la dame amoureuse,
A son loisir contemplant son amant.
Ah! pour aimer est-il assez d'une ame?
Que de soupirs plus brûlans que la flamme!
Soupirs perdus, notre pastoureau dort.
Que le sommeil quelquefois nous fait tort!

Nul n'ayant part aux secrets de sa belle,
De tous ces faits nous n'aurions point nouvelle,
Ce beau récit n'aurait jamais paru,
Endymion fût resté peu connu,
Diane encor passerait pour cruelle,
De ses vertus on vanterait l'éclat,
Si par bonheur un certain Cornimouche,
Demi-bouquin, faune de son état,
N'eût pas surpris notre beauté farouche.

Ce Cornimouche était un vert-galant ;
Il aimait fort, mais, amant très physique,
Il donnait peu dans l'amour platonique.
Près d'une belle il était pétulant,
Parfois heureux, et toujours insolent.
Il était laid, doit l'être tout satyre;
Ce n'est son œil ni son teint qu'on admire,
Suffit qu'au front il soit assez bien fait;
Et sur ce point le nôtre était parfait.
Mais par malheur, aux fêtes de Cybèle,
Sans grand sujet s'étant pris de querelle
Avec un bouc dont il était parent,
Il combattit, et dans ce différent
Il ébrécha sa corne la plus belle.

Chasseur de nuit et maraudeur errant,
En furetant à travers le bocage,
Il entendit je ne sais quel soupir,
Soupir étrange, et qui semblait venir
D'une beauté sensible et peu sauvage.
A la rumeur, l'indiscret personnage,

La bouche ouverte et le col allongé,
Prêta l'oreille; il eut bientôt jugé
Ce qui causait cet amoureux ramage.
Qui de l'amour ne connaît le langage?

« Oui dà, dit-il en ricanant tout bas,
Le ciel est juste et Cupidon m'exauce :
Courage, amis, ne vous dérangez pas,
Mais, par Jupin, je serai de la noce! »
Et regardant d'où provenait le bruit,
Il aperçoit à petite distance
Sous les buissons quelque chose qui luit.
Vers cet objet il approche en silence ;
En quatre sauts il se trouve voisin
Du beau nuage azur et purpurin.
Il tourne autour, il tâte, il considère,
Alonge un pied que la frayeur retient,
Craint quelque niche, il s'éloigne, il revient,
S'éloigne encor, et retourne à l'affaire.
Il sent très bien qu'à l'abri tutélaire
Veillent les gens qui l'intriguent si fort,

Mais pour les voir il ne sait comment faire.
Entrer dedans lui paraît téméraire;
Car s'il est brave auprès d'une bergère,
C'est lorsqu'il croit que le berger est mort.

Il hésitait, quand le fumet du drôle
Hors du nuage attira Corinole,
Chien du pasteur. L'épagneul curieux
L'examina, le flaira de son mieux;
Mais sa figure étant à lui connue,
Sans dire un mot il rentra dans la nue.

A cet aspect, le satyre joyeux
Prit l'animal pour l'envoyé des dieux
Venu du ciel pour ouvrir le passage.
Ce beau penser ranima son courage;
Et ventre à terre, ainsi qu'un vrai bouquin,
Sous la vapeur il se fraie un chemin.

Ah! quel spectacle à ses yeux se présente!
Une beauté dont la voix délirante

En longs soupirs exhale sa langueur,
Et sourd aux cris de la douce bacchante
Un gros garçon ronflant de tout son cœur.
Sans être vu le bestion épie.
Pour Cythérée il la prit un instant;
Il souriait, mais il fut plus content
Quand à son arc il reconnut Cynthie.
De peur du gars il avait bien envie
D'aller chercher encor un compagnon,
Mais la paresse ou quelqu'autre raison
Sut triompher de la poltronnerie.

Un homme honnête, en un semblable cas,
Ferme l'oreille ou dit qu'il n'entend pas;
Mais un satyre a peu de politesse:
Sur quelques mots de la chaste déesse
N'y tenant plus, et riant aux éclats,
Il témoigna sa rustique allégresse.

Figurez-vous la honte, le chagrin
D'une dévote, Agnès intolérante

Qu'aurait surprise un indiscret voisin
Dans la façon de quelqu'acte mondain.
Après cela que l'on se représente
Une princesse, une divinité,
Sœur d'Apollon, reine de chasteté,
Une vertu que tout l'Olympe admire,
Prise en délit par un maudit satyre !

La pauvre amante, à cet éclat soudain,
Tournant la tête, aperçut le vilain.
A ses regards quand l'horrible Gorgone
Quand Alecto, Mégère, Tisiphone
Eussent paru, plus mortelle frayeur
Au noir aspect n'eût pas saisi son cœur.
Devant ses yeux se présente l'image
Du ridicule, et toute son horreur.
Au doux éclat dont brillait son visage
A succédé la plus sombre pâleur;
Son sang se glace, et tout son corps frissonne;
Elle veut fuir, la force l'abandonne.
Le front courbé sous le vent du malheur,

Elle fléchit moins que l'anémone
Que dans sa course a foulé le chasseur.
Enfin, cédant au poids de sa douleur,
Le cœur navré, la dolente personne
Tombe en pleurant sur le sein du pasteur.

De tels sanglots, un désespoir si tendre,
D'un malôtier eussent touché le cœur;
Mais le butor point ne s'y laisse prendre :
A des soupirs il n'est homme à se rendre;
Et l'on sait bien qu'un pareil animal
Plus qu'un housard est rustique et brutal.
Faune jamais n'eut les formes galantes.
Si le manant de ses mains insolentes
N'a pas encor commis d'iniquités,
C'est que de rire il se tient les côtés.
Par un baiser il ouvre la campagne;
Pour un baiser ne faut ni mains ni bras;
Mais ce baiser le drôle l'accompagne
D'un compliment qu'on ne se permet pas.

L'indignité du grossier personnage
A la déesse a rendu son courage;
Bref, un soufflet digne d'un porteur d'eau
Va s'appliquer sur l'ignoble museau.
Comme Actéon elle eût traité le sire,
Et sans mentir il le méritait mieux;
Mais elle sait, et son cœur en soupire,
Que son pouvoir ne va pas jusqu'aux dieux.
Or, un satyre est un dieu comme un autre,
Et je connais telle illustre beauté
Grande dévote en leur divinité.
Chacun son saint, ce n'était pas le vôtre,
O Cynthia! comme je l'ai conté.

Certes, un soufflet sur une face humaine
Fait son effet et déroute un glouton;
Mais en donner à semblable raton,
Fût-ce du poing, c'est bien perdre sa peine.
Aussi crut-il comme chose certaine
Que Cynthia lui prenait le menton.
Il en sourit, redoublant d'arrogance,

Et prétend bien prouver par sa ferveur
Qu'il méritait une telle faveur.

La chaste dame, en cette circonstance,
Fit preuve aussi d'une grande valeur :
On peut jurer, sans passer pour flatteur,
Qu'on n'a pas vu plus superbe défense,
Ni pour l'honneur combat plus méritant
Depuis qu'Antoine, exemple d'innocence,
Contre la chair en sa grotte luttant,
A Proserpine opposa résistance.

D'ongles, de bec, enfin elle fit tant,
Que le croquant, fatigué de l'ouvrage,
En se voyant tout meurtri, tout en eau,
Craignit pour lui quelque plus grand dommage.
Quoique satyre, et très vilain oiseau,
Tout comme un autre il tenait à sa peau.
Le pastoureau qui ronfle à son oreille
Lui fait grand'peur : si ce garçon s'éveille
Il faut combattre ; il porte un gros bâton,

Son arc est prêt, et son chien n'est pas bon.
Puis un devoir parle à sa conscience :
Endymion est de sa connaissance,
Et se brouiller avec un tel ami!
A ce penser le pauvret a frémi.
Il vaut bien mieux toucher ce cœur rebelle
Par la raison, par un bon argument,
Faire, en un mot, parler le sentiment.
En conséquence, il propose à la belle
De vouloir bien le payer de retour,
Et lui jurer un éternel amour;
Ou bien sinon qu'il ira dans la Grèce
Conter partout qu'une pure déesse
Au coin d'un bois, au bel air, en plein vent,
En tête à tête, et langoureuse ivresse,
Toutes les nuits jase avec son amant.
Si l'on n'y croit, qu'il en fera serment,
Et par le Styx; voyez quelle ame inique!
Mais tout satyre est un peu satyrique;
C'est sa nature : aussi la déité
A ce propos perdit de sa fierté.

Fort humblement elle pria la bête
De lui garder cette affaire secrète;
Et pour sa peine à son cœur amoureux
Elle promit une dryade ou deux.
Ah! de vertu quel exemple sublime!
Quel dévoûment illustre et magnanime!
Une matrone, une divinité,
Diane enfin, une vierge sévère,
Pour conserver toute sa pureté,
De son plein gré peut consentir à faire
Le beau métier qu'au pays tourangeau
Faisait jadis le conseiller Bonneau.

Le Cornimouche, assez sot par nature,
N'avait pourtant la cervelle assez dure
Pour ignorer que de lâcher l'objet,
L'objet qu'on tient pour celui qu'on promet,
C'est perdre au jeu. Donc, à cette ouverture
Il répondit en refusant tout net.

Diane en pleurs répète sa promesse,

Daigne ajouter un mot de gentillesse ;
Rien ne lui fait. O mortel déplaisir !
O désespoir ! faudra-t-il consentir,
O vous, Cynthie ! ô sage des plus sages !
D'un chèvre-pied à souffrir les hommages !
A lui jurer..... Dans un si grand danger,
C'était le cas d'éveiller le berger ;
Mais qui ne sait qu'en pareille détresse
Ce n'est jamais à l'amant qu'on s'adresse ?
Aussi le bouc, qui voit qu'on a pensé,
Se garde bien de faire l'empressé ;
Tout au contraire, il prétend, il assure
Qu'également il aura du plaisir
A raconter la joyeuse aventure.

Il fait semblant, à ces mots, de partir.
Quel embarras ! que faire ? perdra-t-elle
Le droit si beau de passer pour cruelle ?..
Ou faudra-t-il, pour en garder le nom,
Cesser hélas ! de l'être tout de bon ?
L'honneur au fond vaut-il la renommée ?

Est-ce un trésor digne de tant de soin?
Si tous les deux sont un peu de fumée,
J'aime bien mieux celle qu'on voit de loin.
De son destin à quoi sert de se plaindre?
Entre deux maux il faut choisir le moindre :
C'est ce que fit la fille de Jupin.
A la raison elle revint enfin.
Le dieu partait, d'un seul coup de prunelle
Sans grand fracas la dame le rappelle;
Il revint vite. Quand le serment fut fait,
La déité le trouva bien moins laid.

Fils de Vénus, telle fut ta vengeance.
De la vertu voyez la récompense!
Jeune beauté, refusez maintenant
Votre tendresse à quelque jeune amant!
Réservez bien une grace si chère,
Pour qu'un vieux bouc vous fasse quelque jour,
Et sans contrat, ni témoins, ni notaire,
Donner du nez au trébuchet d'amour.
Si m'en croyez, avant l'été de l'âge,

Sans grimacer d'un époux faites choix.
La pruderie, au salon comme aux bois,
Ne prouve pas que l'on soit la plus sage.

Le

Sorcier.

Le Sorcier.

CONTE.

Je veux ici vous raconter un cas
Très véritable et qu'on ne croira pas.

En seize cents, grand siècle de sottise,
Un jeune clerc du pays provençal,
A Beauveser aspirant à l'église,
Vivait du ciel et ne vivait pas mal.
Il lui survint un jour un héritage
D'un certain oncle appelé Bouffignon,

Grand usurier et rusé maquignon
Qui près de Nice était mort de la rage.

Le Bouffignon était, de son vivant,
Un fort docteur; on disait en Provence
Qu'avec le diable il avait accointance,
Ce qui se peut; sur ce fait peu savant,
En l'assurant je ne voudrais lui nuire;
On le disait c'est ce que je puis dire.

Notre héritier, dans les nippes du mort,
Trouve un bouquin que, sur la reliure,
On aurait pris pour honnête écriture;
Mais qui n'était, par un malheureux sort,
Qu'un livre impie, un traité de grimoire
Et de Satan la véritable histoire.
L'esprit malin, par le style attiré,
Comme amateur, en façon d'auditoire
Dès la préface apparaît au curé.

Le bon lecteur déjà s'est figuré

Qu'à cet aspect notre écolier frissonne ;
Le diable est-il si vilaine personne ?
Est-il si laid? il est plus d'un chrétien
De moi connus, qui, sans leur faire injure
Ni préjudice, à changer de figure,
Aux cornes près, certes ne perdraient rien.
Je dis cela sans humeur ni malice,
Mais à chacun il faut rendre justice.

Ledit garçon, nommé Louis Thomas,
Ou Gofridy, selon la circonstance,
Tout en jasant avec le Satanas,
Naïvement lui fit la confidence
Qu'à la tendresse il se sentait le cœur ;
Qu'être une fois bien aimé dans sa vie
Était son faible et sa plus douce envie ;
Mais qu'en amour il avait le malheur
De ne trouver que dédain et rigueur.
« Quoi ! dit Satan, ces dames si traitables,
Pour toi tout seul ont un cœur de rocher !
Nous les rendrons, mon cher, plus raisonnables.

Tu n'auras pas besoin de les prêcher;
Quand tu voudras qu'à toi l'on s'intéresse
Et formeras quelque tendre souhait,
Tu souffleras, et, quel que soit l'objet,
Je te réponds de plus de politesse.
Mais en retour j'exige la promesse,
Et par écrit, que tu seras à moi :
Je ne puis pas moins exiger de toi;
Car pour avoir le secret d'être aimable
Ce n'est pas trop de se donner au diable.
L'autre le crut comme article de foi;
Et l'étourneau, sans marchander l'affaire,
Signe au contrat, il aurait pu mieux faire.

Dès que Satan eut quitté la maison,
Thomas voulut faire épreuve du don,
Et s'approchant de certaine matrone,
Prude édentée, effroyable personne
Que sa laideur autant que soixante ans
Avec succès défendait des galans,
D'un fort poumon il lui souffle au visage.

Vous avez vu parfois au pâturage
Un bourriquet, dans un penser glouton,
Saisir le chou que va vendre Suzon;
C'est vainement, prompte à la réprimande,
Que la bergère au baudet entêté
Veut arracher le morceau convoité;
C'est vainement à la rage gourmande
Que le fermier, opposant un bâton,
Prétend troubler l'imperturbable ânon;
Il brave tout, en dépit de l'orage;
Il va son train et finit son ouvrage.
Tels sont la dame et l'imprudent souffleur :
Il crie : « Au meurtre! au secours! » Par bonheur
On l'entendit, on arrive à son aide;
Et le bailli; que la garde précède,
Vient l'arracher des mains de ce vautour
Et le sauver du satanique amour.

Mons Gofridy, sensible à la blessure,
Craignit l'éclat que ferait l'aventure,
Et se hâta de quitter le pays.

Comme à Marseille il avait des amis,
Il s'y rendit. Aux docteurs de la ville
Il se donna pour un prêcheur habile.
Mieux qu'Abeilard il savait son *pater*,
Et connaissait Chrysostôme et Virgile.
Sur sa parole on lui trouva bon air,
Et d'écolier il devint magister.

Il était là pour le bien de son ame;
De convoitise il repoussait la flamme.
Se souvenant du vieux tison d'enfer,
Il craignait tant quelqu'épreuve nouvelle,
Qu'il se couchait sans souffler sa chandelle.
Mais ici bas quel vouloir est constant?
Ah! tout s'y fait comme le ciel l'entend.
Tel se croit maître et se dit autocrate,
Qui n'est qu'un masque, impuissant automate;
Marionnette au front de souverain,
Dont Dieu là haut tient le fil en sa main.

Il existait dans ces tems à Marseille

Une beauté, beauté dont la pareille
Ne se trouvait dans l'univers connu.
On l'appelait Magdeleine Palu,
Ou la Palud. Honnête était son père;
D'argent comptant il était bien pourvu,
Mais de raison, c'était une autre affaire;
Et dans la ville il avait le renom
D'être en tout point un triste compagnon.
Heureusement sa femme était gentille,
Et de là vint le bon sens de sa fille.

Un front de lis, sourcils et blonds cheveux,
Regard fripon, petit pied, jolis yeux,
Un teint de rose, une taille de reine,
Seize ans, voilà l'aimable Magdeleine.
Mais par malheur, avec tant de beauté,
La belle avait encor plus de fierté.
Jamais Daphné, jamais Alcimadure,
Jamais Pallas, n'eurent l'ame si dure.

Dix épouseurs qui s'étaient présentés,

Très durement honnis et rejetés,
Prirent la mouche en diverse manière,
Suivant leur rang, humeur et qualités.
L'un dextrement au fond de la rivière
Fit le plongeon, la tête la première;
L'autre, un matin, à l'aide d'un licol,
Dans son grenier s'accrocha par le col;
Un autre enfin d'une façon cruelle
S'ouvrit le ventre en l'honneur de sa belle.
Ceux qui restaient, par un destin plus doux,
S'acheminaient vers l'hôpital des fous.
Monsieur Palud et sa femme et sa fille,
Gens étourdis et d'assez mauvais cœur,
Dans leur cerveau croyaient que la famille
De tous ces faits retirait grand honneur.

Non loin de là vivait, discret et sage,
Un jouvencel d'antique parentage,
Que ses voisins nommaient le doux François.
Certe, à l'amour nul n'avait plus de droits;
Bonté, talens, esprit, grace, figure,

Ame sensible, élégante tournure;
Tout ce qu'il faut enfin pour parvenir,
Plaire et charmer chez lui semblait s'unir.
Dans le quartier il n'était une belle,
Noble ou bourgeoise, ou veuve ou demoiselle,
Ayant du goût et quelque sentiment,
Qui n'eût voulu de François pour amant.
Et cependant, bien loin de faire usage
De l'amitié de tout son voisinage,
En vrai reclus, mort aux biens d'ici-bas,
Sans y songer il voyait ces appas.
Non qu'il ne fût, pour la paix ou la guerre,
Un champion de vaillant caractère,
Mais dans son cœur un amour malheureux,
Amour funeste, éteignait d'autres feux;
De Magdeleine il avait l'ame éprise.

Si de mourir il n'a fait la sottise,
Il est certain qu'il n'en vaut guère mieux.
Depuis trois ans, entiché de la dame,
De ses rigueurs semblait croître sa flamme;

Aimant d'amour, et d'amour peu commun,
Il n'aimait point en amant importun.
De tems en tems s'il osait dans la rue
Suivre sa belle et jouir de sa vue,
Simples regards et langoureux soupirs
Modestement exprimaient ses désirs.
Par quelques soins la cruelle coquette
Daigna d'abord assurer sa conquête,
Et dans ses lacs dès qu'elle le vit pris,
Il redevint l'objet de ses mépris.

Un matin donc elle dit à son père :
« Certain François, que je ne connais guère,
Dès que je sors vient faire les yeux doux.
J'en ai vingt fois témoigné mon courroux.
Délivrez-moi de tant d'impertinences ;
Car, s'il ne cesse enfin ses doléances,
Il faudra bien que je reste chez nous. »

Le bon papa, gentilhomme fort bête
Comme on le sait, agréant la requête,

S'en fut trouver messieurs les magistrats ;
A sa façon il raconte le cas,
Et, par arrêt de la troupe imbécille,
Le doux François est chassé de la ville.

Le pauvre amant reçoit, sans autre avis,
L'ordre formel de quitter le pays.
En soupirant il gagne la campagne ;
De ses voisins le regret l'accompagne.
Chacun maudit un si funeste jour,
Monsieur Palud, Magdeleine et l'amour.

Il chevauchait tristement dans la plaine,
Et tendrement il pleurait l'inhumaine,
Quand Gofridy, qui revenait des champs,
Le rencontra tout confit dans sa peine,
L'oreille basse et les yeux larmoyans.

A la pâleur, à l'air de son visage,
On aurait cru que pour le grand voyage
Il cheminait. Aussi, d'un ton bénin,

Thomas s'enquit si de son ministère,
En ce moment, il n'avait pas à faire.
Sur son refus, un autre moins humain
Eût dit : Amen, et passé son chemin.
Mais notre clerc, d'humeur compatissante,
Comme autrefois le bon Samaritain,
Veut, à défaut et de l'huile et du vin,
Offrir au moins parole consolante;
Et poliment il demande au pauvret
Quel est son mal, quel en est le sujet?

François, touché, lui fait sa confidence:
Il lui dépeint ses feux et sa constance,
De Magdelon l'inflexible rigueur,
Son injustice, et le peu d'espérance
Qui lui restait d'arriver au bonheur.
Tout attendri, Thomas lui fit promesse
D'aller trouver sa farouche maîtresse,
De la prier, au nom de la pitié,
De lui montrer un peu plus d'amitié.

Il n'y manqua : de retour à la ville,
Sans plus tarder il court au domicile
Du bel objet adoré par François.
Il n'eut besoin de regarder deux fois
Pour s'assurer que fille si jolie
Méritait bien qu'on fît une folie;
Mais cependant, fidèle à son serment,
Il tint son souffle et parla pour l'amant.

Vaine démarche, inutile éloquence!
On vous a dit avec quelle arrogance
Des vrais croyans le sublime empereur
Dans le sérail reçoit l'ambassadeur
D'un châtelain de Grèce ou de Romagne,
Qui vient, tremblant, saluer sa grandeur;
Ou bien encor comment un commandeur,
Demi Jean-Bart de la Grande-Bretagne,
Traite un marchand que son malheureux sort
A fait voguer dans les eaux de son bord.
Eh bien! pourtant leur air de suffisance,
Turc ou Breton, eût passé pour poli,

Si l'on eût vu sur quel ton d'insolence
Le pauvre clerc ici fut accueilli.
« Vraiment, dit-elle, en voici bien d'une autre!
Le beau sermon! Quel est donc cet apôtre
Qui vient chez nous prêcher la passion?
Quel doux langage! et qu'il a d'onction!
Allez, allez faire quelque autre cure,
Monsieur l'abbé: ce François, je le jure,
S'il n'a que moi pour se mettre en maison,
Encor long-tems pourra rester garçon.
Consolez-vous; faute de mariage,
Vous pourrez bien faire l'enterrement,
Quelque matin, de ce sensible amant.
Dans tous les cas vous aurez de l'ouvrage.

Notre avocat, peu savant en détours,
Ne peut tenir à ce méchant discours;
Et, pour venger l'amoureux qu'on outrage,
En la quittant il lui souffle au visage.

Heureux Thomas! au souffle ensorcelé

Une autre fille aurait soudain brûlé.
Ici néant; car, grâce à sa nature,
La nôtre était d'une trempe si dure,
Que ce poison, tout ardent qu'il était,
Pour le moment point ne lui fit effet.

Le jour suivant elle éprouvait dans l'ame
Un certain trouble, une secrète flamme,
Désir nouveau, vague et magique ardeur.
Quoi! disait-elle, à ce maudit prêcheur
Sans le vouloir à chaque instant je pense!
En vérité, je trouverais charmant
Qu'un tel marouſle eût eu l'impertinence
De m'inspirer un tendre sentiment!

Bon gré, mal gré, la belle mijaurée
De mille feux se sentait dévorée.
Contre le sort il n'est pas de vertu;
Aussi, combattre eût été superflu.
Cédant au mal, force fut de se rendre.
Un jour enfin à madame Palu :

« Que je voudrais, dit-elle, aller entendre
Ce frère en Dieu dont chacun dit du bien. »
Dans ce désir la mère ne vit rien
Que de prudente et louable pratique,
Et consentir fut sa seule réplique.

Pour revenir au pauvre ambassadeur,
Rentré chez lui d'assez mauvaise humeur,
Il écrivit à Francois « que sa belle,
Sotte, bégueule, insigne péronnelle,
N'était le fait d'aucun homme d'honneur;
Qu'il pouvait bien encor s'occuper d'elle
S'il le voulait; que pour lui, serviteur. »

Il est certain que contre Magdeleine
Ledit Thomas était fort irrité,
Et qu'en soufflant il n'avait projeté
Que la punir de son humeur hautaine,
Bien décidé, sourd à l'humanité,
De fermer l'œil et d'être avec la dame
Tout aussi froid que le fut pour sa femme

Le bon marquis Cordouan de Langais
Lorsqu'en la cour il perdit son procès.

Mais que sur nous nous avons peu d'empire!
Que le démon est perfide et malin!
A nos dépens comme il se plaît à rire,
Comme il se joue, hélas! du cœur humain!
En tems et lieu nous dirons ce mystère.

Frère Thomas, prompt à son ministère,
Ferme à sa thèse était dès le matin,
Quand tout à coup la gentille fillette
Monte au parloir et frappe à la planchette.
On peut juger quel était son émoi :
Non, ce n'est plus cette beauté sévère,
Cette ame dure et n'admirant que soi ;
C'est une tendre et timide bergère.
Comme elle tremble à son acte de foi!
Ce qu'elle dit, certe, est chose peu claire,
Et cependant, sans lexique ou grammaire,
Ni Richelet, ni Philippon, je croi

Qu'en tous pays un savant ordinaire
Sans hésiter eût traduit : Aimez-moi.

Le dominus à tout ce verbiage
Faisait le sourd ; pouvait-il davantage?
Car que répondre à si douce oraison?
Quel est celui qui pourrait dire non?
Et c'est, je crois, déjà faire merveille,
En un tel cas, que de fermer l'oreille.
La belle enfin lui dit : « O saint docteur,
Un gros péché me pèse sur le cœur!
J'ai, l'autre jour, que Dieu me le pardonne,
Reçu fort mal une honnête personne,
Un savant clerc qui venait poliment
Par charité me parler d'un amant. »

A ce récit, remémorant l'affaire,
Thomas sentit réveiller son courroux.
« Oui-dà! dit-il, la belle enfant, c'est vous
Qui pour les gens avez l'ame si fière!
Point je ne veux d'une telle écolière :

Vade retrò. » La pauvrette, à ces mots,
Ne répondit que larmes et sanglots ;
Et Gofridy, content de sa réplique,
Mit son bonnet et ferma sa boutique.

O cruauté ! si mon bon ange un jour
Veut m'accorder le joli don d'amour,
Je lui réponds d'en faire un autre usage.
Notre sorcier, au fond, n'était pas sage :
Laisser souffrir une jeune beauté,
C'est en tout point manquer de charité.
Mais le plaisir que donne la vengeance
Est, m'a-t-on dit, bien plus doux qu'on ne pense;
Et je le crois, puisqu'on peut estimer
Un tel déduit plus que celui d'aimer.

La larme à l'œil, la triste Magdeleine
Tâchait en vain de déguiser sa peine,
Lorsque sa mère, au savant entretien
Tendant l'oreille et ne comprenant rien,
Vint durement la tirer par la manche.

« Allons, allons, vous finirez dimanche,
S'écria-t-elle, avez-vous donc à cœur
De parler grec et devenir docteur? »
La bonne dame avait l'humeur criarde,
De l'irriter fallait se donner garde :
Vous prendre au poil ou vous sauter aux yeux,
Vous souffleter, c'était là de ses jeux.
C'était enfin une rude femelle ; . . .
Nulle n'était plus provençale qu'elle.
Or, Magdelon, qui bien lui connaissait
Le geste vif et le bras peu discret,
Pour arrêter sa brutale éloquence
Gagna la porte et sortit en silence.

. . .

Je pourrais bien vous apprendre comment
Trois jours après on la vit tristement,
Le front baissé, revenir chez le frère ;
Comment Thomas, oubliant sa colère,
Sentit soudain qu'un cœur si délicat
Valait au moins le baccalauréat ;
Le lendemain, comment, dans sa faiblesse,

Cédant enfin au charme qui le presse,
Sur un motif que je n'ai pas bien su,
Il fut trouver monsieur de la Palu ;
Comment sa fille Héloïse, professe,
Fut très sensible à cette politesse,
Et fit promettre au directeur-servant
Qu'en ce logis il reviendrait souvent.
Je dirais bien aussi comme en cachette
Petits propos, pâture d'amourette,
De tems en tems amusaient leurs loisirs ;
Mais des amans supputer les soupirs
Rend une histoire un peu trop narcotique ;
Ne faut outrer le genre romantique.
Il suffira que j'annonce au lecteur
Qu'on en était à ce point de ferveur
Où les doux yeux, les mots, les je vous aime,
Ne semblent plus que ragoût de carême ;
Et que le clerc aurait échangé net
Contre un contrat, sa robe et son bonnet.

L'occasion, en amour comme en guerre,

Pour le succès est le point nécessaire ;
Et ce point là ne se trouve à souhait,
Quand les parens en leur esprit mal fait
Ont des raisons de veiller sur leur fille.
L'œil d'une mère est plus sûr qu'une grille.

Tous les moyens par l'amour inventés
Sans grand succès long-tems furent tentés.
L'oreille au guet, la vieille soupçonneuse
Du sombre aspect de sa mine fâcheuse
A tout instant effarouchait l'espoir.
Combien de fois en leur plainte amoureuse
Le dieu malin fut requis d'y pourvoir !
Stériles vœux ! où le diable s'ingère
Il est trop vrai qu'on ne réussit guère ;
S'il met, hélas ! le nez dans nos amours,
Loin d'avancer l'on recule toujours.
Triste sorcier ! malheureuse fillette !

La chose ainsi ne fut long-tems secrète ;
Quand la chandelle est prise des deux bouts

On y voit clair. Bientôt dans tout Marseille
Chacun connut et la belle et ses goûts.
On jasa fort, et l'on cria : merveille !
Quoi ! disait-on, cette fière beauté
Qui méprisait richesse et qualité,
D'un capellan a la tête fêlée !
Mais la pauvrette est donc ensorcelée !

On répéta la chose tant et tant,
Que la cour d'Aix, tribunal compétent,
Haut parlement connu par son courage
A faire pendre et tenailler les gens,
Crut qu'on devait sans tarder davantage
Faire arrêter ces coupables amans ;
Bien assuré qu'une fille endiablée
Pour son salut devait être brûlée.
O mes amis, vive le bon vieux tems !
Que nos aïeux étaient doux et prudens !
Pour empêcher une pauvre donzelle
D'aller pâtir en la flamme éternelle,
On la brûlait pendant une heure ou deux.

C'était sans doute un moment très fâcheux;
Mais pour quitter cette triste demeure,
On peut souffrir; qu'est-ce, après tout, qu'une heure,
Et même deux, près de l'éternité?
Nous n'avons plus cet excès de bonté;
Las! au sabbat on va comme à la fête,
En pleine rue on dresse le trépié,
Et chacun peut faire au diable amitié
Sans qu'on lui brûle un cheveu de la tête.

Ne concluez pourtant de mon sermon
Qu'on ait grillé la pauvre Magdelon.
En tous pays quand on brûle les filles,
Ce ne sont pas celles qui sont gentilles;
Pour la beauté point de Laubardemont.
Et si l'on hait une vieille mégère,
De Belzébuth horrible messagère,
Si sans pitié les juges s'en défont,
Point n'est ainsi de jeune enchanteresse.
Pour vivre enfin ne faut que gentillesse.
Mais Gofridy, qui certes n'est pas beau,

Pourra courir grand risque de sa peau ;
En vain pour lui le diable s'intéresse.

Paisiblement reposant dans son lit,
A bien dormir il employait sa nuit,
Lorsqu'un sergent à la mine félonne
(Jamais sergent eût-il la mine bonne)
Vint l'inviter à venir sans façon,
De par le roi, prendre place en prison.

Le lendemain, traduit à l'audience,
Il trouve en corps ce damné tribunal,
Qui bellement, comme en réjouissance,
Sans écouter ni raison ni loquence,
Par un arrêt en latin-provençal,
Condamne au feu le pauvre misérable.

Dans son cachot aussitôt reconduit,
Il attendait le signal effroyable,
Quand par hasard il lui vint à l'esprit,
Faute de mieux, d'appeler le maudit.

Le maudit vint, mais non pas à son aide,
Car à ses maux loin de porter remède,
Il s'avisa de plaisanter. Vraiment
C'était le lieu, c'était bien le moment;
Aussi le clerc, piqué de l'insolence,
Lui souffle au nez... O bénigne influence!
O douce haleine! A peine le railleur
A-t-il senti le souffle séducteur,
Que repentant, il lui demande en grâce
La liberté de se mettre à sa place.
Notre Thomas accepte de grand cœur.

Le rossignol finissait son ramage,
On entendait les coqs du voisinage,
Tout s'éveillait, et de l'astre du jour
Déjà l'aurore annonçait le retour,
Quand trois archers entrent dans la geôle,
Vont au malin qu'ils prennent pour Thomas,
Et prudemment lui ficelant les bras,
Le font sortir sans dire une parole.
Qui reconnaît? c'était le Satanas.

Franche nitouche il arrive à la place;
Un grand bûcher au milieu s'élevait;
Aux alentours nombreuse populace
A sa santé blasphémait et buvait;
Les plus zélés dansaient la farandole.

Tout en ballant ils attrapent mon drôle,
Et, l'approchant d'un beau cent de fagots
Ornés d'un pal et de deux angelots,
La mèche aux poings lui passent la bricole,
Non sans un peu s'accrocher aux ergots.
Quand on fut prêt à terminer l'affaire,
Un assistant au patient dit : « Frère,
De vos méfaits montrez quelque douleur. »
« Foin! » dit Satan. Il n'était de réplique,
Et pour trancher à ce discours cynique,
On met au feu le méchant discoureur.

Mais, ô surprise! ô miracle! ô terreur!
Le faux Thomas que la flamme environne,
Jouant du bec mieux qu'un prédicateur,

Huant, sifflant, gesticule et bouffonne.
Le bon public, alongeant le museau,
Souffle au brasier, souffle encore et ressouffle ;
Et le prévôt met la pelle au fourneau.
L'Esprit s'en gausse, au plus dru s'emmitoufle :
Ledit prévôt tisonne de plus beau ;
C'était abus contre un pareil marouffle,
Ce feu semblait lui rafraîchir la peau ;
Et l'on peut bien déclarer sans figure
Qu'il était là comme un poisson dans l'eau.
Quand il fut las de dire des injures
Et de hargner les pauvres créatures,
Il prend son vol, et laisse nos oisons
Le nez en l'air se chauffer aux tisons.

Pendant ces faits, le sorcier de Provence,
De la prison s'échappant en silence,
Gagnait les champs et marchait d'un bon pas,
De tems en tems regardant par prudence
Si les charbons ne le poursuivaient pas.
Deux jours entiers il trotta de la sorte,

Et le troisième il arrive à la porte
D'un grand moutier, où de jeunes nonnains
Il entendit les accens argentins.
Voix de fillette inspire confiance ;
Notre Thomas, épuisé d'abstinence,
Sonne la cloche et demande humblement
Le coin du feu pour la nuit seulement.
Sur sa requête on l'admet à la grille :
Au même instant une nonne gentille
S'offre à ses yeux. Est-ce un prestige? non!
O coup du ciel! c'est notre Magdelon.
Dans un accès de colère amoureuse,
La pauvre enfant, renonçant au démon,
Un beau matin s'est fait religieuse.

. . . . . .

Notre nonnette, à l'aspect de Thomas,
Qu'elle tient mort comme feu Barabas,
S'imagina que l'Esprit en personne,
Pour la tenter venait en tapinois ;
Et rappelant sa vertu d'autrefois,
Elle a recours à sa douce patronne.

Le Gofridy se doute de l'erreur,
Et s'approchant : « O fille repentie !
Calmez, dit-il, calmez votre frayeur,
Sœur Magdelon, je suis encore en vie.
Je ne viens pas, en esprit tentateur,
Vous détourner du chemin du Seigneur.
Tout besoigneux, autre soin m'intéresse :
Un peu de pain, ou je tombe en faiblesse. »
Il eut du pain et de la chair avec ;
Dans un couvent mange-t-on son pain sec ?

Un mois entier d'une honnête existence
Doit en un cœur amener repentance ;
Aussi Thomas, dès le trentième jour,
Fit sur lui-même un sincère retour.
Car il n'est rien qu'au repentir n'accorde
Ce dieu de paix et de miséricorde.
Père indulgent, immense en ses bienfaits,
Dans sa justice il n'a pas dit : jamais.
L'homme seul, l'homme, au cœur impitoyable,
A dit : « Du sang et la mort du coupable. »

Le pauvre clerc, au bûcher condamné,
Ici proscrit, là haut fut pardonné.
Point n'est damné qui s'est montré sensible;
Aimer n'est pas un crime irrémissible.
Il s'amenda par de cuisans remords;
Du fait d'amour il expia les torts;
Et, nautonnier instruit par le naufrage,
En bon chrétien il finit le voyage.

Keranrou.

Keranrou.

Non loin des lieux où se lève la lune,
Tout près des bords que baigne l'Océan,
Est un château, l'honneur de la commune,
Et le séjour du maire de Ploujean.
« Quel est Ploujean? » diront les gens ignares.
Comme aujourd'hui ces gens-là sont nombreux,
Il ne faut pas se brouiller avec eux;
De quelques mots ne soyons pas avares.
Ploujean; messieurs, est un endroit fameux;
Bourg renommé pour son lait et son beurre;

De Trougoustin on peut en un quart d'heure,
Sur ses deux pieds, à la garde de Dieu,
Sans se presser arriver audit lieu.
« Et Trougoustin, ne pourrez-vous nous dire
Dans quel pays, quel état, quel empire,
Le ciel l'a mis? » Voilà de sottes gens!
Qu'on eût bien dû, quand ils étaient enfans,
Leur enseigner dans quelque académie
La politesse et la géographie!
Bref, Trougoustin est voisin du Launais,
Et le Launais, messieurs, est en Bretagne.
Par charité, laissez-moi donc en paix;
Comment conter, quand on bat la campagne?

Pour arriver au lieu dont je parlais,
Suivez tout droit, sous un ombrage frais,
Le long d'un pré, qu'une main conquérante
A su ravir à la vague inconstante.
D'abord un lac se présente aux regards;
C'est de Robin, oiseau de haut parage,
Cigne du lieu, le liquide apanage.

Prince d'une île et roi de maints canards.
Sous le roseau que le saule environne,
Avec Robine il porte la couronne.
Là, sans ministre, ou pair, ou député,
A sa façon exploitant la justice,
Ses familiers, uettement régentés,
Ne lui font pas de trop forte malice.
Quand un sujet, quelquefois trop gourmand,
Vient à son bec enlever la grenaille,
Par un plongeon dans l'humide élément
Il sait punir l'imprudente volaille.

Mais approchons : lorsqu'on a dépassé
Le bord du lac, est une maisonnette ;
De ce logis c'est le poste avancé,
Et de Leblanc l'ordinaire retraite.
Suisse et portier, Leblanc n'est point placé
Pour repousser qui veut parler au maître ;
Chez bon patron tout le monde a bon cœur;
Or, sa consigne, et je dois la connaître,
Est en tout temps : « Entrez, entrez, monsieur. »

On entre donc. Un vert et frais bocage
Fleurit à droite, à gauche est un coteau ;
Un peu plus loin un champêtre ermitage,
Chapelle antique où la vigne et l'ormeau
Croissent ensemble et mêlent leur ombrage.
Devant vos yeux est un sentier qui fuit;
C'est celui-là, mes amis, qu'il faut prendre,
Dans le château c'est lui qui vous conduit,
Et l'on ne peut jamais trop tôt s'y rendre.
Pourtant, je veux vous montrer en passant,
Le potager, la serre et cette allée,
Où cent vieux buis, en dôme s'unissant,
Courbent encor leur tête mutilée.
Puis cette couche, où viendront quelque jour
Ces bons melons que l'on mûrit au four.
Une tortue en cet endroit, naguère,
Coulait sa vie exempte de chagrin,
Et, par les soins d'une charmante main,
Trouvait l'Afrique au milieu du parterre;
Mais un matin son œil s'était fermé;
Ce n'est pas bien, quand vous étiez si chère,

Peut-on mourir alors qu'on est aimé?
Sur votre gauche est la grande avenue,
C'est le chemin, c'est la route battue;
Mais moi, chétif, à pied marchant toujours,
Je vous conduis par les petits détours.

Nous arrivons, ne perdez patience,
Je vois la porte, et Pierre qui s'avance :
Pour vous ouvrir il monte les degrés.
Avant d'entrer, regardez la glacière,
Voyez la rose à l'ombre du cyprès;
Retournez-vous, admirez la rivière
Et ce vaisseau qu'on croirait mis exprès.
Sa voile blanche, à travers le feuillage,
Semble un fantôme échappé de la mer,
Et qui, poussé par les sylphes de l'air,
Vient en silence errer dans le bocage.
Dans le vallon voyez courir Satan,
Non pas celui qui confisque les ames,
Mais un bon diable, un gentil alezan,
Cheval mignon et favori des dames.

Sur le ravin s'élève un monument;
Tel un débris de Palmire ou de Rome.
Est-ce une tour? un tombeau? non vraiment,
Et ce logis ne fut pas fait pour l'homme;
On ne met là ni mort ni prisonnier,
Mais des pigeons, et c'est le pigeonnier.

Quels sont ces cris qui frappent la vallée?
Entendez-vous ce bruit?.. J'en suis certain,
C'est de Ploujean quelque ame désolée,
Quelque bourgeois qui s'évertue en vain
Pour arrêter la fortune qui roule;
C'est un joueur ou de paume ou de boule,
Infortuné que poursuit le destin,
Et qui du coup prend pour juge la foule.
Je reconnais la voix du sacristain,
Un bas-Breton qui n'aime pas le vin.

Mais il est tems de saluer le maître,
Et franchement devrait-on se permettre
Sans son aveu de parcourir ces lieux?

J'y vais, j'y cours, et vous, levez les yeux.
De ce château la noble architecture
Vaut bien, je crois, dans sa simple parure,
Ces fiers hôtels aux pignons menaçans,
Qui, dans Paris, font pâlir les passans.
Du goût solide ici tout est l'emblème :
C'est Keranrou, c'est le séjour que j'aime,
Où si souvent l'amitié m'accueillit.
Entrez, messieurs, tel est l'ordre suprême,
C'est la consigne, et Leblanc vous l'a dit.
C'est dans ces lieux que le bonheur réside,
C'est dans ces lieux où la grace préside;
C'est Keranrou, séjour de la bonté,
Et le manoir de l'hospitalité.
Voici la salle et l'antique tenture
Où des chasseurs brillent les vieux exploits.
Le sanglier et le cerf aux abois,
Chiens et chevaux, les prés et la verdure
Tout a cent ans. Mais le goût délicat
De l'héritier, loin du sentier vulgaire,
Sut préférer au moderne apparat

Les vieux lambris qu'avait aimés son père.

L'aspect d'abord peut vous paraître austère;
Mais attendez, ne vous effrayez pas;
Dans ce salon dont la porte s'entr'ouvre,
Vous me direz ce que votre œil découvre;
Faites silence et suspendons nos pas.
Entendez-vous cette voix douce et pure?
O voix suave! ô charmante lecture!
Suivez les traits de ce léger pinceau,
Ces jolis doigts d'où s'échappe un oiseau,
Et cette fleur, admirable peinture,
Où l'art heureux égale la nature.
Tout plaît ici: voyez, elles sont trois;
Si vous pouvez, amis, faites un choix;
Et de trois sœurs devinez, je vous prie,
La plus aimable ou bien la plus jolie.
Oui, dites-moi, parmi tant de vertus,
Ce qu'on admire ou qu'on aime le plus.
Heureux effets des nobles soins d'un père,
Tout son secret était celui de plaire,

Lorsque le cœur parle avec la raison,
On sait si bien faire aimer la leçon.
Dans ce salon, que d'heures fortunées!
Quels doux instans! que d'aimables journées!
Le tems semblait y suspendre son cours.
Je le quittais, j'y revenais toujours;
Là, j'ai passé mes jours les plus prospères:
L'esprit, le goût, la grace, la gaîté
Et l'enjoûment et l'amabilité
En sont, amis, les hôtes ordinaires;
Là, chose étrange et qui ne se voit guères,
On politique avec urbanité;
On est d'accord et l'on a discuté.
Mais plus souvent d'une voix éloquente
L'habile maître, étonnant l'auditeur,
Sur un insecte, une pierre, une plante,
Fixe nos yeux et jusqu'à notre cœur:
Oui, la nature à sa voix se révèle,
Il la décrit, elle semble plus belle;
Nous admirons, nous aimons l'orateur:
De la science, en bannissant la fable,

Il n'en a pas écarté la douceur,
Et le savant est aussi l'homme aimable.

Moi-même, hélas! téméraire parleur,
J'ai dans ces lieux osé prendre la lyre,
Et j'ai chanté dans mon sombre délire
Des vieux héros les tragiques fureurs.
Mais c'est en vain qu'invoquant l'humeur noire,
Mon front cherchait à peindre leurs douleurs;
Je ne pouvais en saisir les couleurs,
J'étais trop bien, je voyais l'auditoire.

Allons au but, et plus de vain détour.
Si du salon nous commençons le tour,
Du grand-papa nous trouvons la figure:
Son œil encor repousse l'imposture.
La Chalotais!... En vain persécuté,
Tu fus toujours à ton pays fidèle;
Des magistrats sage et brillant modèle,
Tu fis fleurir les lois et l'équité;
Repose en paix, les serpens de l'envie

Ne peuvent rien contre ta noble vie;
Ton nom vivra dans la postérité.

Mais une femme!... ô quelle douce image!
Elle est là haut; Dieu reprit son ouvrage.

Ici, que vois-je? Un général paraît:
Croix, épaulette, habit, qu'il est sévère!
Bonté de Dieu! serait-il en colère?
C'est pourtant lui, c'est bien lui trait pour trait.
Mais ce sourire, ô ciel! qu'en a-t-on fait?
Ne fuyez pas, amis, qu'on se rassure,
Cet air farouche, il ne l'a qu'en peinture.

Vous avez vu la salle et le salon;
Je pourrais bien, prolongeant le voyage,
Du haut en bas vous montrer la maison,
Mais pour un jour ce serait trop d'ouvrage.
Ne veux pourtant quitter le voisinage
Sans vous conduire à cette chambre... Amis,
De ma douleur ne soyez pas surpris,

Que de tourmens cet endroit me rappelle!
Ici, deux mois la mort, la mort cruelle,
Tint sous sa faux le maître du logis.
Sourde à nos vœux, insensible à nos cris,
Là triomphait une fièvre rebelle :
C'en était fait; mais, ô grâce éternelle!
Le médecin un beau jour nous quitta,
Soudain la fièvre avec lui déserta.

La nuit approche, il faut gagner la ville;
Adieu bosquet, adieu champêtre asile,
La nuit approche, il faut partir, adieu!
Peut-être, hélas! peut-être, aimable lieu,
Plus ne verrai votre charmant ombrage.
J'irai bien loin achever le voyage:
Ce front, glacé sous la main du trépas,
Sous vos ormeaux ne reposera pas.
Adieu! cette heure, hélas! est la dernière,
Plus ne verrai votre ombre tutélaire,
De ce ruisseau plus ne suivrai le cours;
Adieu sentier, adieu rive si chère,

Adieu bosquets, adieu donc pour toujours!
Si, surnageant à l'abîme des âges,
Mon frêle esquif échappait aux naufrages,
Oui, si ma voix perce à travers les tems,
O Kerantou! tu vivras dans mes chants.
A l'avenir, le fils de la chaumière,
En parcourant le hameau solitaire,
Répètera : D'un maître bienfaisant
Ce fut jadis la retraite paisible ;
L'historien nous dit qu'il fut savant,
Le chansonnier, qu'il fut bon et sensible!

LES

CHANSONNETTES

DU VIEUX TOBIE.

Ire JOURNÉE.

Le Vieux Tobie.

Joyeux amans de l'harmonie,
Nobles protecteurs des beaux arts,
Écoutez tous le vieux Tobie,
Premier chanteur des boulevarts.
En faveur d'une foi robuste
On peut lui passer ses défauts;
Il ne chante pas toujours juste,
Mais il ne croit pas chanter faux.

Si parfois on fait la grimace
A l'endroit charmant de son air,
Ce n'est pas ce qui l'embarrasse,
Le bon homme n'y voit pas clair.
S'il fait d'une blanche une noire,
S'il donne un accord un peu lourd,

Plus heureux que son auditoire,
Il a le bonheur d'être sourd.

Qu'il soit bien portant ou malade,
Qu'il ait ou n'ait pas d'auditeurs,
Qu'il soit joyeux, qu'il soit maussade,
Rien n'arrête un si grand chanteur.
Il a, dans son humeur lyrique,
Pour se mettre en voix le matin,
Outre son goût pour la musique,
La crainte de mourir de faim.

Cette ambition si commune
Jamais n'a pu le dominer,
Et si sa voix vous importune
Vous avez tort de vous gêner.
C'est pour lui chose indifférente,
Surtout à l'heure du repas,
Que vous lui donniez pour qu'il chante
Ou bien pour qu'il ne chante pas.

Le Sire de Sénage.

BALLADE.

Dans un canton de la Bretagne,
Du tems de Philippe-le-Bel,
Au pied d'une haute montagne
Était un antique castel;
Depuis cent ans ame vivante
De ce lieu n'osait approcher,
Et les hibous, chose étonnante,
N'osaient pas même s'y nicher.

Un jour le sire de Sénage,
Venant de je ne sais quel lieu,
S'égara dans le voisinage
De ce château maudit de Dieu.
Il voyageait sur sa monture,
Il ne pouvait voyager mieux;

Point de coche, point de voiture
Dans le tems de nos bons aïeux.

Songeant d'abord à jouvencelles,
Et rêvant quelque exploit galant,
En apercevant les tourelles
Le chevalier fut bien content.
Certe, il avait grande vaillance,
Et n'était sujet aux vapeurs;
Mais il eût eu meilleure chance
S'il eût été coucher ailleurs.

D'un petit cor, son interprète,
Deux fois vainement il sonna;
Il tenait fort à l'étiquette,
Et pourtant il se résigna.
Si le preux ainsi se comporte,
C'est qu'il n'a sujet de crier :
Quand la maison n'a point de porte,
Ne faut appeler le portier.

Au milieu d'une cour immense
Arrive le bon voyageur ;
Partout un lugubre silence
Dont la nuit augmente l'horreur.
Un esprit fort, à ce qu'il semble,
A moins aurait pu se frapper ;
Mais si notre chevalier tremble,
C'est de peur de ne pas souper.

Dans un vestibule il s'arrête,
Pour s'y loger comme il pourrait :
Quel coucher pour un homme honnête !
Pas de lit, pas un tabouret !
Son palefroi ne l'abandonne ;
Étant tout seul dans la maison,
Il crut que, sans gêner personne,
On pouvait l'admettre au salon.

Il commençait à faire un somme,
Quand un grand fantôme tout blanc
Apparaît devant le pauvre homme,

Et lui dit en montrant son sang :
« Tu vois devant toi la victime
Du plus horrible des complots :
Si tu n'es pas l'ami du crime,
Suis-moi, viens enterrer mes os ! »

Le ton tranchant de la requête,
Ce fut là ce qui le surprit :
« Quoique mort on peut être honnête, »
Est tout ce qu'il lui répondit.
A s'occuper de cette affaire
Rien ne l'oblige assurément,
Et celui qui veut qu'on l'enterre
Doit au moins parler poliment.

L'esprit fit un geste homicide,
Et soudain la terre trembla ;
La maison n'étant pas solide,
Notre paladin recula.
Il obéit d'un air docile,
Mais il n'eut peur, c'est là le point.

Si la terre eût été tranquille
Le chevalier ne bougeait point.

Quand on fut pour passer la porte,
Le preux, sur la règle savant,
Pensa qu'un homme de sa sorte
Devait toujours aller devant.
Pourtant, à son air d'importance,
Le mort semblant de qualité,
Il voulut bien sans conséquence
Passer la porte à son côté.

Arrivé près d'une rivière,
L'esprit ne s'en embarrassa,
Et plus léger que feu saint Pierre,
Sans se mouiller il traversa.
L'eau n'est qu'un élément perfide,
Un paladin jamais n'en boit :
Il dit poliment à son guide
Qu'il n'y mettrait pas même un doigt.

Il advint d'un si grand obstacle
Un prodige, si ce n'est pis;
Car un esprit fait un miracle
Plus vite que je ne le dis.
Soudain la rivière se gèle,
Et sans se mouiller les talons,
Le guerrier, sans pont ni nacelle,
Passe à la barbe des poissons.

A suivre cet esprit sauvage
Notre aventurier s'éreinta;
Il lui souhaitait bon voyage,
Quand un fossé se présenta.
La place paraissant propice
Pour enterrer le farfadet,
De crainte de quelque caprice
Il le prit bien vite au collet.

Le spectre de son bras terrible
Repoussa le bon chevalier;
A cet affront il fut sensible

Et trouva l'esprit bien grossier.
Supporter des façons pareilles,
A tel guerrier ne convenait :
Si le mort eût eu des oreilles,
Je crois bien qu'il les lui coupait.

Il maudissait le personnage,
Quand tout à coup, qui l'aurait cru,
Il se trouve dans un bocage,
Et le fantôme a disparu.
A la lumière de la lune
Il voit un corps sans mouvement;
Comme il n'avait pas de rancune,
Il commença l'enterrement.

Tandis qu'à creuser il s'assomme,
Par hasard il vint à songer
Qu'en son pays un gentilhomme
Ne bêchait pas sans déroger.
La circonstance bien pesée,
Il s'arrêta, crainte de mal;

Laissant le mort à la rosée,
Il s'en fut chercher son cheval.

En vain le défunt en furie
Fit carillon et cria fort;
L'autre faisait d'un chien en vie
Plus de cas que d'un homme mort.
Depuis, dit-on, dans sa demeure
Chaque nuit l'esprit a paru,
Mais le preux, qui dort à cette heure,
Jusqu'à présent ne l'a pas vu.

Le Philosophe.

Jour et nuit je travaille,
C'est de l'eau que je bois;
Je couche sur la paille,
Et dîne quelquefois.
Mais voilà ma musette,
Et Rose, mes amours;
Dansons, ma bergerette,
Dansons, dansons toujours.

Pour la saison nouvelle
Fleurissait mon verger,
Mes amis et la grêle
Sont venus tout manger.
Mais voilà ma musette,
Et Rose, mes amours;
Dansons, ma bergerette,
Dansons, dansons toujours.

Il me restait la terre,
Un voisin me l'a pris;
J'avais une chaumière,
Vous voyez ses débris.
Mais voilà ma musette,
Et Rose, mes amours;
Dansons, ma bergerette,
Dansons, dansons toujours.

Sans bien, sans espérance,
Sans asile et sans pain,
Mon avenir, je pense,
Est de mourir de faim.
Mais voilà ma musette,
Et Rose, mes amours;
Dansons, ma bergerette,
Dansons, dansons toujours.

Les Frères Noirs.

Il est minuit, la cloche funéraire
A fait trois fois retentir le hameau;
Les Frères Noirs sont sortis du tombeau:
Voyez trembler les murs du monastère!
Ils vont chanter, écoutez tous!
Ils chantent, les entendez-vous?
« Il est minuit, fils de la terre,
« Souvenez-vous des tems passés;
« Comme nous vous serez poussière:
« Priez Dieu pour les trépassés. »

Prions, prions, redoutons leur colère,
Les Frères Noirs sont repoussés des cieux;
Ah! s'ils étaient parmi les bienheureux,
Les verrait-on paraître à la lumière?
Ils vont chanter, écoutez tous!
Ils chantent, les entendez-vous?

« Il est minuit, fils de la terre,
« Souvenez-vous des temps passés;
« Comme nous vous serez poussière :
« Priez Dieu pour les trépassés. »

Si l'on en croit ce que disent nos pères,
Les Frères Noirs étaient de grands pécheurs,
Et minuit belle avait versé des pleurs
En revenant d'entendre leurs prières.

Ils vont chanter, écoutez tous!
Ils chantent, les entendez-vous?
« Il est minuit, fils de la terre,
« Souvenez-vous des temps passés;
« Comme nous vous serez poussière :
« Priez Dieu pour les trépassés. »

Frisac.

De ses dix doigts propriétaire,
Mon père, honnête perruquier,
Aurait pu, par leur ministère,
Devenir aussi financier;
Mais une soif fort importune
Ne lui permettant d'entasser,
Il ne me laissa pour fortune
Que le talent d'en amasser.

J'étais seigneur d'une boutique,
Plus riche que bien des rentiers,
Quand on fit une république
Qui fit la barbe aux perruquiers.
Ma main ne fut plus occupée;
Chacun me faisait aviser

Qu'ayant eu la tête coupée
Il ne se ferait plus raser.

Ne trouvant plus de barbe à faire,
Je fis le petit potentat,
Décidant la paix et la guerre,
Et les affaires de l'État.
Je promenais la savonnette
Sur les fautes, sur les excès,
Je poudrais plus d'une défaite,
Et faisais mousser les succès.

Enfin la discorde sanglante
Déménageant de nos cantons,
On me rendit, avec patente,
Le monopole des mentons.
Mais des fatigues diaboliques
M'attendaient dans les premiers tems :
J'avais à faire à mes pratiques
Une barbe de vingt-cinq ans.

Qu'épris d'une gloire nouvelle,
Chacun médise du présent;
Moi je veux, au rasoir fidèle,
Vivre et mourir en vous rasant.
En vain l'ignorance blasphème
Contre un respectable métier;
Je ferai la barbe, quand même...
Car je suis ultra perruquier.

Au seul penser de l'autre monde,
Plus d'un richard a mal au cœur;
De couler bas en passant l'onde,
Je conçois ce qui leur fait peur.
Mais chez nous ce n'est pas de même :
De ma pauvreté je suis fort;
J'attends en paix l'heure suprême,
Et je fais la barbe à la mort.

Souvent les maîtres de la terre
Font, pour se tirer d'embarras,

Ce qu'il conviendrait peu de faire,
Même ce qui ne convient pas.
Exempt de ces soins politiques,
A mon gré je pense et j'agis,
Je ne rase que mes pratiques,
Et ne coiffe que mes amis.

Si du sentier le roi s'écarte,
Il faut qu'il dise ses raisons;
Sans chambres, ni conseils, ni charte,
Moi, je commande à mes garçons.
Avec un pouvoir despotique,
Ce qui me convient je le fais;
Et je suis roi dans ma boutique
Plus que le roi dans son palais.

Tandis que l'on mettait les trônes
Sous le marteau républicain,
Tandis qu'on brisait les couronnes,
Ma trousse me restait en main.

De ceci j'ai conclu sans peine
Qu'il vaut mieux, qu'il vaut mieux cent fois,
Tenir le rasoir à main pleine,
Que le sceptre du bout des doigts.

La Colère de Germaine.

Près du bois étant à jaser,
Simon me dit : « Germaine,
Vous m'avez promis un baiser,
Il faut que je le prenne. »
Je voulais répondre aussitôt,
Mais il fallut me taire,
Car je ne pouvais dire un mot,
Tant j'étais en colère.

L'insolent, au lieu de cesser,
Me saisit et m'embrasse,
Et puis il veut recommencer ;
Voyez-vous quelle audace !
Je sentis bien tout le danger,
Mais, hélas ! comment faire ?
Car je ne pouvais pas bouger,
Tant j'étais en colère.

Quand il m'eut embrassé vingt fois,
Et le double, peut-être,
Il me dit : « A ce soir, au bois,
Au pied de ce grand hêtre. »
Croiriez-vous, après tout ce train,
Que j'y fus la première ;
Car je me trompai de chemin,
Tant j'étais en colère.

Le Cabaret.

1815.

En vain je regarde à la ronde,
En ces beaux lieux, dieu! quel déchet!
Est-ce aujourd'hui la fin du monde,
Ou bien la fin du cabaret?
J'arrive frais comme une rose,
Par un bon vent, voiles dehors,
Et tout seul je trinque et je cause;
Tous les bons enfans sont-ils morts?

Francs buveurs et joyeux convives,
Hélas! qu'êtes-vous devenus?
Avez-vous donc gagné les rives
Du pays où l'on ne boit plus?
Je n'entends plus ce chœur aimable,
Ces voix qui chantaient sans efforts:

Amis, êtes-vous sous la table?
Tous les bons enfans sont-ils morts?

En vain du rocher de Cancale
L'huître verte arrive à Paris;
Hélas! c'est un sot qui l'avale
Sans mot dire, et peut-être pis.
En vain la liqueur pétillante
Du verre a dépassé les bords,
L'on a bu, personne ne chante;
Tous les bons enfans sont-ils morts?

Le Bordeaux tristement se traîne
A travers un gosier anglais,
Ce n'est pas du chant qu'il amène,
Non, ce ne sont que des hoquets.
Bacchus, en voyant ces indignes
Ainsi profaner ses trésors,
Hélas! a fait couler les vignes;
Tous les bons enfans sont-ils morts?

Souffrirons-nous, fils de la treille,
Que l'on boive ainsi le meilleur?
Et n'avons-nous pas la bouteille
Pour en frapper le ravisseur?
Que de bouchons on le canonne,
Amis, secondez mes efforts;
Armez-vous d'un fût, d'une tonne;
Tous les bons enfans sont-ils morts?

Je sais qu'au temple de mémoire
Je ne suis qu'un petit garçon;
Mais l'on ne m'a jamais vu boire
Avec Blücher et Wellington.
Fidèle à notre indépendance,
Je puis dire encor sans remords :
Vive le bon pays de France!
Tous les bons enfans sont-ils morts?

La Nonnette.

Gentille nonnette,
Nonnette d'amour,
Qui priez seulette
Dès le point du jour;
Du ciel en colère
Calmez la rigueur;
Parlez-lui, ma chère,
Du pauvre pécheur.

O nonne chérie!
Vous devez avoir,
Étant si jolie,
Là haut tout pouvoir.
De bouche novice
Un mot au Seigneur,
Le rendra propice
Au pauvre pécheur.

Hélas ! en mon ame
Le malin esprit
A mis une flamme
Sans heur ni répit.
Et votre présence
En accroît l'ardeur :
Plaignez la souffrance
Du pauvre pécheur.

A travers la grille
Où je prie en vain,
Nonnette gentille,
Passez votre main.
Mettez-là, ma mie,
Mettez sur mon cœur,
Pour rendre la vie
Au pauvre pécheur.

La Marmotte.

Mes bons messieurs, à ma chanson
Attention, je vous en prie :
Je viens du pays de Fanchon,
Et je suis la marmotte en vie.
Mon patron est un Savoyard,
C'est un bel homme, et je m'en vante,
Car il est plus grand d'un bon quart
Que votre très humble servante.

J'ai deux ans, j'arrive chez vous ;
Mon maître est au second voyage :
Il n'est pas vieux, mais, entre nous,
Il a pourtant trois fois mon âge.
Monsieur, comme le plus savant,
Me fait voir à qui nous rencontre ;
Mais las de parler en plein vent,
C'est aujourd'hui moi qui le montre.

Monsieur est un maître fort doux,
Point fier avec le misérable;
Il ne me donne pas de coups,
Et toujours je mange à sa table.
De culbutes et d'entrechats
Ma part est souvent la plus forte;
Mais aussi, quand nous sommes las,
Ce n'est jamais moi qui le porte.

Monsieur, noir jusqu'au samedi,
Redevient blanc chaque dimanche;
S'il veut que je sois belle aussi,
Il me démêle avec sa manche.
A sa fête il me cire à l'œuf,
On me voit briller d'une lieue;
Puis il me fait un collier neuf
Avec son vieux ruban de queue.

Lorsque monsieur veut avec nous
Inviter ses bonnes amies,
Il achète un pain de deux sous
Qu'il prend sur ses économies.

Et s'il peut trouver de hasard
Une pomme, je suis bien sûre
Que j'aurai toujours pour ma part
Ou le trognon ou la pelure.

Monsieur a, je vous le promets,
Plus de talens qu'il n'a d'années;
Il sait gavottes, menuets,
Et ramone les cheminées.
Il chanterait, et de grand cœur,
Il a de la voix, de l'oreille;
Mais il est de mauvaise humeur
De n'avoir pas soupé la veille.

Monsieur fait toujours, j'en convien,
Ma portion avant la sienne.
Mais lorsqu'il ne lui reste rien,
Il vient reprendre sur la mienne.
Voici monsieur, ah! donnez-lui,
Donnez aussi pour sa marmotte,
Nous n'avons mangé d'aujourd'hui,
Entre nous deux qu'une carotte.

Le Pauvre Diable.

« Ah mon Dieu! dans mon ménage
Je ne tiens plus, mon voisin;
Les enfans font un tapage,
Et la femme fait un train...
Comment, voisin, comment faire?
Plus d'argent et plus de pain!
Ne voilà-t-il pas mon père
Qui dit aussi qu'il a faim.

Depuis huit jours point d'ouvrage,
Depuis huit jours pas un sou.
Si ça dure davantage,
Voisin, j'en deviendrai fou.
De ma faim je me soucie,
Car j'y suis fait, par bonheur;
Mais la famille qui crie,
Voisin, ça me fend le cœur.

Mon vieux père, d'ordinaire
Avait l'air assez content ;
Voilà qu'il se désespère,
Qu'il pleure comme un enfant ;
Ma femme, si raisonnable,
Ne fait que s'évanouir,
Et chaque enfant, pis qu'un diable,
Me dit qu'il s'en va mourir. »

C'est ainsi, faisant la mine,
Que, dans un accès d'humeur,
Raisonnait à la sourdine
L'héritier du vieux chanteur.
Mais Tobie à sa musique
Cachant ses pleurs et ses maux,
Courut vite à la pratique
Chanter des couplets nouveaux.

Colette et Colas.

L'autre jour au bocage,
Colette avec Colas
S'en allaient sous l'ombrage
Et se parlaient tout bas;
Mais, la vieille Perrette
Les écoutait, hélas!
Ah! la pauvre Colette!
Ah! le pauvre Colas!

Colette, ma Colette,
Que tes regards sont doux!
C'est, disait la pauvrette,
Que je ne vois que vous.
Et la vieille Perrette
Les entendait, hélas!
Ah! la pauvre Colette!
Ah! le pauvre Colas!

Colette, ma Colette,
Un baiser, je le veux!
Prenez, dit la fillette,
Colas, prenez-en deux.
Et la vieille Perrette
Les regardait, hélas!
Ah! la pauvre Colette!
Ah! le pauvre Colas!

Aussitôt la mauvaise,
S'éloignant du bosquet,
Va trouver le vieux Blaise,
Et lui conte le fait:
Il vient; sous la coudrette
Il les surprend, hélas!
Ah! la pauvre Colette!
Ah! le pauvre Colas!

Le Malade.

Ah! laisse-moi, mélancolie!
Je veux, avant mon dernier jour,
Faire mes adieux à la vie,
Ainsi qu'au petit dieu d'Amour.
Tu sens que d'un refrain maussade
Je ne dois pas les attrister :
Laisse donc le pauvre malade,
De grâce, laisse-le chanter.

Un pied déjà sur l'autre rive,
On n'est vraiment pas très en voix,
Et d'une romance plaintive
Tu voudrais que je fisse choix ;
Mais de cette ennuyeuse aubade
Pourraient-ils bien se contenter?
Laisse donc le pauvre malade,
De grâce, laisse-le chanter.

Veux-je fredonner une ronde,
M'arrêtant dès le premier pas,
Tu me dis que dans l'autre monde
Sur ce pied l'on ne danse pas.
Hélas! à cette rebuffade,
Je sens ma verve s'arrêter:
Laisse donc le pauvre malade,
De grâce, laisse-le chanter.

Si je rappelle à ma mémoire
Les doux instans que j'ai passés,
C'est pour le coup que ta main noire
Me place au rang des trépassés.
Tu me dis: « Mon cher camarade,
Il faut à présent décompter. »
Laisse donc le pauvre malade,
De grâce, laisse-le chanter.

Le Bon Petit Homme.

Il était un bon petit homme
Ne faisant rien de son état,
Rond et poli comme une pomme,
Guilleret comme un petit rat.
Toujours riant, toujours aimable,
Il embaumait par ses vertus;
Et c'était le plus agréable,
Le plus frais de tous les élus.

Chez lui, dans son petit ménage,
Régnait l'ordre le plus parfait;
Et simplement, comme au jeune âge,
Tout était dit, tout était fait.
Si, dans le loisir du dimanche,
Il médisait un petit rien,
Toute la semaine en revanche
De lui-même il disait du bien.

Sans être ivrogne ni vorace,
Il aimait fort les bons repas,
Et ne faisait point la grimace
Devant les morceaux délicats.
Pendant l'Avent et le Carême,
De bon gibier le soutenait;
Mais, pour éviter l'anathème,
Chez lui tout le monde jeûnait.

Il avait une ménagère
Pour surveiller le pot-au-feu;
Et quelquefois, mais sans colère,
On dit qu'il la battait un peu.
Or, en considérant l'usage,
On peut bien lui passer ce train;
Car il faisait très bon ménage
Avec la femme du voisin.

Pour que son dîner, fort passable,
Ne fût pas celui de chacun,
Il s'était fait faire une table

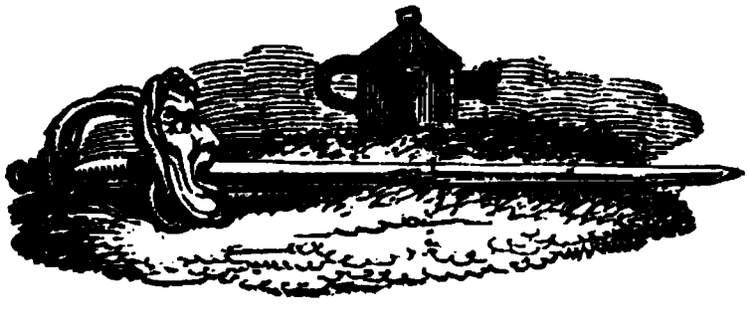
Où l'on ne pouvait tenir qu'un.
Quoique sobre par caractère,
Si, dans un moment de gaîté,
Parfois il buvait à plein verre,
C'était toujours à sa santé.

Bien qu'ayant beaucoup de tendresse
Pour l'ensemble du genre humain,
Il avait pourtant la sagesse
De s'aimer mieux que le prochain.
Il ne fit jamais la sottise
De se rendre avocat d'autrui,
Et lorsqu'il allait à l'église,
Il ne priait Dieu que pour lui.

Il sut, dans toutes nos querelles,
Se tirer fort bien d'embarras;
Jamais les mauvaises nouvelles
Ne lui causèrent de tracas.
S'il fallait, par la circonstance,
Être de l'un ou l'autre bord,

Il soutenait, par préférence,
Toujours le parti du plus fort.

On le disait très charitable,
C'est le devoir de tout chrétien;
Il plaignait fort le misérable,
Mais ne lui donnait jamais rien.
Il n'est plus, ce bon petit homme,
Il est mort, hélas! quel malheur!
Mort d'un dîner : et voilà comme
Les élus s'en vont au Seigneur.



Couci, Couci.

Sur le retour de l'âge,
Plus d'un mari
Traite le mariage
Couci, couci.
On dit que Lise enrage
De tout ceci,
Et notre Lise est sage
Couci, couci.

Cet auteur au martyre
Est tout transi,
C'est Phébus qui l'inspire
Couci, couci.
Il se creuse la tête,
Prend du souci,
Et sa chanson est faite
Couci, couci.

Croustignac, de la table
Est fort ami,
Et c'est un homme aimable
Couci, couci.
Il mange comme un diable,
Raconte aussi,
Et tout est véritable
Couci, couci.

Avocats et notaires,
Et clercs aussi,
Traiteront vos affaires
Couci, couci.
N'ayez l'ame inquiète
Dans tout ceci,
Chacun d'eux est honnête
Couci, couci.

Voyez ce triste hère,
A son avis,
Sur notre pauvre terre

Tout est au pis.
Les lieux où tout abonde
Sont loin d'ici,
Mais tout va dans ce monde
Couci, couci.

La Fille Obéissante.

Ma mère m'a fait la défense
De jamais vous parler, Lucas,
Et je lui dois obéissance;
Parlons donc bas, tout bas, tout bas.
Approchez, je vous en supplie,
Le moindre bruit vous trahirait;
Plus près, Lucas, je vous en prie;
Car si ma mère m'entendait!

Il faut toujours de la franchise,
Oui, Lucas, retenez ceci,
Moi je suis discrète, soumise,
Ma mère veut qu'on soit ainsi.
L'autre jour, elle me dit: « Claire,
Si je vous vois, gare un soufflet! »
Lucas, éteignez la lumière;
Car si ma mère me voyait!

Je ne veux rien lui cacher, certe
Je n'ai pour elle aucun secret;
Mais dès que la porte est ouverte
Elle voit tout ce que l'on fait.
Pour rien alors elle s'emporte :
Malheur à moi, quand elle sait...
Fermez, Lucas, fermez la porte,
Car si ma mère le savait.

Comment Faire ?

N'entendez-vous pas
Du bruit à la porte?
Si c'était... hélas!
Oui c'est... je suis morte.
Ah! sortez Lucas,
On vient, c'est ma mère!
Dieu! quel embarras!
Comment faire?

Vite, cachez-vous,
Vite, qu'on ne bouge,
Ici là dessous,
Ah! que je suis rouge!
Ma coëffe est en bas,
Mon fichu par terre.
Dieu! quel embarras!
Comment faire?

Ah ! ne soufflez pas ;
Chut ! point de tapage ;
Respirez plus bas,
Moi, vite à l'ouvrage.
J'ai perdu mon bas
Et ma jarretière.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Cherchons, cherchons bien
Avant qu'on ne vienne ;
Ne trouvez-vous rien ?
Que je suis en peine !
Quel bruit ! quel fracas !
La lampe est à terre.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Tout espoir est vain,
Ah ! je suis perdue !
Oui, c'est bien certain,

Je serai battue.
Rallumez, Lucas,
Vite la lumière.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Quand on le saura
Dans notre village,
Lucas, on dira
Que je suis peu sage.
Et je dois, hélas !
Être la rosière.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Le Mort.

Depuis que l'on m'a mis en terre
Je ne fus jamais plus heureux;
Dans l'autre monde point d'affaire,
Point d'importuns, point d'ennuyeux.
Le trépas enfin nous délivre
De ce qui nous fit soupirer;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Quoique défunts, ici nous sommes
Gaillards, dispos et bons vivans;
Ici, point de ces vilains hommes
Qui font là haut si peur aux gens.
A la gaîté chacun se livre
Sans crainte de se voir coffrer;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Ici l'amour, paisible et sage,
Ne cause que peu d'embarras,
Et si quelque belle est volage
Comme on est mort, on n'en meurt pas.
Si jamais le plaisir n'enivre,
Jamais il ne nous fait pleurer;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Gens qui redoutez la lumière,
Qui criez quand le soleil luit,
Que ce pays-ci doit vous plaire!
On n'y voit clair ni jour ni nuit.
Vous n'y trouverez pas un livre,
Pas un journal à censurer;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Malheureux époux que vos femmes
Font enrager, n'enragez pas;
Croyez-moi, laissez là ces dames,

Et sans regret sautez le pas.
Si vos moitiés voulaient vous suivre,
Nous les empêcherons d'entrer;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Ministres que chacun trahisse,
Tant sur la terre on est ingrat,
Avec nous venez prendre place,
Comme des ministres d'État.
Ici, pas de budget à suivre
Et pas de Chambre à conjurer;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Conquérans toujours prêts à battre,
Paladins à pied, à cheval,
Vous pourrez nous couper en quatre,
Et sans jamais nous faire mal.
Le bronze, le fer ou le cuivre
Ne sert ici qu'à se parer;

Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Malades qui pour nous rejoindre
Demandez le plus court chemin,
Si vous désirez nous atteindre
Appelez vite un médecin.
Ici plus de régime à suivre
Et plus de sang à nous tirer;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

La Mariée.

Chacun médit du mariage,
Et je crois vraiment qu'on a tort;
C'est le destin de fille sage,
Il faut se résigner au sort.
S'il vous cause quelque surprise,
Certe, il a bien son agrément :
Ma cousine, quoi qu'on en dise,
Ah! c'est toujours un beau moment!

Quand vous arrivez à l'église
Tout le monde a les yeux sur vous ;
C'est peut-être un instant de crise,
Mais celui qui suit est plus doux.
A l'autel c'est lui qui vous mène
Et qui dit : oui... que c'est charmant!
Ma cousine, sois-en certaine,
Ah! c'est toujours un beau moment!

Le repas est bien long, sans doute,
Mais enfin il est de rigueur;
On doit être calme, il en coûte
Lorsque l'on sent battre son cœur.
Le soir arrive, on est sa femme
Il faut bien obéir vraiment;
Et puis l'on vous nomme madame,
Ah! c'est toujours un beau moment!

Silvain et Grégoire.

Silvain avec Grégoire,
Auteur, musicien,
Faisaient, nous dit l'histoire,
Communauté de bien.
Ma foi! disait Grégoire,
A son ami Silvain :
En commun notre gloire,
Et partageons le vin.

Il vint un héritage
A l'un des compagnons :
On eût fait le partage
Sans beaucoup de façons;
Mais l'un sur la balance
Dit en mettant la main :
En commun la finance,
Et partageons le vin.

L'amour dans le ménage
Apparut un beau jour;
Il aurait fait tapage
En tout autre séjour.
Grégoire à sa maîtresse
Répéta son refrain :
En commun la tendresse,
Et partageons le vin.

Les Bons Avis.

Vous qui pratiquez l'art qui sur les arts domine,
Disciples de Comus, dont les savantes mains
Cultivent dignement la science divine
Qui réunit les cœurs et nourrit les humains,
Cuisiniers, en un mot, talens que je revère,
Recevez un avis né d'un siècle gourmand :
Si du fourneau français la gloire vous est chère,
Pratiquez mes leçons et servez chaudement.

Nobles adorateurs de Virgile et d'Homère,
Classiques habitans des bosquets d'Hélicon ;
Et vous, rois des brouillards de la vieille Angleterre,
Romantiques enfans de Scott et de Byron ;
Si vous ne fuyez pas l'axiome du sage,
Si pour vous un avis vaut mieux qu'un compliment,
De la postérité méritez le suffrage,
Pratiquez mes leçons et servez chaudement.

Vous qui de la faveur êtes dépositaires,
Ministres, conseillers, pairs et représentans,
Si vous songez à nous en faisant vos affaires,
Fidèles à l'exemple imitez le bon tems.
Voulez-vous des amis? voulez-vous leur estime?
Ne vous contentez pas d'un vain remercîment;
Et, pour entretenir le feu qui les anime,
Pratiquez la leçon et servez chaudement.

L'Amour ne fait pas rire.

Pourrais-tu rire ainsi
Si tu m'aimais bien, Lise?
On a plus de souci
Quand l'ame est bien éprise :
Moi, du soir au matin,
Je gémis, je soupire :
Lise, c'est bien certain,
L'amour ne fait pas rire.

Si tu voyais Hylas,
Depuis son mariage
Il ne dit plus qu'hélas,
Tant il fait bon ménage.
C'est qu'il est amoureux,
Qu'il a ce qu'il désire :
Quand on est bien heureux,
L'amour ne fait pas rire.

Dans son contentement
Alain est si maussade,
Si plein de sentiment
Qu'il en paraît malade ;
Et Gervais, à son tour,
Dans son tendre délire,
S'est pendu l'autre jour :
L'amour ne fait pas rire.

L'Enseigne.

Mon auberge a pour enseigne,
Messieurs, la *Fidélité;*
Je ne crains pas qu'on se plaigne
Que ce nom soit emprunté.
Tout est bon par excellence
Dans un lieu trop peu vanté;
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Le vin, je le fais moi-même;
Aussi, messieurs, j'en réponds.
Qu'on dise celui qu'on aime,
Qu'on le dise, ils sont tous bons;
Vins de Tokay, de Constance
De première qualité.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

J'ai de la bierre de Flandre
Qu'on fabrique près d'Auteuil,
J'ai du mouton le plus tendre
Pour les filets de chevreuil.
La chicorée est, je pense,
Un bon café de santé;
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

D'un fin lapin de garenne
Voudriez-vous un sauté?
Dans ma cave qu'on le prenne,
On y chasse en sûreté.
Si mon café vient de France,
La Suisse a fourni le thé.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Je suis moi-même un modèle
Des plus nobles sentimens;
Et toujours je fus fidèle,

Messieurs, à tous mes sermens :
Au dernier la préférence!
Et je bois à sa santé.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Ma femme, qui ne s'écarte
De son devoir, entre nous,
N'est pas, messieurs, sur la carte,
Mais je ne suis pas jaloux.
Près de vous elle est, je pense,
En toute sécurité.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Chez moi, chacun peut sans crainte
S'exprimer en liberté,
Je ne suis que par contrainte
Agent de l'autorité.
Un mot dit sans conséquence
Est rarement rapporté;

Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Aux élections naguère
J'ai toujours vendu ma voix,
Souvent, pour mieux m'en défaire,
Aux deux partis à la fois;
Et, pour tenir la balance,
Messieurs, je n'ai pas voté.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

On dit que ma conscience
A de l'élasticité;
Je le confesse, et je pense
Que c'est une qualité.
Pour un emploi de finance
Je me trouve tout porté;
Venez donc, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Le Regret.

Paisible et joyeuse
Libre d'embarras,
Que j'étais heureuse,
Quand je n'aimais pas!
Croyez-moi, Lucette,
Jamais d'amourette;
Hélas! un amant
C'est un vrai tourment.

Parlez-vous, ma chère?
Il est en courroux.
Voulez-vous vous taire?
Il dit : Boudez-vous?
Osez-vous sourire?
Voilà qu'il soupire.
Hélas! un amant,
C'est un vrai tourment.

Allez-vous, seulette,
Respirer aux champs?
Il vous dit : Fillette,
Je vous le défends.
Une fille sage
Reste à son ouvrage.
Lucette, un amant
C'est un vrai tourment.

Autant qu'il m'en souvient.

Je vous disais : « Écoutez ma musette;
Il ne faut fuir lorsque le berger vient;
Ne chanterai paroles d'amourette. »
Vous m'écoutiez, autant qu'il m'en souvient.

Je vous disais : « Jeunesse est passagère,
Le tems s'envole et jamais ne revient;
Aimez, aimez dans la saison de plaire. »
Et vous m'aimiez, autant qu'il m'en souvient.

Heureux d'espoir, je vous disais encore :
« Faut un baiser, simple amitié l'obtient,
On ne refuse alors qu'amour implore. »
Me le donniez, autant qu'il m'en souvient.

Je vous disais : « Je mourrai, je vous jure,
A ses sermens si votre cœur ne tient. »
Après six mois vous devîntes parjure,
Et j'en mourus, autant qu'il m'en souvient.

L'Eloge de l'Homme.

Esprits forts ou sujets de Rome,
Docteurs, moralistes, savans,
Cessez de médire de l'homme
Et de jaser à ses dépens.
De ce qui jouit de la vie
L'homme est l'être le plus parfait;
Et je dirai, malgré l'envie:
Quel animal ça fait!

N'a-t-il pas inventé la poudre,
Et le mousquet et le canon?
Son bras est armé de la foudre,
Et sa tête de la raison.
De la sagesse qui l'inspire
A chaque pas on voit l'effet;
Et, messieurs, vous avez beau dire:
Quel animal ça fait!

Si je veux de la noble race
Citer un des plus beaux morceaux,
Timon a la première place
Parmi les plus grands animaux.
Mondor, il faut qu'on le confesse,
Est encore un joli sujet,
Et Damis, quelle gentillesse !
Quel animal ça fait !

Quant à toi, Lysandre, ô génie !
Jamais l'on n'a vu ton égal ;
En te voyant chacun s'écrie :
Quel animal ! quel animal !
Déjà le burin de l'histoire,
T'immortalisant d'un seul trait,
Écrit au temple de mémoire :
Quel animal ça fait !

Le Brave.

Lorsque le sort m'a fait soldat,
Il m'a rendu brave, sans doute;
Avant que d'aller au combat
Il faut parler, coûte qui coûte.
Prenons mon sabre et mon bonnet,
Allons trouver la fille à Claire,
Et disons-lui qu'elle me plaît :
A la guerre comme à la guerre !

Depuis deux ans j'en suis épris,
Et depuis deux ans je soupire;
J'y songe les jours et les nuits,
Et je n'ose pas le lui dire.
Mais aujourd'hui, c'est différent,
Puisque me voilà militaire,
Il faut bien se montrer vaillant :
A la guerre comme à la guerre !

L'aspect de l'ennemi, je croi,
N'est pas aussi terrible qu'elle;
Car elle a ce je ne sais quoi,
Car elle est si sage et si belle!
Mais je suis soldat, c'en est fait,
Dussé-je aujourd'hui lui déplaire,
Je vais lui porter un bouquet.
A la guerre comme à la guerre!

Puis bravement, sans avoir peur,
Je lui dirai : « Mademoiselle,
Je vous aime de tout mon cœur,
Aimez-moi, je serai fidèle. »
A ce compliment sans façon,
Si je vois qu'elle est en colère,
Je lui demanderai pardon :
A la guerre comme à la guerre!

Le Tems de Charlemagne.

Du tems de Charlemagne,
Un jour un chevalier
Parut dans la campagne,
Monté sur son coursier;
Devers une chaumière
Il dirigeait ses pas :
Ce qu'il allait y faire,
Il ne le disait pas.

Il frappe : bergerette
Doucement vint ouvrir.
Quelle était la fillette?
On n'en a souvenir.
Il lui tint un langage
Sans doute plein d'appas,
Et ce fut grand dommage
Qu'on ne l'entendit pas.

Ce qu'en la circonstance
Fit ce beau paladin,
Fut chose d'importance,
Et le fait est certain.
Mais il n'agit de sorte
A le faire savoir,
Car il ferma la porte
Et l'on ne put le voir.

Du gentil ermitage
Il sortit un peu tard :
Phébé de son voyage
Avait fait plus d'un quart.
La nuit, et sans lumière,
Demandez ce qu'il fit :
Son cheval sut l'affaire,
Mais il ne l'a pas dit.

Le Voyage.

Gardez-vous de vous enquérir
Si c'est pour moi que l'heure sonne :
Mes bons amis, je veux partir
Sans déranger ici personne.
Je m'en vais dans certain pays
Où l'on peut aller à tout âge :
Ne pleurez pas, point de soucis,
Vous serez un jour du voyage.

Je n'ai pas encor fait mon temps,
C'est un peu tôt quitter l'office ;
J'aurais sans regret, je le sens,
Attendu le second service :
Mais on veut fermer le logis,
Il faut bien que je déménage.
Ne pleurez pas, mes bons amis,
Vous serez un jour du voyage.

L'un aujourd'hui, l'autre demain,
Pour tous c'est la même fortune;
Sur son trône le souverain
Est soumis à la loi commune.
Et moi, moi chétif que je suis,
J'irais crier contre l'usage!
Ne pleurez pas, mes bons amis,
Vous serez un jour du voyage.

Annette.

Le jour s'enfuit, il fait nuit close,
Avec moi venez un instant;
Je veux vous donner quelque chose,
Monsieur, puisque vous m'aimez tant.
Mais il faut que l'on me promette
Que toujours vous serez discret:
Voici ce que vous donne Annette,
Prenez, monsieur, c'est mon bouquet.

On dit que vous êtes fidèle,
Que vous n'êtes pas un trompeur;
On dit aussi qu'une autre belle
Vous a demandé votre cœur.
Puisque, dédaignant la coquette,
Monsieur, vous savez refuser,
Voilà ce que vous donne Annette,
Prenez, monsieur, c'est un baiser.

Vous serez, j'en suis bien certaine,
Toujours constant, aimable et doux,
Vous ne ferez jamais de peine
A qui ne veut aimer que vous.
Je crois qu'une fille discrète
Peut bien vous confier son cœur.
Voilà ce que vous donne Annette;
C'est Annette, prenez, monsieur.

L'Enfant Abandonné.

Pauvre innocent, étendu sur la pierre,
Que fais-tu donc? qui t'a mis dans ces lieux?
Quel est ton nom? dis-moi quelle est ta mère?
Dis, n'as-tu pas d'autre abri que les cieux?

O pauvre enfant! tu ne fais que de naître
Et le malheur sur toi s'est arrêté;
La honte, hélas! ou le crime, peut-être,
De ton berceau déjà t'a rejeté.

Mais il repose, et j'entends son haleine;
En souriant il entr'ouvre les yeux.
Ah! pourquoi donc connaîtrait-il la peine?
Il ne sait pas que l'on peut être heureux.

Infortuné! je deviendrai ton père:
Dans ma chaumière, ami, viens avec moi.

Tu goûteras le pain de ma misère :
Pauvre je suis, mais le suis moins que toi.

Ah ! si le sort, envers moi moins sévère,
Devait un jour m'accorder sa faveur,
Je trouverais un ami sur la terre,
Et nous pourrions croire ensemble au bonheur.

Point ne voudrais, destin, de ta largesse,
D'en jouir seul si tu faisais la loi ;
A quoi pourrait me servir la richesse,
Si l'amitié n'est pas riche avec moi?

Mais je bénis la rencontre opportune ;
Chez les heureux je puis donc me ranger.
En attendant que vienne la fortune
Voici l'ami qui doit la partager.

Ma Bergère est un peu Brunette.

Ma bergère est un peu brunette,
C'est la rose et non pas le lis,
Et sous sa blanche collerette
Son joli col est un peu bis.
Peut-être Emma, peut-être Estelle
A-t-elle un plus brillant maintien,
Mais ce qui la rend la plus belle,
C'est que ma bergère aime bien.

Son corset de serge ou de bure
A nos yeux cache un vrai trésor;
Sa bouche si fraîche et si pure
Au baiser semble dire : encor!
Le désir est toujours près d'elle,
Mais, vraiment, tout cela n'est rien;
Et ce qui la rend la plus belle,
C'est que ma bergère aime bien.

Sa taille est flexible et légère
Comme la tige du roseau;
Son pied touche à peine la terre
Quand elle danse sous l'ormeau :
Mais pour qu'on lui reste fidèle,
Il est un plus puissant lien,
Et ce qui la rend la plus belle,
C'est que ma bergère aime bien.

Le Départ.

Puisque la gloire vous appelle,
Je ne veux plus vous retenir;
Partez, et soyez-moi fidèle,
Car l'inconstance fait mourir.
Que ce gage de ma tendresse
Vous suive au milieu des combats,
Qu'il vous redise ma promesse,
Adieu donc, ne m'oubliez pas.

Que ce rocher, que ce bocage
Soient les témoins de mes sermens.
Revenez bientôt au village,
L'amour comptera les momens.
Loin de vous seule sur la terre,
Loin de vous puis-je vivre, hélas!
Soyez discret, soyez sincère,
Adieu donc, ne m'oubliez pas.

Ah ! si votre flamme constante,
Si l'espérance d'un beau jour
Vous ramène près d'une amante,
Comme elle bénira l'amour !
Dans les dangers, dans les alarmes,
Que ne puis-je suivre vos pas !
Je ne verserais plus de larmes ;
Adieu donc, ne m'oubliez pas.

Le Retour.

Fille de la montagne,
Pastourelle d'amour,
Descends dans la campagne,
Alain est de retour.
Quand il partait, ma belle,
Naguère tu juras
De lui rester fidèle.
« Je ne m'en souviens pas. »

C'était sous ce feuillage
Que balance le vent,
Bergère du bocage,
Que tu fis ce serment.
Dans ta douleur extrême
Enchaînée à ses pas,
Tu lui disais : Je t'aime!
« Je ne m'en souviens pas. »

Tu lui donnas ce gage
D'un éternel amour.
Tu lui dis : Soyez sage,
Et songez au retour;
Songez que votre mie
Ne pourra vivre, hélas!
Si votre cœur l'oublie.
« Je ne m'en souviens pas. »

Le Convalescent.

Suis-je dans l'un ou l'autre monde?
Suis-je défunt, suis-je vivant?
Cette nuit, ai-je passé l'onde?
Dois-je à l'appel dire : Présent!
En proie à la fièvre brûlante,
Je me croyais hier au port;
Et cependant puisque je chante,
Il faut que je ne sois pas mort.

Des ombres, des voiles funèbres
Environnent encor mes yeux,
Ma raison est dans les ténèbres
Et je n'aperçois pas les cieux.
A l'horizon qui m'épouvante
Je ne vois pas un meilleur sort;
Et cependant puisque je chante,
Il faut que je ne sois pas mort.

Je veux par quelque expérience
Sur mon état m'instruire enfin,
Et puisqu'une belle s'avance
Je m'en vais lui prendre la main.
Grand dieu! ma main n'est pas tremblante,
Et mon cœur ne bat pas plus fort!
Et cependant puisque je chante,
Il faut que je ne sois pas mort.

C'en est fait, j'ai perdu la vie,
Je n'en peux douter maintenant;
Près de moi j'ai vu mon amie,
Et je vais encor déclinant;
Auprès de si gentille amante,
Un vivant aurait-il ce tort?
Et cependant, puisque je chante,
Il faut que je ne sois pas mort.

LES

CHANSONNETTES

DU VIEUX TOBIE.

IIe JOURNÉE.

On peut choisir

POUR DEUX SOUS.

Ce n'est pas pour la couronne
Que je rime, non vraiment;
Je ne dispute à personne
Le noble prix du talent.
Pauvre auteur, mince poète,
Je suis le dernier de tous;
Chanson, chant et chansonnette,
On peut choisir pour deux sous.

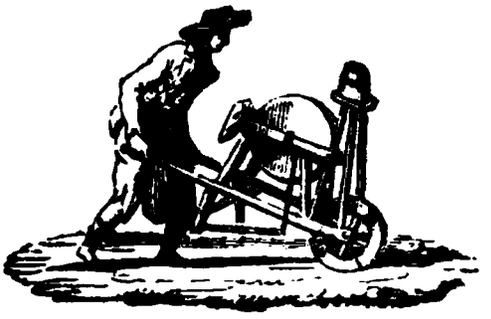
Ce n'est pas, quoiqu'on en dise,
L'esprit que je fais payer;
En voyant la marchandise,
Bien des gens pourraient crier.
C'est le papier, c'est la plume,

C'est mon encre, voyez-vous;
Prenez, dans tout le volume
On peut choisir pour deux sous.

Si vous craignez la romance,
Si la chanson vous déplaît,
D'un morceau de résistance
Nous trouverez le sujet.
Conte, poème, élégies;
Il en est pour tous les goûts;
Opéras et tragédies,
On peut choisir pour deux sous.

Au plus gros courant bien vite,
Celui-ci dit : C'est le bon;
La pièce la plus petite
Pour l'autre est plus de saison.
Moi, laissant dans ma boutique
Pleine liberté pour tous,
Je répète à la pratique :
On peut choisir pour deux sous.

Voulez-vous l'honneur suprême
D'aller au sacré vallon?
Pour deux sous est le poème,
Pour trois on y met son nom.
Peut-être à l'académie
Cela vous conduira tous.
A deux sous donc le génie,
On peut choisir pour deux sous.



Le Troubadour Moderne.

La nuit fuyait, déjà brillait l'aurore,
Déjà Phébus éclairait l'univers ;
Amant heureux, Zéphyr éveillait Flore,
Et les oiseaux commençaient leurs concerts.
La vielle au bras, sur le dos son bagage,
Lors cheminait un malheureux chanteur ;
En soupirant il s'assit sous l'ombrage,
Et par ces mots exprima sa douleur :

« Ces chevaliers qui jadis par la France
Allaient chantant la gloire et les amours ;
Aimés des rois et chers à la vaillance,
Étaient de gais, de gentils troubadours.
Nous qui comme eux allons de ville en ville,
Chantant comme eux, mais vendant nos chansons,
Comme eux prêchant l'agréable et l'utile,
On nous appelle, hélas ! des vagabonds.

« Dans les châteaux s'ils pinçaient de la lyre
Pour égayer quelque noble baron,

Nous, dans la rue où chacun nous admire,
Jouons de l'orgue ou bien du tympanon.
Que savaient-ils? fredonner un cantique,
Chanter encore, et puis recommencer;
Nous, variant de mode et de musique,
Nous nous taisons, ou nous faisons danser.

« Ils se croyaient de savans personnages;
En traits nouveaux ils montraient leur esprit;
Simples, sans arts, poètes bien plus sages,
Nous ne disons que ce que l'on a dit.
C'étaient leurs vers qu'ils voulaient toujours dire,
Pour l'auditeur voyez quel embarras!
Ils inventaient et ne savaient pas lire;
Nous savons lire et nous n'inventons pas.

« Dans leur refrain qui partout se ressemble,
Ils conseillaient aux gens de s'assommer.
Nous les prions de vivre bien ensemble,
En bons voisins, de se voir, de s'aimer.
Aux frais du maître, ou baron ou baronne,
Au lit d'honneur chacun d'eux s'installait,

Nous préférons, pour ne gêner personne,
A nos dépens coucher au cabaret.

« Le troubadour ne fêtait que sa belle;
Nous célébrons mille et mille beautés.
Ils ne vantaient que sa vertu cruelle,
Et nous disons leurs douces charités.
Le plus souvent inconnus sur la terre,
Il fallait bien en croire leurs rapports,
Point ne chantons sans un ordre du maire,
Et sans avoir montré nos passeports.

« On les voyait pour la moindre fadaise
Battre le monde et la flamberge au vent.
Nous n'avons pas l'humeur aussi mauvaise,
Et loin de battre, on nous bat très souvent. »
Ainsi chantait sa déplorable histoire
Un pauvre artiste, honnête homme sans pain;
Plaignez son sort et donnez-lui pour boire,
Si vous voulez qu'il ne meure de faim.

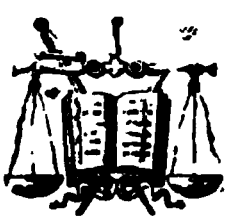
L'Infortunée.

Monsieur, laissez-moi, je vous prie,
Je suis bien malheureuse, hélas !
On vous dit que je suis jolie,
Mais, Monsieur, ne le croyez pas.
Je ne suis qu'une pauvre fille
Qui retourne au pays natal ;
Non, non, je ne suis pas gentille,
Ah ! ne me faites pas de mal.

Des beautés dignes de vous plaire
Se disputeront votre cœur ;
Ah ! veuillez me rendre à ma mère,
Et vous lui rendrez le bonheur ;
En ce moment elle m'appelle,
Ignorant qu'en ce lieu fatal...
Non, Monsieur, je ne suis pas belle,
Ah ! ne me faites pas de mal.

Si vous saviez par quelle ruse
Ils m'ont conduit là, les méchans!
Hélas! monsieur, on vous abuse
Si l'on vous dit que j'y consens.
Ce n'est pas de l'or que j'espère,
Non, non, ce cœur n'est pas vénal.
Oui, je préfère ma misère;
Ah! ne me faites pas de mal.

D'un mot vous sécherez mes larmes,
Dites, pour calmer mon effroi,
Qu'à vos yeux je n'ai pas de charmes,
Que vous ne voulez pas de moi.
Vous jurez que je suis charmante,
O Dieu! c'est mon arrêt fatal!
Laissez-moi mourir innocente!
Ah! ne me faites pas de mal.



Isabeau.

Ah! dites-moi, je vous en prie,
D'où venez-vous, pauvre Isabeau?
Mon Dieu! que vous êtes maigrie!
Qu'avez-vous fait loin du hameau?
Hélas! et vous croyiez naguère
Qu'à la ville on était si bien;
Serait-on mieux dans la chaumière?
Isabeau, vous ne dites rien.

Autrefois vous étiez contente,
Et vous riiez de si bon cœur,
Aujourd'hui pensive et souffrante,
Vos traits respirent la douleur.
Pour vous prier, sous la coudrette
Venaient Léon, Paul, Adrien.
A présent vous restez seulette;
Isabeau, vous ne dites rien.

Pourquoi chacun dans le village
En vous voyant parle-t-il bas?
Isabeau, n'êtes-vous plus sage?
Eh quoi! vous ne répondez pas!
D'où vient qu'aujourd'hui votre mère
En pleurant refuse Julien?
Julien, qui paraissait vous plaire;
Isabeau, vous ne dites rien.

Chante, Chante, ô Fauvette!

J'ai vu naître l'aurore
A l'ombre de ces bois,
Je viens la voir encore
Pour la dernière fois.
Chante, chante, ô fauvette,
Sous ces arbres touffus;
Redis ta chansonnette,
Je ne l'entendrai plus.

Fontaine qui murmure,
Naïade de ce lieu,
Coteaux, rochers, verdure,
Je vais partir, adieu!
Chaumière où je suis née,
Témoin de mes beaux jours
La pauvre abandonnée,
Vous quitte pour toujours.

Adieu! douce hirondelle,
Tu fuis de ces climats,
A la saison nouvelle
Vers eux tu reviendras.
Comme toi, voyageuse
Pour des lieux inconnus,
Je pars ; mais moins heureuse,
Je ne reviendrai plus.

Le Baronnet.

1816.

Vivent Saint-George et l'Angleterre!
Vive le parlement anglais!
On connaît sur toute la terre
Sa politique et ses bienfaits.
Je chanterai ce peuple aimable,
Dont je suis l'un des baronnets,
Et ce climat si délectable
Où l'on a toujours le teint frais.

Vive notre façon de vivre!
A table, on lâche le bouton.
Est-ce à Paris où l'on se livre
A cet agréable abandon?
Après un dîner misérable,
Au salon on se rend, chez vous;
Mais chez nous, pour sortir de table
Doucement on glisse dessous.

Dans vos repas on fait usage
De poulardes et de chapons;
Mais ces animaux sans courage
Amolliraient des cœurs Bretons.
Nous vivons du fruit des batailles;
Ainsi s'entretient la valeur,
Et nous ne mangeons de volailles
Que des coqs morts au champ d'honneur.

Lorsque nous avons une affaire,
Nous laissons, sans bruit, sans éclat,
Le choix de l'arme à l'adversaire;
C'est à coups de poings qu'on se bat.
Il n'est nulle part sur la terre
Autant de lauriers, c'est certain,
Puisque dans toute l'Angleterre
On peut les cueillir à la main.

Dans nos champs, libres de tutelle,
Règne une aimable liberté;
Chacun, même une demoiselle,

Bat la campagne à volonté.
Tandis que les gens raisonnables
Vont courir après les perdrix,
Les filles, beaucoup plus aimables,
Vont à la chasse des maris.

En vain de soi-disant intègres,
Sur la traite font les méchans;
En défendant celle des nègres,
Nous permettons celle des blancs.
La Grèce est notre marchandise,
Nous la débitons en détail;
Et nous avons pris l'entreprise
Des demoiselles du sérail.

Je sais fort bien que l'on nous blâme
Que dans l'Inde, notre bazar,
On puisse encor jouer le drame
De la veuve de Malabar.
Mais une autre philosophie,
Paralysant nos capitaux,

Ferait perdre à la Compagnie
La fourniture des fagots.

Doit-on montrer de la surprise
Si nos vaisseaux couvrent les mers?
Nous spéculons sur la sottise
Des peuples de tout l'univers.
Nous établissons notre lucre
Sur un calcul toujours certain,
Et nous raffinons notre sucre
Avec le sang du genre humain.

Comme un mal dont on se délivre,
Quelque jour nous devons finir;
Dès que le monde voudra vivre,
Je sais bien qu'il faudra mourir.
En attendant, à l'Angleterre!
Buvons au parlement anglais!
Vivent son noble caractère,
Sa politique et ses bienfaits!

La Fille du Magister.

Mon père est loin d'ici, Thomas,
Laissez là votre thème;
Mais songez que je ne veux pas
Qu'on me dise : Je t'aime.
Venez donc, nous causerons bas;
Et si vous êtes sage,
Vous aurez une image;
Thomas,
Vous aurez une image.

Voyez ce nigaud, ce benêt,
Vient-il quand on l'appelle?
Ah! si je prends le martinet
Je verrai s'il épelle.
Mais ne me serrez pas le bras,

Et si vous êtes sage,
Vous aurez une image;
Thomas,
Vous aurez une image.

Quoi! vous restez près de Babet
Si maussade et si bête;
Faudra-t-il vous donner le fouet,
Monsieur, pour être honnête?
A genoux, et ne bougez pas,
Et si vous êtes sage,
Vous aurez une image;
Thomas,
Vous aurez une image.

Approchez et tenez-vous là;
Monsieur, je vous pardonne;
Vous voulez ma main, la voilà,
Car au fond je suis bonne.
Mais surtout ne m'embrassez pas!
Et si vous êtes sage,

Vous aurez une image;
Thomas,
Vous aurez une image.

Monsieur Cinglant.

Cinglant on me nomme ;
Je suis magister :
J'ai bon pied, bon air,
Et venez voir comme
Je cingle ; zon, zon !
C'est le bon système ;
Et zon, zon, zon, zon !
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon !
Thème et version.

De l'école antique
Frère ignorantin,
J'apprends le latin
Et l'arithmétique.
Et comme un dragon

Je fouette; zon, zon!
C'est l'ancien système,
Et zon, zon, zon, zon!
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon!
Thème et version.

A tête légère,
Un petit vaurien
N'apprend jamais rien
Que par le derrière.
Aussi, tout de bon,
Je tappe; zon, zon!
Je tappe, quand même...
Et zon, zon, zon, zon!
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon!
Thème et version.

J'ai pour la lecture
Un bon martinet;

La verge et le fouet
Sont pour l'écriture.
Et pis qu'un démon
Je cingle, zon, zon!
C'est le grand système.
Et zon, zon, zon, zon!
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon!
Thème et version.

J'ai gagné ma chaire
Naguère au concours;
J'ai fouetté deux jours
L'école primaire.
Et chacun, d'honneur,
Disait : quel docteur!
C'est le vrai système;
Et zon, zon, zon, zon!
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon!
Thème et version.

A la quatrième
On me laisse, hélas!
J'ai pourtant un bras
Bon pour la troisième.
Et comme un lion
Je tappe; zon, zon!
C'est le bon système.
Et zon, zon, zon, zon!
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon!
Thème et version.

Comme j'administre!
J'aurais à mon choix
Deux cents, trois cents voix,
Si j'étais ministre.
Pour toute raison,
Je leur dirais : Zon!
C'est là mon système;
Et zon, zon, zon, zon!
Version et thème,

Et zon, zon, zon, zon!
Thème et version.

Que la providence,
Juste en ses desseins,
Fasse par nos mains
Que bientôt la France
N'entende qu'un son,
Zon, zon, zon, zon, zon!
C'est tout le système;
Et zon, zon, zon, zon!
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon!
Thème et version.

Rondeau.

Je voudrais bien vous conter mon martyre,
Mais je ne sais comment conter cela;
Ce qui me duit, je n'oserais le dire;
Je suis épris, et je n'en suis que là.

Auprès de vous, dans mon brûlant délire,
Tout plein du feu qu'un regard appela,
Sans trop savoir la raison de cela,
Je voudrais bien vous conter mon martyre.

J'ignore encor si le remède est là.
Mais que mon cœur et languit et soupire,
Est-ce raison si difficile à dire?
Et je ne sais comment conter cela.

J'aime ce teint, cet aimable sourire,
J'aime la bouche et les yeux que voilà,

Tout, en un mot; eh bien! malgré cela,
Ce qui me duit, je n'oserais le dire.

Ne suis de ceux à qui faut dire : holà!
Depuis six mois qu'ainsi je vous admire,
Depuis six mois qu'en secret je soupire,
Je suis épris, et je n'en suis que là.

Justin.

Mon Dieu! que Justin,
Notre petit pâtre,
Est un franc lutin!
Ah! qu'il est folâtre!
Du soir au matin,
Toujours en délire.
Ah! qu'il est badin!
Ah! qu'il aime à rire!

Si je vais au bois,
Si je suis seulette,
Soudain je le vois
Tout prêt qui me guette;
Et déjà sa main
Doucement m'attire.
Ah! qu'il est badin!
Ah! qu'il aime à rire!

Parfois un instant,
Si je suis sévère,
Le voilà qui prend
Un air de colère.
Et puis, tout chagrin,
Il pleure, il soupire.
Ah! qu'il est badin!
Ah! qu'il aime à rire!

Léger comme un daim,
Il saute, il tracasse;
Vif, joyeux, mutin,
Il faut qu'il m'embrasse;
Et loin du chemin
Il veut me conduire.
Ah! qu'il est badin!
Ah! qu'il aime à rire!

Hier au matin,
D'une pirouette
Il me fait soudain

Tomber sur l'herbette ;
Puis ce fut un train
Que je ne puis dire.
Ah ! qu'il est badin !
Ah ! qu'il aime à rire !

Le Bon Vieux Tems.

Maudit soit le tems où nous sommes!
Honneur à nos bons vieux parens!
Nos pères étaient de grands hommes,
Beaucoup plus grands que leurs enfans.
Tout était grand dans leurs manières,
Grande soif et grand appétit,
Grandes lances, grandes rapières,
Grand feu, grande table et grand lit.

Qu'on fût en paix, qu'on fût en guerre,
Ils se couvraient le corps d'acier;
En gens prudens, ils faisaient faire
Leurs habits chez le serrurier.
Si dans la saison printannière
Ce poids leur échauffait le sang,

Ils se mettaient à la légère
En déshabillé de fer-blanc.

La médecine et la chimie
N'avaient pas fait de grands progrès ;
Qu'arrivait-il ? de maladie
L'on ne mourait presque jamais.
Mais en dépit de cet obstacle,
La mort n'allait pas moins son train ;
Alors on mourait d'un miracle,
Comme aujourd'hui d'un médecin.

Le diable n'ayant pas encore
Imaginé les procureurs,
Thémis, qui si bien nous dévore,
Alors ménageait les plaideurs.
D'une façon simple et touchante
On traitait le droit au palais ;
Et quelques pintes d'eau bouillante
Jugeaient à fond tous les procès.

Pour éclairer quelque mystère
Entre gens issus de bon lieu,
En champ clos on portait l'affaire
A l'arbitrage du bon Dieu.
Aussi bien qu'au tems où nous sommes
Le bon droit éclatait d'abord.
Le ciel jugeait comme les hommes,
Le plus faible avait toujours tort.

On convertissait l'ignorance
Avec un zèle des plus chauds,
Et l'on brûlait alors en France
Autant de gens que de fagots.
Par un exemple bon à suivre,
On coupait racine à l'erreur;
Et quand on brûlait un sot livre,
On en brûlait aussi l'auteur.

Je conclus que jamais notre âge
Ne vaudra le bon tems passé;
Que si l'homme était plus sauvage,

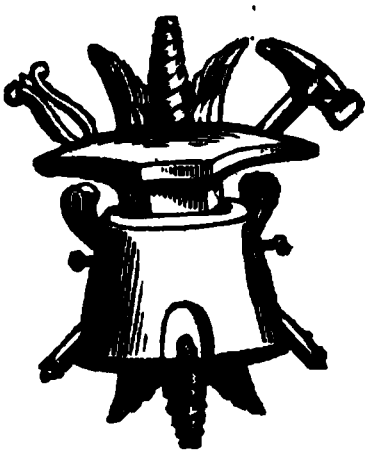
Il était aussi plus sensé.
Mais ne fût-il pas sans reproche,
Avouons tous qu'il était beau
Le tems où l'on mettait en broche
Un bœuf au lieu d'un aloyau.

Battez-moi, je le mérite.

Comment donc se peut-il faire,
Quand vous êtes mon époux,
Qu'un autre puisse me plaire,
Et me plaise mieux que vous?
Battez-moi, battez-moi vite,
Point de pitié, cher Bastien!
Battez-moi, je le mérite,
Battez-moi, battez-moi bien.

Hier, qui pourrait le croire?
Il vint me jurer sa foi;
Et lorsque la nuit fut noire!...,
Pauvre Bastien!!! battez-moi.
Battez-moi, battez-moi vite,
Point de pitié, cher Bastien!
Battez-moi, je le mérite,
Battez-moi, battez-moi bien.

Il a fait bien autre chose,
Bastien, quel horrible trait !
Le cruèl a pris la rose
Que j'avais à mon corset.
Battez-moi, battez-moi vite,
Point de pitié, cher Bastien !
Battez-moi, je le mérite,
Battez-moi, battez-moi bien.



Cadet.

Quoi! vous si fidèle,
Si jeune et si belle,
Avoir un mari....
Ah! ce n'est qu'un cri!
Faut-il qu'un tel être
Ose se permettre?...
Moi j'aime Cadet:
Mais s'il me battait!..

Lorsque l'on est sage,
On doit en ménage
Toujours décider,
Ne jamais céder.
Mari qui murmure,
C'est contre nature;
Moi, j'aime Cadet,
Mais s'il prétendait!..

Quand on prend un homme,
Chacun sait bien comme
C'est pour nous servir
Et pour obéir.
Quand je parle, zeste!
Il faut qu'on soit leste;
Moi, j'aime Cadet,
Mais s'il hésitait!...

Un mari maussade,
Ou triste ou malade,
Toujours soupirant,
Est un vrai tourment.
Ici pas d'excuse,
Il faut qu'on m'amuse;
Moi, j'aime Cadet,
Mais s'il m'ennuyait!...

La Défense.

Bastien me trompe en cachette,
Il trahit sa foi.
Que vous importe, Susette?
Ça me plaît à moi.

Son ame est fausse et trompeuse :
Si c'est mon désir!
Je suis, dit-on, malheureuse :
Si c'est mon plaisir!

Sans crainte de réprimande,
Il mange, il boit tout :
C'est moi qui le lui commande;
Si c'est là mon goût !

Chaque jour je suis battue :
Quand cela serait?
Il me maltraite, il me tue :
Si cela me plaît!

Le Chevalier Fiérot.

Je suis ce grand homme de guerre,
Ce héros dont on parle tant;
C'est par respect pour feu mon père
Qu'on ne m'a pas nommé le Grand.
A mon nom, la beauté soupire,
Le plus vaillant ne souffle mot;
Enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Je suis le chevalier Fiérot.

J'aurais pu devenir altesse,
Ministre, prince, et même roi,
Si je n'étais d'une noblesse
Où l'on dédaigne tout emploi.
En acceptant, fût-ce un empire,
Je ne monterais pas plus haut;
C'est bien assez de pouvoir dire :
Je suis le chevalier Fiérot.

De tous les ordres de la terre
Je pourrais être chamarré,
Mais de ma gloire héréditaire
Je me trouve assez bien paré.
Pourquoi se décorer de chaînes
Quand on connaît ce que l'on vaut?
Il est des ordres par douzaines,
Il n'est qu'un chevalier Fiérot.

J'entends des gens, à la tribune,
Discourir, babiller sans fin,
Pour qu'un public, race importune,
S'occupe d'eux le lendemain.
Moi, quand je veux que l'on m'admire,
Je ne vais pas crier si haut;
Je n'ai qu'à me montrer et dire :
Je suis le chevalier Fiérot.

On me connaît plus d'une dette,
Mais c'est par raison que je dois;
Si je payais ce que j'achète,

On me prendrait pour un bourgeois;
Et, pour éviter le tapage,
Quand un créancier fait le sot,
Sans balancer je déménage :
Je suis le chevalier Fiérot.

Par certain quidam téméraire,
Je fus un jour injurié;
Il osa plus : sur mon derrière
Je le sentis lever le pié.
De ce méfait, qui me regarde,
Je tire vengeance aussitôt,
Et soudain je crie : à la garde!
Je suis le chevalier Fiérot.

J'ai dédaigné dans mon enfance
De cultiver ces vains talens
Qui, dit-on, charment l'existence,
Et servent à passer le tems.
Qu'a-t-on besoin de savoir lire?
On n'a jamais d'instans de trop

Quand tout le jour on peut se dire :
Je suis le chevalier Fiérot.

Je vois nos preux, pour plaire aux belles,
Sans cesse rôdant sur leurs pas ;
De cachemires, de dentelles
Embellir leurs brillans appas.
Si je veux le cœur d'une femme,
C'est l'affaire d'un petit mot ;
Je me présente et dis : Madame,
Je suis le chevalier Fiérot.

Si je meurs, à mes funérailles
Je n'inviterai que le roi ;
Je n'entends pas que des canailles
Y viennent prier Dieu pour moi.
Point d'épitaphe louangère ;
Tout ce que je veux, en un mot,
C'est que l'on grave sur la pierre :
Ci-gît le chevalier Fiérot.

La Lecture.

Oui c'est un A, la chose est sûre;
Mais quelle est cette lettre là?
J'ai toujours vu dans l'écriture
Que le B venait après l'A.
Est-ce un B? je ne puis le dire,
Un B me paraissait plus grand;
Je vois bien qu'il faut savoir lire,
Quand on veut avoir un amant.

Mais si c'était?... oui... c'est, je gage,
Non, ce ne peut pas être un U;
Serait-ce un N? pas davantage;
Quelque part je l'ai pourtant vu.
Ah, mon dieu! que je suis donc bête!
Lorsque mon nom commence ainsi!
Et moi qui me cassais la tête;
Oui, c'est bien un M, Dieu merci!

Pour celui là, c'est très facile,
C'est un O, je le reconnais,
Je le distinguerais sur mille
Tant il m'a valu de soufflets.
Ah! si j'étais assez chanceuse
Pour épeler celle qui suit;
C'est un U, que je suis heureuse!
C'est un U! je l'avais bien dit.

A présent, ce serait dommage
De rester là dans l'embarras;
Encore une, allons, du courage,
Hélas! je ne la connais pas.
C'est la dernière, elle est si fine,
Et cependant elle a bon air;
Mais quelle idée! oui, je devine,
A, M, O, U, dieu! c'est une R!

Je Mentais.

Ah ! des amans que la race est parjure !
Leur passe-tems est de manquer de foi ;
Et pour prouver ici ce que j'assure,
Zoé, je ne cite que moi.

Je vous jurais qu'amant tendre et fidèle,
Brûlant d'amour, ivre de vos attraits,
Seule à mes yeux, Zoé, vous étiez belle,
Seule piquante; et je mentais.

Je prétendais, et j'osais vous le dire,
Que loin de vous, Zoé, je languissais,
Qu'à votre aspect, plein d'un tendre délire,
Mon cœur battait; et je mentais.

Je vous disais : le papillon volage
Aura fixé ses désirs inquiets,

Lorsque ce cœur, las de son doux servage,
Sera parjure ; et je mentais.

L'oiseau des nuits cherchera la lumière,
Le faon léger aura fui les forêts,
Lorsqu'à mes yeux vous cesserez de plaire,
Disais-je encore ; et je mentais.

En peu de mots, vous savez mon histoire ;
Voici l'aveu que je vous promettais :
Demain, Zoé, gardez-vous de me croire,
Si je dis : hier je mentais.

Le Petit Pierre.

Je suis le petit Pierre
Du faubourg Saint-Marceau,
Messager ordinaire,
Facteur et porteur d'eau.
J'ai plus d'une ressource
Pour faire mon chemin;
Je n'emplis pas ma bourse,
Mais je gagne mon pain.

Je n'ai ni bois, ni terre,
Ni chevaux, ni laquais;
Petit propriétaire,
Mon fonds est deux crochets.
Je prends, comme il arrive,
L'ivraie et le bon grain;
Dieu veut que chacun vive,
Et je gagne mon pain.

Contre un bel édifice
J'ai placé mon comptoir;
Là, sans parler au suisse,
On peut toujours me voir.
Pour n'oublier personne
Je me lève matin,
Et la journée est bonne
Quand je gagne mon pain.

Comme le disait Blaise,
Feu Blaise mon parrain :
On est toujours à l'aise
Lorsque l'on n'a pas faim.
Dans les jours de misère
Je m'adresse au voisin;
Il a pitié de Pierre,
Et je trouve mon pain.

Les Maris.

Ah ! si vous êtes raisonnable,
Ne vous mariez pas, Philis;
Est-il donc rien d'insupportable,
D'ennuyeux comme les maris?
Vous croyez peut-être, ma chère,
Que les époux sont amusans?
Hélas! il sont tout le contraire!
Que les maris sont déplaisans!

Le mien est de toute sa race
Le plus sot, le plus assommant;
Il n'est de tour qu'il ne me fasse;
C'est un fléau, c'est un tourment.
Aussi maussade qu'il est traître,
Et l'esprit fait à contre-sens,
Si je l'en crois, il est le maître:
Que les maris sont déplaisans!

Suis-je gaie, il ne veut pas rire ;
Suis-je triste, il sera joyeux ;
M'apporte-t-il un cachemire,
Il se plaindra si j'en veux deux.
Si je gronde, Monsieur murmure ;
Si je prends mes airs imposans
Il me rit au nez : quelle injure !
Que les maris sont déplaisans !

Si je veux près d'un homme aimable
Me distraire de mon malheur,
O tyrannie insupportable !
Le monstre ! il en a de l'humeur.
Ne va-t-il pas, dans sa folie,
Jusqu'à prétendre... ô les tyrans !
Que pour lui seul je suis jolie :
Que les maris sont déplaisans !

La Résolution.

La crainte, la souffrance,
Le trouble, le chagrin,
Aujourd'hui l'espérance,
Et le malheur demain.
Puisque, sur ce rivage,
La vie est un fardeau,
Nocher du grand voyage,
Approche ton bateau.

Quoi! gentille bergère,
En me voyant partir
Vous soupirez, ma chère,
Et vous semblez gémir!
Un si charmant visage
Pleure sur mon trépas;
Nocher du grand voyage,
Non, non, n'approche pas.

Puisqu'on est si jolie,
Consolant le malheur,
Je veux, charmante amie,
Vous presser sur mon cœur.
Mais quoi! beauté sauvage,
Vous me criez : Tout beau!
Nocher du grand voyage,
Approche ton bateau.

Vous me dites d'attendre,
C'est un présage heureux.
Ciel! un regard plus tendre
S'échappe de vos yeux.
Contre votre corsage
Vous rappelez mon bras;
Nocher du grand voyage,
Non, non, n'approche pas.

Dans ma reconnaissance
Quand je tombe à genoux,
Votre ame s'en offense,

Vous êtes en courroux.
Ah! ce nouvel orage
A brisé le roseau!
Nocher du grand voyage,
Approche ton bateau.

Inquiète et pensive
Vous me prenez la main;
De la funeste rive
Nous quittons le chemin.
Eh quoi! vers le village
Vous ramenez nos pas!
Nocher du grand voyage,
Non, non, n'approche pas.

Zirphée.

Moi, que j'épouse Zirphée,
La filleule de Bastien !
Quand chacun dit qu'elle est fée ;
Ah ! je m'en garderais bien !
Je conviens qu'elle est gentille,
Et je sais qu'elle a bon cœur,
Mais son regard, comme il brille !
Et ma foi, moi j'en ai peur.

A-t-elle en rien la tournure
Des filles de nos cantons ?
Voyez donc sa chevelure
Qui lui vient jusqu'aux talons ?
Son visage blanc et rose
Ni plus ni moins qu'une fleur,
Rougit à la moindre chose,
Et ma foi, moi j'en ai peur.

Au lieu de l'air de Claudine
Ou de la sœur de Lucien,
Elle a la taille si fine!
Le pied pas plus grand que rien.
L'autre jour elle se penche,
Je vis son sein, par bonheur :
Mon père, elle a la peau blanche,
Et ma foi, moi j'en ai peur.

Sitôt que je la regarde,
Je suis je ne sais comment;
Plus près quand je me hasarde,
Dans mon cœur c'est un tourment.
Bientôt, jusqu'au fond de l'ame,
Je sens, mon père, une ardeur!...
Puis, je deviens tout de flamme,
Et ma foi, moi j'en ai peur.

Si tout seul j'étais de même,
Je dirais : c'est un malheur;
Mais c'est qu'ainsi chacun l'aime,

Et l'aime de tout son cœur.
Partout on nomme Zirphée
Pour la grace et la douceur;
Vous voyez bien qu'elle est fée,
Et ma foi, moi j'en ai peur.

Les Deux Moitiés.

Je ne suis qu'un dans mon ménage,
Car ma moitié, c'est moi, je croi;
Aussi mon entier personnage
Se forme de ma femme et moi.
Comment donc, par quel anathème
Se fait-il, dans mon triste sort,
Que les deux moitiés de moi-même
Ne se trouvent jamais d'accord?

L'une aime à faire du tapage,
L'autre veut demeurer en paix;
L'un est fidèle au mariage,
Et l'autre est coquette à l'excès.
Quand au logis Gaspard ou Blaise
S'avisent parfois de venir,
Une moitié paraît bien aise,
Et l'autre n'y peut pas tenir.

Une moitié veut qu'on dépense,
L'autre moitié veut amasser;
Une moitié veut que l'on danse,
Et l'autre ne sait pas danser;
Une moitié veut toujours boire,
L'autre moitié, faire l'amour;
Quand l'une dit qu'il est nuit noire,
L'autre soutient qu'il est grand jour.

Vient-on à lire la gazette,
Hélas! c'est encore bien pis:
L'une veut changer sa toilette,
L'autre garder ses vieux habits.
Qu'arrive-t-il? dans ma colère
Je me traite à faire pitié,
Et pour former mon caractère,
La moitié bat l'autre moitié.

Ah! que cela fait mal.

Ah! comment de sa perfidie,
Comment douterais-je un moment?
Ne dit-il pas qu'elle est jolie,
Que son caractère est charmant.
Son œil partout la suit, l'appelle,
Hélas! et l'autre jour, au bal,
Il resta sans cesse auprès d'elle.
Ah! que cela fait mal!

Toujours sa tendresse attentive
Le ramène sur son chemin,
Soit qu'elle parte ou qu'elle arrive,
Il est là pour prendre sa main;
Quand la contredanse commence,
A peine attend-il le signal:
Vers elle il se presse, il s'élance;
Ah! que cela fait mal!

Avec elle il chante sans cesse,
A sa voix il unit sa voix;
La romance qui l'intéresse
Est toujours celle de son choix.
Souvent dans son brûlant délire,
Même à mes yeux, le déloyal!
Il la regarde et puis soupire;
Ah! que cela fait mal!

L'Offre.

Hier, trahi par une amante,
Hélas! je séchais de douleur.
Libre des fers de l'inconstante,
Je viens vous présenter mon cœur.
N'en voulez-vous pas, belle Isaure?
Parlez, parlez sans balancer.
Le voulez-vous? parlez encore;
C'est à prendre, c'est à laisser.

Je n'eus jamais grande éloquence
Pour débiter le sentiment;
Mais je sais dans la circonstance
User de mon petit talent.
Si quelque belle se gendarme,
Si je la vois se courroucer,
Aussitôt je verse une larme;
C'est à prendre, c'est à laisser.

Je n'ai qu'un billet circulaire,
Qui peut servir en tous les cas;
Quatre mots font toute l'affaire :
« Voulez-vous? ne voulez-vous pas? »
Si celle à qui je le destine
S'avise de le repousser,
Je le présente à la voisine ;
C'est à prendre, c'est à laisser.

La Vieille.

J'étais une fillette
Assez bien autrefois,
Peut-être un peu coquette,
Pourtant pas trop, je crois.
Une taille élégante,
Deux yeux noirs et brillans,
Enfin, j'étais charmante;
Mais c'était le bon tems!

Un fils du voisinage
Était mon amoureux,
Et parfois du ménage
Nous causions tous les deux.
Combien il savait dire
De propos amusans!
Et qu'il me faisait rire!
Mais c'était le bon tems!

Ma mère, un peu sévère,
Quelquefois me grondait;
Mais je la laissais faire;
Et quand la nuit venait,
Je la priais de mettre
Les verroux en dedans,
Et j'ouvrais la fenêtre;
Mais c'était le bon tems !

D'un saut gagnant le faîte,
Il arrivait soudain;
Comme il était honnête,
Je lui tendais la main.
Un jour survint mon père :
Ah! nous étions tremblans!
Il manda le notaire,
Mais c'était le bon tems!

La Rosière.

Voyez, quel guignon!
La fête dernière,
De jeune rosière
L'État m'a fait don.
On dit au village
Qu'elle aime Thomas,
Alexis, Lycas...
Et c'est la plus sage.

Moyennant reçu
Du cœur de la belle,
Je dois avec elle
Croire à sa vertu.
Dans notre ménage,
Du soir au matin,
C'est un bruit, un train!...
Et c'est la plus sage.

C'est le jeune Alain,
C'est le beau Léandre,
Qui vient d'un air tendre
Lui prendre la main.
Hier, sous l'ombrage,
C'était un dragon
De la garnison...
Et c'est la plus sage.

Le maire vraiment
Dit qu'elle m'adore,
Et l'adjoint encore
En fait le serment.
Cependant j'enrage,
Et, grâce aux amis,
Je vois que je suis...
Et c'est la plus sage.

Que je voudrais être Garçon!

Qu'être fille est désagréable!
Et que mon frère est plus heureux;
Jamais je ne puis être aimable,
Jamais faire ce que je veux.
Il faut toujours que je tricotte
Et que je reste à la maison
Entre mon dez et ma pelotte.
Que je voudrais être garçon!

Allant, venant, courant le monde,
Que les garçons ont de bon tems!
Jamais de maman qui les gronde,
Jamais d'ennuyeux prétendans.
Lestes, joyeux, rois sur la terre,
Point de soucis, point de jupon,
Libres d'aimer, libres de plaire;
Que je voudrais être garçon!

Si quelque insolent les tracasse,
Ils n'ont pas besoin d'avoir peur;
Et, regardant notre homme en face,
Ils lui disent : Sortons, monsieur.
S'ils sont épris de quelque belle,
Ils lui demandent sans façon :
« Puis-je espérer, Mademoiselle? »
Que je voudrais être garçon!

Thibaut.

Des amans de notre âge
Vous avez le meilleur ;
Il est doux, il est sage,
Toujours de bonne humeur ;
Toujours soigneux de plaire,
Modeste et complaisant :
Aimez Thibaut, ma chère,
C'est un si bon enfant.

Que vous alliez seulette
Si loin prendre le frais,
Sa tendresse discrète
Ne s'en plaindra jamais.
Il sait que sa bergère
A le cœur si constant :
Aimez Thibaut, ma chère,
C'est un si bon enfant.

Si parfois sous l'ombrage
Vous rencontrez Lucas,
C'est un hasard, je gage;
Il ne s'en fache pas.
Lucas, dit-on, sait plaire,
Mais on est si méchant:
Aimez Thibaut, ma chère,
C'est un si bon enfant.

Le jour où la plus sage
Fut choisie entre nous,
Thibaut fut au bocage,
Et Monseigneur chez vous.
Vous fûtes la rosière,
C'était juste, vraiment:
Aimez Thibaut, ma chère,
C'est un si bon enfant.

L'Ours et la Madone.

Regarde bien, sainte Madone!
Regarde ici; vois, c'est Martin;
C'est toi, notre sainte patrone,
Toi qui lui donneras du pain.
Voici Martin, Martin s'avance,
Sainte Madone, tu le voi;
Ah! tu le vois bien, Martin danse,
Madone sainte, c'est pour toi. [1]

C'est Martin le fils du bocage,
C'est Martin l'ours, il est vivant,
Il revient d'un pélerinage;
C'est lui, Martin, c'est l'ours savant.
Voici Martin, etc.

[1] Les baladins italiens manquent rarement de donner une représentation de leur spectacle devant l'image de la Madone ou de leur patron.

Martin a quitté la montagne
Pour gagner son pain avec nous;
Toujours la gaîté l'accompagne;
Ah! ne crains rien, car il est doux.
Voici Martin, etc.

Dans l'honorable compagnie
Il te dira le plus heureux;
Il saute pour la plus jolie,
Il connaît le plus amoureux.
Voici Martin, etc.

S'il ne peut te donner un cierge
C'est qu'il est bien pauvre, Martin,
Mais protége-le, bonne vierge,
Il te le donnera demain.
Voici Martin, Martin s'avance,
Madone sainte, tu le voi;
Ah! tu le vois bien, Martin danse,
Sainte Madone, c'est pour toi.

*

L'Orage.

Pour nous garantir de l'orage
Allons, Colin, sous ce bosquet.
J'espère que vous serez sage,
Vous voyez bien le tems qu'il fait.
Malgré l'avis que je vous donne,
Déjà vous me serrez la main;
Vous conduire ainsi quand il tonne,
Ah fi! monsieur, que c'est vilain!

Encore! malgré moi l'on ose...
Colin, Colin, vous avez tort,
Finissez, ou vous serez cause,
Monsieur, qu'il va tonner plus fort.
Je vous l'avais dit; quel tapage!
Le tonnerre est tout près de nous.
Ah! vous en ferez tant, je gage,
Colin, qu'il tombera sur vous.

Si pour vous rendre enfin plus sage
Un simple baiser suffisait,
Colette en aurait le courage,
Monsieur, et vous le donnerait.
Ce n'est, vous devez le comprendre,
Que pour vous tirer d'embarras;
Mais profitez donc pour le prendre
Du moment qu'il ne tonne pas.

D'en donner un quand je m'efforce,
Quoi! vous voulez en avoir deux.
Grand Dieu! vous les prenez de force,
Et lorsqu'il tonne : c'est affreux!
Ah! si pour oser davantage
Vous étiez assez peu sensé,
Attendez du moins que l'orage,
Monsieur, soit tout à fait passé.

La Sœur de Charité.

Hélas ! c'est la pauvre Rose
Qui vient, comme ci-devant,
Vous demander quelque chose
Pour l'entretien du couvent.
Et Rose a de sa patronne
La fraîcheur et la beauté :
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.

Craintive est notre fillette,
Et son ombre lui fait peur ;
Mais s'agit-il de sa quête,
C'est alors qu'elle a du cœur.
Que craindrait la pauvre nonne ?
Son bon ange est à côté :
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.

Le voisin dans sa chambrette
Quelquefois la voit venir,
Fût-il même à sa toilette
Rose ne veut point partir.
Avant tout il faut qu'on donne ;
Le couvent est endetté.
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.

A la nonnette gentille
S'il demandait un baiser,
Je crois que la pauvre fille
N'oserait le refuser.
Elle a fait vœu d'être bonne,
Et celui d'humilité.
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.

Voici ma dernière Chanson.

Dépêchons, chantons, chantons vite,
Aujourd'hui pas d'instans perdus;
Si je ne chante pas de suite
Demain je ne chanterai plus.
Mes bons amis, la mort me presse,
Qu'on m'apporte mon violon :
L'heure approche, point de paresse;
Voici ma dernière chanson.

Souffrant, à la douleur en proie,
Tombant sous la pesante main,
Je veux encor chanter la joie
Et trouver un galant refrain.
Il faut bien en quittant la terre
Laisser quelque chose de bon,
Et je veux soigner pour vous plaire,
Amis, ma dernière chanson.

Pour animer encor la verve
Qui nous inspire en ce moment,
N'oublions pas qu'on me réserve
Un très pompeux enterrement.
C'est une fête qu'on me donne,
J'en voudrais payer la façon,
Et gaîment il faut que j'entonne,
Amis, ma dernière chanson.

D'abord aux dames je rends grâce,
Car je leur dois plus d'un beau jour;
Si c'est pour elles que je passe,
Je n'en accuse pas l'amour.
En vain une cruelle amante
Parfois égara ma raison:
Ce sont les dames que je chante;
Voilà ma dernière chanson.

J'avais chanté sur la fougère,
J'avais chanté sous les bosquets;
A l'ombre d'un drap mortuaire

J'ai cru qu'on ne chantait jamais.
Mais ma muse n'est pas poltronne,
Elle rit au nez de Pluton ;
Vainement sa faux me talonne,
Je dis ma dernière chanson.

Si la douleur qui me dévore
M'avait laissé quelque répit,
Mes amis, je pourrais encore
Achever un joyeux récit.
Mais, hélas ! voici qu'on arrive,
Le curé sonne à la maison,
Et je m'en vais sur l'autre rive
Finir ma dernière chanson.

TABLE.

SATIRES.

Pages.

LES CONSEILS. Satire Ire..... 5
Notes de la satire Ire..... 16
LES AMIS. Satire IIe..... 33
Notes de la satire IIe..... 46
LES ACCIDENS. Satire IIIe..... 61
Notes de la satire IIIe..... 61
LES CALAMITÉS ADMINISTRATIVES. Satire IVe..... 103
Notes de la satire IVe..... 119
LES VERS. Satire Ve..... 137
Notes de la satire Ve..... 156
LA POLITIQUE. Satire VIe..... 235
Notes de la satire VIe..... 255
LA COQUETTE DE VILLAGE. Suite des Notes..... 288

CONTES.

DIANE ET ENDYMION..... 321
LE SORCIER..... 355
KERANROU..... 389

Pages.

CHANSONNETTES.

Les Chansonnettes du vieux Tobie. Ire journée. 403
Le Vieux Tobie..... 405
Le Sire de Sénage..... 407
Le Philosophe..... 415
Les Frères Noirs..... 417
Frisac..... 419
La Colère de Germaine..... 424
Le Cabaret..... 426
La Nonnette..... 429
La Marmotte..... 431
Le Pauvre Diable..... 434
Colette et Colas..... 436
Le Malade..... 438
Le Bon Petit Homme..... 440
Couci, Couci..... 444
La Fille obéissante..... 447
Comment faire..... 449
Le Mort..... 452
La Mariée..... 456
Silvain et Grégoire..... 458
Les Bons Avis..... 460
L'Amour ne fait pas rire..... 462
L'Enseigne..... 464
Le Regret..... 468

Pages.

Autant qu'il m'en souvient..... 470
L'Éloge de l'Homme..... 471
Le Brave..... 473
Le Tems de Charlemagne..... 475
Le Voyage..... 477
Annette..... 479
L'Enfant abandonné..... 481
Ma Bergère est un peu brunette..... 483
Le Départ..... 485
Le Retour..... 487
Le Convalescent..... 489
Les Chansonnettes du Vieux Tobie. IIe journée. 491
On peut choisir pour deux sous..... 493
Le Troubadour moderne..... 496
L'Infortunée..... 499
Isabeau..... 501
Chante, chante, ô Fauvette..... 503
Le Baronnet..... 505
La Fille du Magister..... 509
Monsieur Cinglant..... 512
Rondeau..... 517
Justin..... 519
Le Bon Vieux Temps..... 522
Battez-moi, je le mérite..... 526
Cadet..... 528
La Défense..... 530

Pages.

Le Chevalier Fiérot..... 532
La Lecture..... 536
Je Mentais..... 538
Le Petit Pierret..... 540
Les Maris..... 542
La Résolution..... 544
Zirphée..... 547
Les Deux Moitiés..... 550
Ah! que cela fait mal..... 552
L'Offre..... 554
La Vieille..... 556
La Rosière..... 558
Que je voudrais être Garçon..... 560
Thibaut..... 562
L'Ours et la Madone..... 564
L'Orage..... 566
La Sœur de Charité..... 568
Voici ma dernière Chanson..... 570

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD,
QUAI VOLTAIRE, N° 15.

277